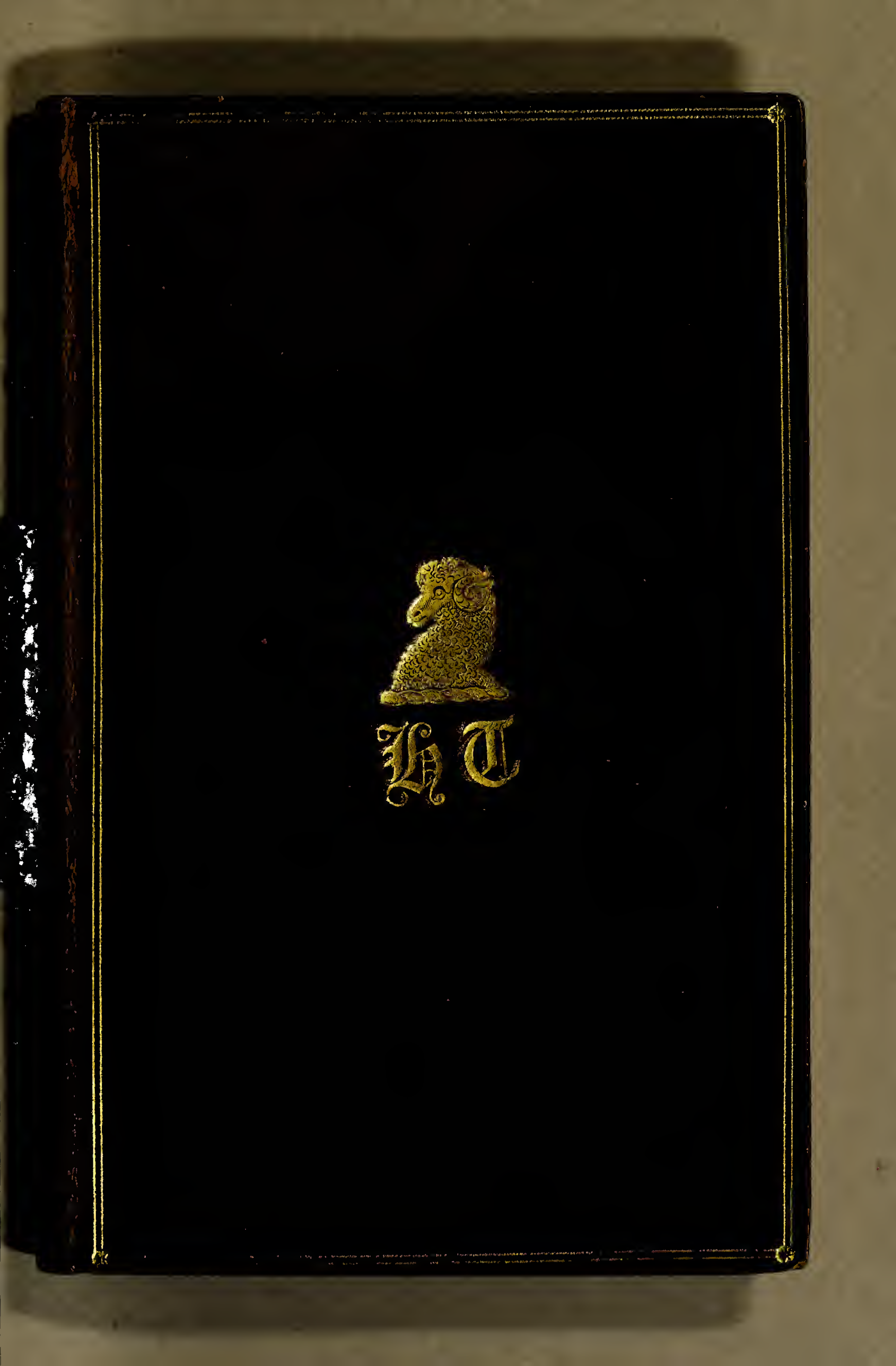
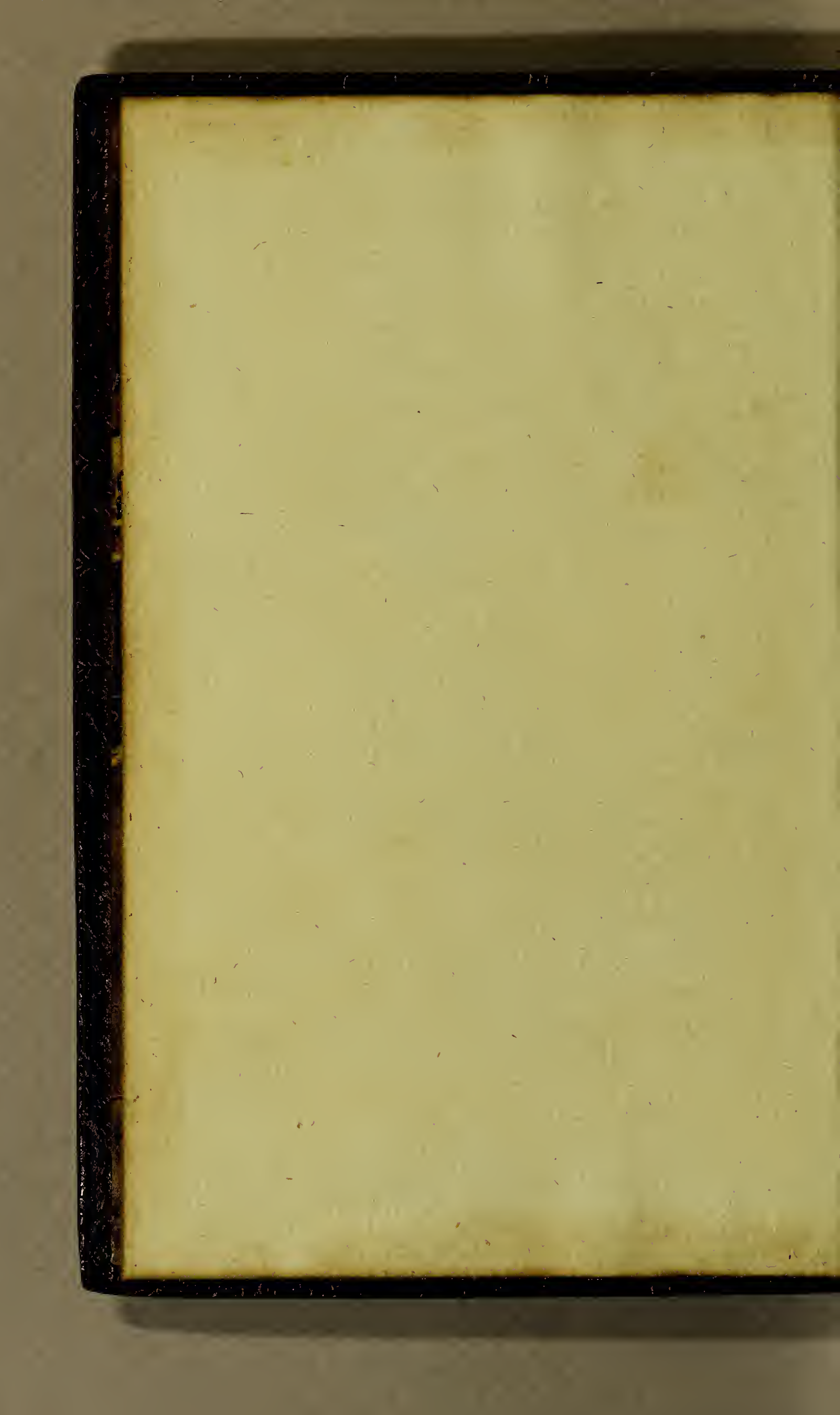

H T


GAUDEO.
John Carter Brown.





1st ed.

Hampshire 55

RELATION DE CE QVI S'EST PASSÉ

en la Miſſion des Peres de la Compagnie de IESVS, aux Hurõs, & aux païs plus bas de la Nouuelle France, depuis l'Eſté de l'année 1649. juſques à l'Eſté de l'année 1650.

Enuoyée

AV R. P. CLAVDE DE LINGENDES, Prouincial de la Compagnie de IESVS *en la Prouince de France.*

Par le R. P. PAVL RAGVENEAV, Superieur des Miſſions de la Compagnie de IESVS en la Nouuelle France.



A PARIS,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reyne Regente. ET GABRIEL CRAMOISY, ruë ſainct Iacques, aux Cicognes.

M. DC. LI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TABLE DES CHAPITRES CONTENVS EN CETTE Relation.

RELATION *de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de* IESVS, *aux Hurons, pays de la Nouuelle France, depuis l'Esté de l'année 1649. iusqu'à l'Esté de l'année 1650. pag.* 1.

CHAP. I. *Du transport de la Maison de sainte Marie dans l'Isle de sainct Ioseph.* 4

II. *De la Mission de sainct Ioseph.* 9

III. *De la prise & desolation de la Mission de S. Iean, par les Iroquois, & de la mort du P. Charles Garnier, qui y estoit en mission.* 25

IV. *De la mort du P. Noël Chabanel.* 55

V. *De la mission de sainct Matthias.* 66

Table des Chapitres.

VI. *De la mißion de sainct Charles.* 73
VII. *De la Mißion du sainct Esprit.* 78
VIII. *De la desolation du pays des Hurons, au Printemps de l'année 1650.* 80
IX. *De l'establissement de la Colonie Huronne à Kebec.* 97
X. *De l'Eglise de S. Ioseph à Sillery.* 105
XI. *Des Sauuages des Trois riuieres, & des Atticamegues.* 120
XII. *De la Mission de saincte Croix à Tadoussac.* 142
XIII. *De la venuë d'vn Hiroquois en France, & de sa mort.* 154
Lettre du P. Hierosme Lallemant au R. P. Claude de Lingendes, Prouincial de la Compagnie de IESVS *en la Prouince de France.* 172

RELATION



RELATION
DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE de IESVS, aux Hurons, païs de la Nouuelle France, depuis l'Esté de l'année 1649. iusqu'à l'Esté de l'année 1650.

Au R. P. CLAVDE DE LINGENDES, Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France.

MON R. PERE,

PAX CHRISTI.

Ce n'est plus du païs des Hurons, que i'addresse à Vostre Reuerence la Relation de ce qui s'y est passé. Cette pauure Eglise naissante

qui parut il y a vn an, toute couuerte de son sang, opprimée sous la cruauté des Iroquois, ennemis du nom de Dieu & de la Foy; a du depuis continué plus que iamais dans ses souffrances: La plus grande part de nos bons Neophytes, & quelques-vns de leurs Pasteurs ont suiuy le chemin des premiers, au milieu des feux & des flammes, & maintenant sont dans le Ciel de compagnie. Vne famine espouuentable qui a regné partout, y a mis la desolation. Nous comptons plus de trois mille baptizez cette derniere année: mais le nombre des morts est plus grand que de ceux qui ont suruescu à la ruine de leur Patrie. Les choses estant reduites à l'extremité, nous nous sommes veus obligez de quitter enfin vne place qui n'estoit plus tenable, pour en sauuer au moins les restes. Ce fut le dixiesme iour du mois de Iuin dernier, que nous sortismes de ces terres de Promission, qui estoient nostre Paradis, & où la mort nous eust esté mille fois plus douce, que ne sera la vie en quelque lieu que nous puissions estre. Mais il faut suiure Dieu, & il faut aimer ses conduites, quelques opposées qu'elles paroissent à nos desirs, à nos plus saintes esperances, & aux plus tendres amours de nostre cœur. En vn mot, nous sommes descendus à Kebec, auec

quelques familles Chrestiennes de ces pauures Sauuages, qui ont suiuy nostre retraite; auec lesquels nous tascherons de former, à l'abry du fort de nos François, vne Colonie Huronne, s'il plaist à Nostre Seigneur de benir leurs desseins & les nostres. Vostre Reuerence verra le tout en detail, dans cette Relation, que ie luy addresse, la suppliant de nous procurer les prieres de tous ceux qui ont quelque amour pour ces peuples. Nous en auons vn plus grand besoin que iamais.

Mon Reuerend Pere,

De Kebec, ce premier de Septembre 1650.

Vostre tres-humble & obeïssant Seruiteur & sujet en N. S.
PAVL RAGVENEAV.

CHAPITRE I.

Du transport de la maison de saincte Marie dans l'Isle de S. Ioseph.

EN suite des victoires sanglantes, que remporterent les Iroquois sur nos Hurons, au commēcement du Prin-temps de l'an passé 1649. & en suite des barbaries plus qu'inhumaines qu'ils exercerent à l'endroit de leurs captifs de guerre, & des cruels tourmens qu'ils firent souffrir impitoyablement au Pere Iean de Brebeuf, & au Pere Gabriel Lallemant, Pasteurs de cette Eglise vrayement souffrante; la terreur s'estant iettée sur les bourgades voisines, qui redoutoient vn semblable malheur; tout le païs se dissipa: Ces pauures peuples desolez ayans quitté leurs terres, leurs maisons, & leurs bourgades, & tout ce qu'ils auoient de plus cher en ce monde, pour fuyr la cruauté d'vn ennemy qu'ils craignoient plus que mille morts, & que tout ce qui restoit deuant leurs yeux, capable d'espouuanter des personnes desia miserables. Plusieurs

n'eſperans plus d'humanité parmy les hommes, ſe ietterent dans l'eſpaiſſeur des bois, pour y trouuer la paix, quoy qu'auec les beſtes feroces. Les autres ſe retirerent ſur des rochers affreux, au milieu d'vn grand Lac, qui a prez de quatre cent lieuës de circuit; aymans mieux mourir dans les eaux, & dans les precipices, que dans le feu des Iroquois. Vn bon nombre, ayans pris party parmy les peuples de la Nation-Neutre, & dans le ſommet des Montagnes que nous nommons la Nation du Petun; ceux qui reſtoient les plus conſiderables nous inuiterent à nous ioindre auec eux, & de ne pas fuyr ſi loin; eſperans que Dieu prendroit leur cauſe en main, lors qu'elle ſeroit deuenuë la noſtre, & qu'il auroit ſoin de leur deffenſe s'ils auoient ſoin de le ſeruir; Nous promettans pour cét effet, de ſe faire tous Chreſtiens, & d'eſtre fideles à la foy iuſqu'à la mort, qu'ils voyoient armée de tous coſtez pour les exterminer.

C'eſtoit iuſtement ce que Dieu demãdoit de nous, en des temps de deſolation, de fuyr auec les fuyans, de les ſuiure par tout où leur foy les ſuiuoit, & de

ne pas negliger aucun de ces Chreſtiens; quoy qu'il fuſt conuenable d'arreſter le gros de nos forces, où le gros de ces fugitifs prendroient deſſein de s'arreſter. C'eſt la concluſion que nous priſmes ayans recommandé l'affaire à Dieu.

Nous détachaſmes quelques-vns de nos Peres, pour faire quelques Miſſions volantes; les vns dans vn petit canot d'eſcorce, pour voquer ſur les coſtes, & viſiter les iſles les plus eſloignées de ce grand Lac; à ſoixante, quatre vingts, & cent lieuës de nous. Les autres prirent leur chemin par terre, trauerſans la profondeur des bois, & grauiſſans la cime des montagnes. En quelque endroit que nous marchions, Dieu eſtant noſtre conducteur, noſtre deffenſe, nos eſperances, & noſtre tout; qui a t'il a craindre pour nous?

Mais il fallut, à tous tant que nous eſtions, quitter cette ancienne demeure de ſaincte Marie; ces edifices, qui quoy que pauures, paroiſſoient des chef-d'œuures de l'art, aux yeux de nos pauures Sauuages; ces terres cultiuées qui nous promettoient vne riche moiſſon. Il nous fallut abandonner ce lieu, que ie puis

appeller nostre seconde Patrie, & nos delices innocentes; puis qu'il auoit esté le berceau de ce Christianisme, qu'il estoit le temple de Dieu, & la maison des seruiteurs de Iesus-Christ, & crainte que nos ennemis trop impies, ne profanassent ce lieu de saincteté, & n'en prissent leur auantage; nous y mismes le feu nous mesmes, & nous vismes brusler à nos yeux, en moins d'vne heure, nos trauaux de neuf & de dix ans.

C'estoit sur les cinq a six heures du soir, le quatorziesme iour du mois de Iuin, qu'vne partie de nous monta sur vn petit vaisseau que nous auions basty: Ie me iettay auec la plus grande part des autres, sur des arbres de cinquante à soixante pieds de longueur, que nous auions abatus dans les bois, & que nous traisnasmes dans l'eau, les lians tous ensemble, pour nous faire vn plancher flottant sur cet element infidelle, comme autrefois nous auions veu qu'en France on conduisoit le bois flotté dessus les eaux. Nous voguasmes toute la nuict sur nostre grand Lac, à force de bras & de rames; & le temps nous estant fauorable, nous abordasmes heureusement au bout

de quelques iours, dans vne isle où les Hurons nous attendoient, & qui estoit le lieu où nous auions pris le dessein de nous reünir tous ensemble, pour en faire vne isle Chrestienne.

Dieu sans doute nous conduisoit en ce voyage : car lors mesme que nous costoyons ces terres abandonnées, l'ennemy estoit en campagne, & fit son coup le lendemain, sur quelques familles Chrestiennes, qu'il surprist durant leur sommeil, sur le chemin que nous auions tenu ; massacrant les vns sur la place ; les autres furent emmenez captifs.

Les Hurons qui nous attendoient dãs cette Isle, appellée l'Isle de Saint Ioseph, y auoient semé leur bled d'Inde : mais les secheresses de l'Esté estoient si excessiues, qu'ils perdoient l'esperance de leur moisson, si le Ciel ne leur donnoit quelque pluye fauorable. Ils nous prierent à nostre abord d'obtenir cette faueur pour eux. Nos prieres furent exaucées le mesme iour, quoy qu'il n'y eust auparauant aucune apparence de pluye.

Ces grans bois, qui depuis la Creation du monde, n'auoient point esté abbatus de la main d'aucun homme, nous

receurent pour hostes ; & la terre nous fournit, sans la creuser, la pierre & le ciment qu'il nous falloit, pour nous fortifier contre nos ennemis. En sorte que Dieu mercy nous nous vismes en estat de tres bonne deffense, ayant basty vn petit fort, si regulierement qu'il se deffendoit facilement soy-mesme, & qui ne craignoit point, ny le feu, ny la sappe, ny l'escalade des Iroquois.

De plus, nous mismes la main pour fortifier le bourg des Hurons, qui ioignoit à nostre habitation ; nous leur dressames des bastions, qui en deffendoient les approches ; estans dans le dessein de prester & les forces, & les armes, & le courage de nos François, qui eussent exposé tres-volontiers leur vie, pour vne deffense si raisonnable, & si Chrestienne : ce bourg estant vrayement Chrestien, & le fondement du Christianisme respandu en toutes ces contrées.

Chapitre II.
De la Mission de sainct Ioseph.

CEtte Isle dans laquelle nous auions transporté la maison de Sainte Ma-

rie, ayant le nom de Saint Ioſeph Patron de ces Païs; les Sauuages qui s'y eſtoient retirez, compoſoient la Miſſion qui portoit le meſme nom. Le bourg Huron auoit plus de cent cabanes, dont vne ſeule contenoit les huit & dix familles, qui font ſoixante & quatre vingt perſonnes. Outre cela, il y auoit çà & là dans la Campagne, quelques cabanes plus eſloignées; qui toutes ont donné de l'employ aux Peres qui ont eu le ſoin de cette Miſſion : ſur laquelle Dieu a versé ſes benedictions, à proportion des Croix qu'il y a enuoyé.

La famine y a eſté extreme. Non pas que les terres qu'on y auoit enſemencées, n'euſſent rendu auec l'vſure que l'on deſiroit, & bien au dela du centuple, ce qu'on leur auoit confié : mais à cauſe que de dix familles, à peine y en auoit il vne ſeule qui euſt pû vacquer aux trauaux, qui ſont neceſſaires, pour ſe faire vn champ de bled d'Inde, en vn lieu, qui lors que l'on y aborda n'eſtoit qu'vne eſpaiſſe foreſt, qui n'auoit rien de diſpoſé pour le labour. La pluſpart de ces pauures exilez dans leur propres païs, auoient paſſé tout l'Eſté, & vne partie de

l'Automne, a viure dans les bois, de racines & de fruits ſauuages ; & à peſcher ça & là, ſur les Lacs & ſur les Riuieres, quelques petits poiſſons, qui ſeruoient plus pour reculer vn peu leur mort, que pour contenter leur vie. L'hyuer eſtāt venu, qui a couuert la terre de trois & quatre pieds de neige, & qui a glacé tous les Lacs & toutes les Riuieres ; tout ce ramas de monde s'eſtant rangé proche de nous, ſe vit incontinent dans la neceſſité, & dans l'extremité de la miſere ; n'ayans fait, ny pû faire aucune prouiſion.

Ce fut alors que nous fuſmes contrains de voir des ſqueletes mourantes, qui ſouſtenoient vne vie miſerable, mangeant iuſqu'aux ordures, & les rebuts de la nature. Le gland eſtoit à la plus-part, ce que feroient en Frāce les mets les plus exquis. Les charognes meſme deterrées, les reſtes des Renards & des Chiens, ne faiſoient point d'horreur, & ſe mangeoient, quoy qu'en cachete : Car quoy que les Hurons, auant que la foy leur euſt donné plus de lumiere, qu'ils n'en auoient dans l'infidelité, ne creuſſent pas commettre aucun peché de māger leurs ennemis, auſſi peu qu'il y en a de les tuer ;

Toutefois ie puis dire auec verité, qu'ils n'ont pas moins d'horreur de manger de leurs compatriotes, qu'on peut auoir en France de manger de la chair humaine. Mais la neceſſité n'a plus de loy, & des dents fameliques ne diſcernent plus ce qu'elles mangent. Les meres ſe ſont repeuës de leurs enfans, des freres de leurs freres, & des enfans ne reconnoiſſoient plus en vn cadavre mort, celuy lequel lors qu'il viuoit, ils appelloient leur Pere.

Nous auons taſché de ſoulager vne partie de ces miſeres : mais quoy qu'en ces aumoſnes, nous ayons eſté peut eſtre au delà de ce que la Prudence euſt demandé de nous, toutefois le mal eſtant ſi public, & tout le monde ne pouuant pas eſtre ſecouru eſgalement de nous ; nous auons eſté contraints de voir de nos yeux vne partie de ces ſpectacles, qui nous faiſoient horreur.

Ceux qui auoient dequoy parer aucunement à la famine, ſe virent attaquez d'vne maladie contagieuſe, qui en emporta vn grand nombre ; mais particulierement des enfans.

La Guerre auoit deſia fait ſes rauages : non ſeulement dans la deſolation arri-

uée l'Hyuer precedent; mais en quantité de massacres, qui estoient suruenus tout le long de l'Esté, en terre ferme, aux enuirons de ceste Isle; où la pauureté contraignoit quantité de familles d'aller chercher aussi-tost la mort, que la vie, dans des campagnes abandonnées à la fureur des ennemis. Mais afin que rien ne manquast aux miseres d'vn peuple affligé; tous les iours, & toutes les nuits de l'Hyuer, ce n'estoient que des nuits d'horreur, dãs les craintes & dans les attẽtes où ils estoiẽt sans cesse d'vne armée ennemie d'Iroquois, dont ils auoient eu aduis; qui (disoit-on,) deuoit venir nous enleuer cette Isle, & exterminer auec nous les restes d'vn païs tirant à sa fin. Voila vne face d'affaire bien deplorable: mais ce fut au milieu de ces desolations, que Dieu prit plaisir de tirer le bien de ces peuples, de leur plus grand malheur. Leur cœur se trouuoit si docile à la foy, que nous faisions dans leurs esprits plus en vne parole, que iamais nous n'auions pû faire en des années toutes entieres. Ces pauures gens mourans de faim, venoient eux-mesmes nous trouuer, & nous demander le Baptesme; se

cõſolans des eſperances du Paradis, qu'ils voyoiẽt auſſi proche d'eux, qu'eſtoit la mort, qu'ils portoient dans leur ſein.

Vne mere s'eſt veuë, n'ayant que deux mammelles, mais ſans ſuc & ſans laict, qui toutefois eſtoit l'vnique choſe qu'elle eut peu preſenter à trois ou quatre enfans, qui pleuroient y eſtans attachez: Elle les voyoit mourir entre ſes bras, les vns apres les autres, & n'auoit pas meſme les forces de les pouſſer dans le tombeau. Elle mouroit ſous cette charge, & en mourant elle diſoit, Ouy, Mon Dieu, vous eſtes le maiſtre de nos vies: nous mourrons puiſque vous le voulez; voilà qui eſt bien que nous mourrions Chreſtiens. I'eſtois damnée, & mes enfans auec moy, ſi nous ne fuſſions morts miſerables, ils ont receu le ſainct Bapteſme, & ie croy fermement que mourans tous de compagnie, nous reſuſciterons tous enſemble.

Vne autre mere ſe voyant mourir la premiere, auec autant de paix que ſi elle eût entré dans vn doux ſommeil, laiſſoit deſſus ſon ſein deux pauures orphelins, qui continuoient de la ſuccer apres ſa mort, & qui mouroient deſſus leur me-

re, auſſi paiſiblement, qu'ils s'y eſtoient autrefois endormis, lors qu'ils en tiroiét & le laict, & la vie.

Pluſieurs en expirant recommandoient leur ame à Dieu, d'autres diſoient à leurs enfans, qu'ils ne ſongeaſſent rien qu'à luy, puiſque luy ſeul ſeroit leur Pere dedans l'eternité. Quelques-vns ayant vendu pour vn repas de gland boüilly dans l'eau, l'vnique choſe qui leur reſtoit de tous leurs biens, & laquelle ils s'eſtoient reſeruée, pour ne pas mourir auſſi nuds, qu'ils eſtoient ſortis du ventre de leur mere; ſe voyans ainſi deſpoüillez dans les attentes de la mort, qui eſtoit prochaine, diſoient à Dieu; Oüy mon Dieu, ie n'ay plus rien en terre, & mon cœur n'y peut eſtre attaché: i'attens auec joye la mort, qu'autrefois i'ay tant redoutée: mais c'eſt dans l'eſperance que voſtre foy me donne que ie ſeray d'autant plus heureux dans le Ciel, que ie meurs maintenant miſerable.

Ces pauures moribonds nous beniſſoient en meſme temps qu'ils enuiſageoient leurs miſeres, n'y en ayant aucun qui n'ait trouué en nous, & plus d'amour, & vne charité plus ſecourante,

qu'ils n'en esprouuoient mesme de leurs plus proches. Aussi ne nous regardoient-ils, qu'auec des yeux d'amour, comme leurs Peres, & receuans nos charitez durant leur vie, ils sçauoient bien qu'elles continueroient sur eux, mesme iusqu'apres la mort, quelques-vns de nos Peres, & des François qui estoient auec nous, s'estans chargez du soin, qu'aucun autre ne vouloit prendre, non pas mesme les plus proches parens des defunts, d'enseuelir & d'enterrer ces pauures abandonnez des hommes: mais que nous pouuons appeller les cheris de Dieu, puis qu'ils sont maintenant ses enfans, quelques barbares & miserables qu'ils ayent esté. *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, & inter sanctos sors illorum est.*

Il s'est trouué de ces pauures Chrestiens, qui se voyans mourir dans ces miseres, nous enuoyoient querir. Hé! ie te prie, mon frere, nous disoient-ils, enterre moy dés maintenant; car c'est fait de ma vie, & tu vois bien que tu me dois compter entre les morts. Ce que ie crains, si ie mourois auant que d'estre enterrée, c'est que de pauures gens aussi miserables que moy, ne me despoüillent

de ce

de ce haillon, dont ma nudité eſt couuerte, pour ſe couurir eux-meſmes. Ce me ſera vne conſolation, entrant dans le tombeau, de ſçauoir que mon corps n'aura pas cette confuſion apres la mort, dont i'ay eu horreur toute ma vie. Ces ſpectacles nous tiroient les larmes.

Il faut confeſſer que ſans nous cette mortalité eût eſté encore bien plus grande : car pluſieurs n'ont veſcu que de l'aſſiſtance que nous leur auons donné. La main de Dieu ayant eſté vrayement paternelle ſur nous, voulant nous conſeruer, pour mettre dans le Ciel les reſtes de ce peuple mourant. Car c'eſt cette diuine Prouidence, qui par des voyes toutes pleines d'amour, (ie les pourrois appeller miraculeuſes,) nous fourniſſoit les moyens, non ſeulement de ſubſiſter nous meſmes, dans cette miſere publique: mais nous dõnoit encor les moyens de faire du bien à tout le monde, de nous rendre les maiſtres des cœurs, & de gagner leur affection, pour les gagner tous tant qu'ils ſont à Ieſus-Chriſt. C'eſt ce qu'ils admiroient eux-meſmes; adorans en meſme temps la toute puiſſance de Dieu, & ſon amour ſur nous, & en ſuite

ſur eux, voyans bien que nous ne viuions que pour eux.

Tout l'Hyuer, ayans employé la iournée, les vns pour le ſalut des ames, les autres dans les œuures de charité ; La nuit donnoit quelque treue à noſtre trauail : autant qu'il en falloit pour ne pas ſuccomber aux fatiques de la iournée ; mais non pas tant que la nature en euſt pris d'elle-meſme, auec vn plaiſir innocent. Car à vray dire, nous ne dormions que d'vn demy ſommeil. Quelques froids, quelques neiges, quelques vents qui ſoufflaſſent ; toute la nuit il y auoit des ſentinelles expoſées aux rigueurs du temps, & des rondes continuelles qui faiſoient leur deuoir : Les autres, qui durant ce temps là, prenoient vne partie de leur repos, eſtoient touſiours deſſous les armes, & comme attendans le combat.

Ce grand ſoin rauiſſoit le cœur de ces pauures Sauuages, qui tous les iours, matin & ſoir rempliſſoient noſtre Egliſe pour y rendre à Dieu leurs hommages. Les Sacremẽs y eſtoient frequẽtez auec deuotion. Les Feſtes & les Dimanches eſtoient ſanctifiez par la Pieté du peuple,

& par les predications publiques. Les enfans y auoient leur iour sur la semaine, & les filles le leur separé, pour apprendre le Catechisme.

Mais le plus fort de nostre trauail, estoit de visiter les cabanes, pour y consoler les affligez, y secourir les pauures, pour y assister les malades, pour y disposer à la mort, ceux qui en estoient les plus proches, pour y confirmer dans l'esprit de la foy les Chrestiens & les catechumenes, & pour y gaigner les infidelles à Iesus-Christ.

Nos Peres, en faisant ces visites, auoient l'œil à la pauureté d'vn chacun; & selon qu'ils iugeoient plus à propos de subuenir aux necessitez plus pressantes, ils se seruoient d'vne espece de monoye, qu'ils alloient distribuant à ces pauures. C'estoit vn petit morceau de cuiure, marqué pour cét effet. Tous ceux qui en auoient receu par aumosne, se trouuoient à nostre porte sur le Midy, & presentoient leur petite monoye. On donnoit aux vns vne certaine mesure de gland, qu'ils faisoient boüillir dans vne laixiue de cendres, pour vn premier boüillon, afin d'en oster la plus grande

amertume. On diſtribuoit aux autres quelque morceau de poiſſon enfumé, qu'ils cuiſoient en l'eau, dont par apres ils ſouſtenoient leur vie. Ceux qui eſtoient les mieux partagez, receuoient vn peu de farine de bled d'Inde, boüillie dans l'eau.

Nous auions achepté auant que les neiges euſſent couuert la terre, cinq ou ſix cents boiſſeaux de gland. Nous auiõs enuoié quelques canots, pour aller chercher parmy les Nations Algonquines, cette prouiſion de poiſſon, à ſoixante, quatre-vingt, & cent lieuës de là. Ce peu que nous auiõs de bled, venoit du trauail des Hurons, au temps de l'abondance. *Vnde exeunt flumina reuertuntur.* C'eſtoit pour eux, auſſi bien que pour nous, que Dieu nous auoit fourny en ſon temps cette manne du Ciel: car c'eſt ainſi que i'appelle les plus grandes richeſſes que nous euſſions, leſquelles eſtant en France, i'euſſe appellé de grandes pauuretez, & de grandes miſeres. La nature ſe contente de peu, & d'où on bannit les delices, on bannit de grands ſoins, & on s'exempte de beaucoup d'empreſſemens, peu neceſſaires à vne vie, qui apres tout

ne peut estre immortelle.

Quantité de personnes m'ont prié de leur faire sçauoir l'ordre que nous tenions, pour l'instruction de nos Sauuages, & la suite de nos employs le long de la iournée. Ces employs n'estans pas dans l'esclat, & n'ayans point de spectateurs, sinon ceux qu'on appelle les balieures de la terre, & le rebut du monde; ce que ie puis respondre à cette demande, ne peut auoir rien d'esclattant. Ceux toutefois qui ne trouuent rien de petit, dans les choses qui concernent le salut des ames, puis qu'ils desirent que ie descende dans ces particularitez, & que c'est pour eux & pour semblables personnes que i'escris cecy, ils sçaurốt qu'ayans pris pour nous-mesmes, deux ou trois heures de la nuit, pour agir auec Dieu, auant que d'agir auec le prochain; Le iour estant venu, les Chrestiens venoiết à l'Eglise, où nous reseruions quelques Messes pour eux. Les prieres s'y faisoient publiques, à cause que plusieurs nouuellement conuertys à la foy, ne peuuent pas si tost les apprendre. Vn de nos Peres presidoit à cette deuotion, & tous les Sauuages le suiuoient, repetans sans

empressement les mesmes mots. La priere acheuée on donnoit quelque instruction à toute l'assemblée; quelquefois leur expliquant quelqu'vn de nos mysteres; d'autresfois, pour les confirmer dans la foy, on leur en deduisoit quelques motifs,qui nous sembloiẽt dauantage dans la portée de leur esprit : souuent on les exhortoit à quelque chose de pratique, afin qu'ils passassent saintement la iournée : soit qu'on les poussast à offrir à Dieu leurs trauaux, leurs peines,leurs souffrances; soit qu'on leur donnât quelque Oraison iaculatoire, qui fût leur entretien, & l'ame de tout leur trauail; soit qu'on leur enseignast les moyens de resister aux tentations; & comment y ayant succombé par malheur, il faut auoir recours à Dieu, & luy en demander pardon; soit enfin qu'on les incitast à son amour, & aux desirs de la vie eternelle.

Cette instruction estant finie, & la plus courte qu'il se pouuoit; les premiers venus sortoient, & les autres demeuroient pour receuoir aussi l'instruction, ayans fait les prieres publiques comme les precedens. La Chapelle se remplissoit en

cette façon, dix & douze fois vne matinée. Cependant d'autres Peres entendoient les confessions, & selon les necessitez plus particulieres d'vn chacun, ils leur donnoient diuers aduis. Souuent en vn matin, vn seul Pere disoit vn bon mot, à cinquante & soixante personnes. Les plus longs entretiens, ne sont pas tousiours ceux qui penetrent plus auant dans le cœur.

Sur les neuf heures on fermoit la porte de l'Eglise: & c'estoit alors que nos Peres alloiẽt dans les cabanes, y faire leurs visites, iusqu'enuiron deux heures auant la nuit. Car alors on sonnoit pour rappeller les Chrestiens aux prieres publiques, en la mesme façon qu'on les auoit fait le matin, l'Eglise se remplissant & se vuidant dix ou douze fois pour le moins, & c'est pour lors que plusieurs de ces bons Neophytes rẽdoient conte de leur iournée, selon que ceux qui auoient le soin d'vn chacun, les arrestoiẽt à la porte pour cét effet, tantost l'vn tantost l'autre; pour sçauoir en vn mot, cõbien de fois ils auoient pensé à Dieu le long du iour: en quoy ils luy auoient esté plus fideles: s'ils luy auoient offert leur trauail, leur

faim, & leur misere : s'ils n'auoient point commis quelque faute. Cela se fait auec vne candeur qui n'a rien de barbare, & auec vne simplicité d'enfant ; qui est vne marque infaillible de l'esprit de Dieu. Tousiours la nuit nous surprenoit plustost que nous ne desirions : mais neantmoins nous la receuions auec amour, elle seule nous donnant le loisir de retourner auec Dieu ; si toutefois on peut sortir de luy, lors qu'on ne parle que de luy, qu'on n'agit que pour luy, qu'on vit en luy, dans l'attente de ne mourir iamais pour autre que pour luy.

C'estoient là nos employs, au milieu de cette barbarie deuenuë Chrestienne ; c'estoit ainsi que Dieu alloit disposant ces peuples pour le Ciel, les voyant proches de leur ruine. Nous l'allons voir dans les Chapitres suiuans.

Chapitre III.

De la prise & desolation de la Mißion de sainct Iean, par les Iroquois, & de la mort du P. Charles Garnier, qui y estoit en Mißion.

DAns les Montagnes, que nous nommons la Nation du Petun, nous y auions depuis quelques années deux Missions : en chacune il y auoit deux de nos Peres. La plus frontiere à l'ennemy, estoit celle qui portoit le nom de Saint Iean ; dont le bourg principal, qui s'appelloit du mesme nom, estoit d'enuiron cinq à six cent familles. C'estoit vn champ arrousé des sueurs d'vn des plus excellens Missionaires, qui ayt esté en ces païs, le Pere Charles Garnier ; qui le deuoit aussi arrouser de son sang, puis qu'il y est mort auec son troupeau, qu'il a conduit luy-mesme iusque dans le Paradis ; le iour approchant auquel Dieu vouloit faire vne Eglise triomphante, de celle qui iusqu'a-

lors auoit tousiours esté dans les combats, & qui pouuoit porter le nom d'vne Eglise vrayement souffrante, nous en eusmes nouuelles sur la fin du mois de Nouembre, par deux Chrestiens Hurons eschappez d'vne bande d'enuiron trois cents Iroquois,qui nous dirent que l'ennemy estoit encore irresolu, quelle demarche il prendroit, ou vers la Nation du Petun, ou contre l'Isle où nous estions. La dessus nous nous tenons en estat de deffense, & arrestâmes nos Hurons, qui prenoient dessein de sortir en campagne, pour aller au deuãt de cét ennemy. En mesme tẽps nous fismes porter promptement cette nouuelle à ceux de la Nation du Petun, qui la receurent auec ioye, enuisageans cette trouppe ennemie,cõme desia vaincuë,& cõme vne matiere de leur triomphe. Ils l'attendent quelques iours de pied ferme; puis s'ennuyans que la victoire fut si tardiue à les venir trouuer, ils voulurent luy aller au rencontre; au moins les habitans du bourg de Saint Iean, hommes de main & de courage. Ils hastent leur sortie, craignans que l'Iroquois ne leur eschappe, le voulans

ſurprendre, lors qu'il eſt encore en chemin. Ils partent le cinquieſme iour du mois de Decembre, & prennent leur route, vers le lieu d'où ils attendent l'ennemy : mais l'ennemy ayant pris vn detour, ne fut pas rencontré, & par vn ſurcroiſt de malheur pour nous, comme il faiſoit ſes approches du bourg, il fit priſe d'vn hõme & d'vne femme qui venoient d'en ſortir. Il apprend de ces deux captifs l'eſtat de la place, & ſçait qu'elle eſt dépourueuë de la meilleure partie de ſon monde, ſans delay, il haſte le pas, pour y mettre tout à feu & à ſang, l'occaſion luy en eſtant ſi fauorable.

Ce fut le ſeptieſme iour du mois de Decembre dernier de l'année 1649. ſur les trois heures apres midy, que cette troupe d'Iroquois parut aux portes de ce bourg, l'eſpouuante & la terreur ſe iette incontinent dans tout ce pauure peuple dépoüillé de ſes forces, qui ſe trouue vaincu, lors qu'il penſoit eſtre vainqueur. Les vns prennent la fuïte; les autres ſont tüez ſur la place; le feu en donna à pluſieurs les premieres nouuelles, qui conſommoit deſia vne partie de leurs cabanes. Quantité furent pris captifs : mais

l'ennemy victorieux, craignant le retour des guerriers, qui luy estoient allez, au rencontre hastoit si precipitemment sa retraite, qu'il fit main basse sur tous les vieillars & enfans, & sur tous ceux qu'il ne iugeoit pas pouuoir le suiure assez promptement en sa fuïte.

Ce furent des cruautez inconceuables. On arrachoit à vne Mere ses enfans pour les ietter au feu ; d'autres enfans voyoiẽt leur Mere assommée à leurs pieds, ou gemissante dans les flammes, sans qu'il leur fust permis, ny aux vns, ny aux autres, d'en tesmoigner aucune compassion. C'estoit vn crime de respandre vne larme ; ces barbares voulans qu'on marchast dans la captiuité, comme ils marchoient dans leur triomphe. Vne pauure Mere Chrestienne, qui pleuroit la mort de son enfant, fut tuée sur la place, à cause qu'elle auoit encor de l'amour, & qu'elle ne pouuoit estouffer assez tost les sentimens de la Nature.

Le Pere Charles Garnier restoit alors seul de nos Peres, en cette Mission, lors que les ennemis parurent, il estoit actuellemẽt occupé à instruire ce peuple dãs leurs cabanes qu'il visitoit. Il sort au bruit de

cette alarme. Il va droit à l'Eglise, où il trouua quelques Chreſtiẽs. Nous sõmes morts, mes freres, leur dit-il, Priez Dieu, & prenez la fuyte, par où vous pourrés eſchaper. Portés voſtre foy auec vous le reſte de vos vies, & que la mort vous trouue ſongeans à Dieu, il leur donne ſa benediction, & reſſort promptement, pour aller au ſecours des ames. Pas vn ne ſonge à la deffenſe, tout eſtant dans le deſeſpoir. Pluſieurs trouuent vne iſſuë fauorable pour leur fuyte. Ils inuitent le Pere de fuyr auec eux: mais il eſt retenu par les liẽs de la Charité, il s'oublie de ſoi-meſme, & il ne penſe qu'au ſalut du prochain. Son zele le portoit, & le faiſoit courir par tout: ſoit pour donner l'abſolution aux Chreſtiens, qu'il auoit au rencontre; ſoit pour chercher dans les cabanes toutes en feu, des enfans, des malades, & des catechumenes, ſur leſquels il reſpandoit les eaux du Saint Bapteſme, au milieu de ces flammes. Son cœur ne bruſloit d'autre feu, que de l'amour de Dieu.

Ce fut dans ces employs de Sainctété, qu'il ſe vit accueilly de la mort, qu'il enuiſageoit ſans la craindre n'y ſans recu-

ler d'vn ſeul pas. Vn coup de fuſil le perça d'vne balle, vn peu au deſſous de la poitrine : vne autre balle, du meſme coup, luy déchira le petit ventre, & luy donna dans vne cuiſſe, dont il fut terraſsé. Mais ſon courage n'en fut pas abbatu. Le barbare qui auoit fait ce coup, le deſpoüilla de ſa ſotane, & le laiſſa nageant dedans ſon ſang, afin de ſuiure les autres fugitifs.

Ce bon Pere, fort peu de temps apres, fut veu ioindre les mains, faiſant quelque priere. Puis tournant la teſte çà & là, il apperceut à dix ou douze pas de ſoy, vn pauure Moribond, qui venoit auſſi bien que luy, de receuoir le coup de la mort, mais qui auoit encore quelques reſtes de vie. L'amour de Dieu & le zele des Ames, eſt encore plus fort que la mort. Il ſe met à genoux ; puis ayant fait quelque priere, il ſe leue auec peine, & ſe porte le mieux qu'il peut vers cét agonizant, pour l'aſſiſter à bien mourir. Il n'auoit pas fait trois ou quatre demarches, qu'il retombe encor aſſez rudement. Il ſe leue pour la ſeconde fois, & ſe met encore à genoux, & pourſuit ſon meſme chemin ; mais ſon corps eſpuisé

de ſon ſang,qui ſort en abondance de ſes playes, n'eſt pas ſi fort que ſon courage; il retombe pour la troiſieſme fois, n'ayāt fait que quatre ou cinq pas. Nous n'auons pû ſçauoir ce qu'il fit du depuis:vne bonne Chreſtienne, qui nous à fait fidelement tout ce rapport, n'en ayant pas veû dauantage; à cauſe qu'vn Iroquois la ſurprit elle meſme, & luy déchargea ſur la teſte vn coup de hache-d'armes, qui la terraſſa ſur le lieu; quoy que depuis elle en ſoit réchapée. Le Pere receut quelque temps apres, deux coups de hache, ſur les deux tempes, de part & d'autre, qui enfonçoient dans la ceruelle, s'eſtoit la recompenſe la plus riche qu'il eſperaſt de la bonté de Dieu, pour tous les ſeruices paſſez Son corps fut deſpoüillé, & laiſſé tout nud ſur la place.

Deux de nos Peres, qui eſtoient dans la Miſſion la plus voiſine,receurent quelques reſtes de ces pauures Chreſtiens fugitifs, qui y arriuoient hors d'haleine; pluſieurs tous couuerts de leur ſang. Toute la nuict, ce ne furent qu'alarmes, dans la crainte où tout le monde eſtoit d'vn ſemblable malheur. Sur le com-

mencement du iour, on apprit par quelques espions que l'ennemy s'estoit retiré. Ces deux Peres partent dés le mesme moment, afin de voir eux-mesmes de leurs yeux, vn spectacle bien triste : mais toutefois digne de Dieu. Ils ne trouuent que des cadaures, les vns dessus les autres ; & de pauures Chrestiens : les vns qui acheuoient de se consommer dãs les reliques deplorables de ce bourg tout en feu ; les autres, noyez dans leurs sang ; & d'aucuns qui auoient quelques restes de vie, mais tous couuers de playes, qui n'attendoient rien que la mort, benissans Dieu dans leur malheur. Enfin, au milieu de ce bourg desolé ils y apperceurent le corps, qu'ils y estoient venus chercher : mais si peu connoissable, estant tout couuert de son sang, & des cendres det cét incendie, qu'ils passoient outre ; mais quelques Sauuages Chrestiens, reconnurent leur Pere, qui estoit mort pour leur amour. Ils l'enterrent au mesme lieu, où auoit esté leur Eglise ; quoy qu'il n'en restast plus aucune marque, le feu ayant tout consomé.

La pauureté de cét enterrement fut grande ; mais sa sainćteté n'en fut pas moindre.

moindre. Ces deux bons Peres se despoüillerent d'vne partie de leurs habits, pour en couurir le mort ; & ne purent faire dauantage, à moins que de s'en retourner tout nuds.

Ce fut vn bien riche dépost, pour vn lieu si abandonné, que le corps d'vn si grand seruiteur de Dieu : mais ce grand Dieu trouuerra bien les moyens de nous reünir tous dans le Ciel, puisque ce n'est qu'vniquement pour son amour, que nous sommes ainsi dispersez, & durant nostre vie, & apres nostre mort.

La crainte que l'ennemy ayant fait quelque feinte, ne retournast sur ses brisées, obligea tout ce conuoy de charité de repartir le mesme iour, & sans delay, & retourner en haste, d'où ils estoient partis, sans boire & sans manger, par des chemins fascheux, & en vne saison bien penible, la neige ayant desia couuert la terre.

Deux iours apres la prise & l'incendie de ce bourg, les habitans retournerent, qui ayans trouué la démarche qu'auoit pris l'ennemy par vn autre chemin, s'estoient doutez du malheur arriué. Mais ils le virent de leurs yeux, & à la veuë des

cendres, & des corps morts de leurs parens, de leurs femmes, & de leurs enfans; ils furent vne demy-iournée dans vn profond silence; assis à terre, à la sauuage, & sans leuer les yeux, ny pousser mesme aucun souspir, comme des statuës de marbre, sans parole, sans regars, & sans mouuement. Car c'est là le dueil des Sauuages; au moins des hommes & des guerriers: les larmes, les plaintes & les crys estant, disent-ils, pour les femmes.

La perte & du Pasteur & du troupeau nous ont esté sensibles; mais il faut qu'en l'vn & en l'autre nous adorions & nous aimions les conduites de Dieu sur nous, & sur nos Eglises, & que nous soyons disposez d'agreer iusqu'à la fin tout ce qu'il voudra.

Le Pere Charles Garnier nasquit à Paris l'année 1605. il entra en nostre Compagnie l'année 1624. & ainsi il n'a-uoit guere plus de 44. ans, le 7. Decembre 1649. iour auquel il mourut dans l'employ vrayement Apostolique, dans lequel il auoit vescu, depuis l'an 1636. qu'il quitta la France, & monta dans le païs des Hurons.

Dés ſon enfance il auoit eu des ſentimens de pieté tres-tendres, & principalement vn amour filial à l'endroit de la tres-ſaincte Vierge, qu'il appelloit ſa Mere. C'eſt elle, diſoit-il, qui m'a porté deſſus ſes bras, dans toute ma ieuneſſe, & qui m'a mis dans la Compagnie de ſon Fils. Il auoit fait vn vœu de ſouſtenir iuſqu'à la mort, ſon Immaculée Conception. Il eſt mort à la veille de cette auguſte Feſte, pour aller la ſolemniſer plus auguſtement dans le Ciel.

Dés ſon Nouitiat, il paroiſſoit vn Ange : ſa modeſtie eſtant ſi rare, qu'on le propoſoit à tous les autres, comme vn miroir de ſainɗteté. Il auoit eu de tres-grandes difficultez à obtenir permiſſion de ſon pere, pour entrer en noſtre Compagnie: mais elles furent bien plus grandes, lors que dix ans aprés cette premiere ſeparation, il fallut luy en faire agreer vne ſeconde plus ſenſible, qui eſtoit ſon départ de la France, pour venir en ces Miſſions du bout du monde: Nos Superieurs ayans deſiré que ſon Pere y donnaſt ſon conſentement, à cauſe des obligations particulieres, que luy auoit noſtre Compagnie. Son voyage en fut re-

tardé vne année toute entiere : mais ce ne fut que pour enflammer ſes deſirs. Iour & nuict, il ne ſongeoit qu'à la conuerſion des Sauuages, & à y conſommer ſa vie, iuſqu'au dernier ſouſpir. Il plût à Dieu déslors de luy donner des preſſentimens de la mort qui luy eſt arriuée; mais ſi puiſſans, ſi doux, & ſi aimables, que ie puis dire que déslors il eſtoit mort vrayement au monde, & que le monde luy eſtoit comme vn' cadavre mort, pour lequel on n'a plus que de l'horreur & du dégouſt. Il fut donc vn an tout entier pour combattre tous les efforts de la nature, en ſon bon pere, qui ne pouuoit entendre à vne ſi dure ſeparation. Il y employa, & amis, & larmes, & prieres, & des mortifications continuelles. Enfin il obtint ce grand coup du Ciel, auec tant de ioye de ſon cœur, qu'il eſtimoit cette iournée la plus heureuſe qu'il euſt euë toute ſa [illegible].

Paſſant la mer, il fit dans le nauire des conuerſions notables. Entr'autres il fut aduerty, qu'il y auoit parmy les matelots, vn homme ſans conſcience, ſans Religion, & ſans Dieu, qui fuyoit tout le monde, & que tout le monde fuyoit.

Il y auoit plus de dix ans qu'il ne s'estoit confessé. Le Pere porté de son zele ordinaire, entreprit cette humeur noire, & cét homme desesperé, & apres mille tesmoignages de charité, qu'il luy rendit, par toute sorte de soins, d'instructions, & de bons offices, enfin il le gagna, & luy fit faire vne confession generale, & il le mit dans vne si grande paix, & ioye de conscience, que tout le monde en fut estonné & touché.

Dés qu'il fut arriué aux Hurons, on eût en sa personne vn ouurier infatigable, remply de tous les dons de la Nature & de la Grace, qui peuuent rendre vn Missionaire accomply. Il posseda la langue des Sauuages en vn degré si eminent, qu'ils l'admiroient eux-mesmes. Il entroit si auant dans les cœurs, & auec vne eloquence si puissante, qu'il les rauissoit tous à soy : son visage, ses yeux, son ris mesme, & tous les gestes de son corps ne preschoient que la saincteté. Mais son cœur parloit plus haut que ses paroles, & se faisoit entendre mesme dans son silence : I'en sçay plusieurs qui se sont conuertis à Dieu, aux seuls regars de son visage, qui estoient vrayement

Angeliques, & qui donnoient de la deuotion, & des impreſſions de Chaſteté à ceux qui l'abordoient, ſoit qu'il fut en prieres, ſoit qu'il parût rentrer en ſoy, ſe recueillant de l'action d'auec le prochain; ſoit qu'il parlaſt de Dieu, ſoit meſme lors que la Charité l'engageoit dans d'autres entretiẽs, qui dõnoient quelque relaſche à ſon eſprit. L'amour de Dieu qui regnoit en ſon cœur, animoit tous ſes mouuemens, & les rendoit diuins.

Ses vertus eſtoient heroïques, & il ne luy en manquoit pas vne de celles qui font les plus grãds Saints. Vne Obeïſsãce accomplie capable de tout faire, & preſte à ne rien faire, ſi ſon Superieur ne vouloit. Vne Humilité ſi profonde, que quoy que tout fut eminent en luy, non ſeulement il s'eſtimoit le plus indigne de cette Miſſion, mais il croyoit que Dieu le puniſſoit terriblement de ſes infidelitez, lors qu'il voyoit quelqu'vn auoir quelque opinion de luy. Ce luy eſtoit vn des tourmens des plus ſenſibles qui pût luy arriuer. Et ie ſçay que ſouuent en ces rencontres, pour donner à ces meſmes perſonnes de bas ſentimens de ſoy-meſme, il leur deſcouuroit ſes défauts, & ce

qui luy donnoit plus d'horreur de soy-mesme, croyant qu'en suite on le deust auoir en horreur.

Son oraison estoit si respectueuse en la presence de Dieu, & si paisible dans le silence de toutes ses puissances, qu'à peine souffroit-il la moindre distraction, quoy qu'au milieu des employs les plus dissipans. Ce n'estoient que colloques, qu'affections & qu'amour, dés le commencement de l'Oraison ; & ce feu s'alloit allumant tousiours iusqu'à la fin.

Sa mortification estoit égale à son amour : il la cherchoit & nuict & iour, tousiours couché dessus la dure, & portant tousiours sur son corps quelque partie de la Croix, qu'il cherissoit durant sa vie, & sur laquelle il desiroit mourir. Chaque fois qu'il retournoit de ses Missions, il ne manquoit iamais de faire racerer les pointes de fer, d'vne ceinture toute herisſée de moletes d'esperon, qu'il portoit sur la chair nuë: & outre cela, tres-souuent il vsoit d'vne discipline de fer, armée aussi de pointes tres-aiguës. Son viure n'estoit autre que celuy des Sauuages, c'est à dire, le moindre qu'vn miserable gueux peut esperer en France.

Cette derniere année de famine, le gland & les racines ameres luy estoient des delices : non pas qu'il n'en sentit les amertumes, mais il les sauouroit auec amour: quoy que tousiours il eust esté vn enfant chery & d'vne maison riche & noble, & tous les amours de son Pere ; esleué dés le berceau en d'autres nourritures qu'en celles des Pourceaux. Mais tant s'en faut qu'il s'estimast miserable dans ce grand abandon de toutes choses, où il estoit ; & qu'il eust voulu dire, ce que disoit l'enfant Prodigue, *Quanti mercenarij in domo Patris mei abundant panibus; ego autem hic fame pereo* ; qu'au contraire il s'estimoit heureux de tout souffrir pour Dieu.

Dans les dernieres lettres, qu'il m'escriuit trois iours auant sa mort; pour response à vne demande que ie luy faisois touchant l'estat de sa santé, & s'il n'estoit point à propos qu'il quittast pour quelque temps sa Mission, afin de venir nous reuoir, & reparer vn peu ses forces: Il me respondit tres au long quantité de raisons, qui l'obligeoient de demeurer en sa Mission ; mais raisons qui ne prenoient leur force que de l'esprit de charité, & du

zele vrayement Apoſtolique dont il eſtoit remply. Il eſt vray, m'adiouſtoit-il, que ie ſouffre quelque choſe du coſté de la faim : mais ce n'eſt pas iuſqu'à la mort ; & Dieu mercy, mon corps & mon eſprit, ſe ſouſtiennent dans leur vigueur. Ce n'eſt pas de ce coſté là que ie crains ; mais ce que ie craindrois dauantage, ſeroit qu'en quittant mon troupeau en ces temps de miſeres, & dans ces frayeurs de la guerre, qu'il a beſoin de moy, plus que iamais ; ie ne manquaſſe aux occaſions que Dieu me donne, de me perdre pour luy ; & qu'en ſuite, ie ne me rendiſſe indigne de ſes faueurs. Ie n'ay que trop de ſoin de moy-meſme, adiouſtoit-il ; & ſi ie voyois que les forces fuſſent pour me manquer, puiſque voſtre Reuerence me le commande, ie ne manquerois pas de partir : car ie ſuis touſjours preſt de tout quitter, pour mourir dans l'obeïſſance, où Dieu me veut : ſans cela, ie ne deſcendray iamais de la Croix où ſa bonté m'a mis.

Ces grands deſirs de ſainɛteté auoient creu auec luy dés ſon bas âge. Pour moy, l'ayant connu depuis plus de douze ans, qu'il reſpandoit deuant moy tout

ſon cœur, comme il faiſoit deuant Dieu meſme; ie puis dire auec verité, qu'en toutes ces années, ie ne croy pas que hors le ſommeil, il ayt eſté vne ſeule heure, ſans ces deſirs ardens & vehemẽs de s'auancer de plus en plus, dedans les voyes de Dieu, & d'y auancer ſon prochain. Hors de cela, rien au monde ne le touchoit; ny parens, ny amis, ny repos, ny conſolation, ny peines, ny fatigues. Son tout eſtoit en Dieu, & hors de luy, tout ne luy eſtoit rien.

Il prenoit des malades, & les portoit ſur ſes eſpaules, vne & deux lieuës, pour leur gagner le cœur, & pour auoir occaſion de les baptizer. Il faiſoit les dix & les vingt lieuës, durant les chaleurs de l'Eſté les plus exceſſiues, & par des chemins dangereux, où ſans ceſſe les ennemis faiſoient quelques maſſacres. Il couroit hors d'halene apres vn ſeul Sauuage, qui luy ſeruoit de guide, pour aller baptizer, ou quelque moribond, ou quelque captif de guerre, qu'on deuoit bruſler le iour meſme. Il a paſſé des nuicts entieres dans des eſgaremens & des chemins perdus, au milieu des neges profondes, & des plus grands froids de

l'Hyuer, ſans que ſon zele fuſt arreſté d'aucune ſaiſon de l'année.

Durant les maladies contagieuſes, qu'on nous fermoit par tout les portes des cabanes, & qu'on ne parloit d'autre choſe que de nous maſſacrer, non ſeulement il marchoit teſte baiſsée, où il ſçauoit qu'il y euſt vne ſeule ame à gagner pour le Paradis; mais par vn excez de ce zele, & vne induſtrie de Charité, il trouuoit les moyens de s'ouurir tous les chemins qu'on luy fermoit, de rompre tous les obſtacles; quelquesfois auec violence. Mais ce qui eſtoit de plus diuin, en tout ce procedé, qui n'auoit rien de la prudence humaine; c'eſt que dés ſon entrée, il gagnoit les eſprits farouches, d'vne ſeule parole, & qu'il venoit à bout de ſon deſſein. Rien ne le rebutoit, & touſiours il eſperoit en bien, des ames les plus deſeſperées.

Il auoit vn recours particulier aux Anges, & en reſſentoit des ſecours tres-puiſſans. Des Sauuages, qu'il alloit aſſiſter à l'heure de la mort, l'ont veû accompagné d'vn ieune homme, diſoient-ils, d'vne rare beauté, & d'vn eſclat maieſtueux, qui ſe tenoit à ſon coſté, & qui

les animoit à obeïr aux instructions du Pere. Ces bonnes gens n'en pouuoient dire dauantage, & demandoient quel estoit ce compagnon, qui rauissoit ainsi leur cœur. Ils ne sçauoient pas que les Anges sont plus que nous dans la conuersion des Pecheurs, quoy que pour l'ordinaire leur operation ne soit pas si visible.

Son inclination la plus grande, estoit à assister les plus abandonnez : & quelque humeur rebutante que pût auoir quelqu'vn, si chetif & impertinent qu'il pût estre ; il sentoit esgalement pour tous des entrailles de Mere;n'obmettant mesme aucun acte de Misericorde corporelle, qu'il pût pratiquer,pour le salut des ames On l'a veû panser des vlceres si puants, & qui rendoient vne telle infection, que les Sauuages, & mesme les parens plus proches des malades, ne les pouuoient souffrir. Luy seul y mettoit la main tous les iours,en essuyoit le pus, & nettoyoit la playe, deux & trois mois de suite, auec vn œil & vn visage qui ne respiroit que charité : quoy que souuent il vist tres-bien que ces playes estoient incurables. Mais, disoit-il, plus elles

ſont mortelles, plus i'ay de pente à en prendre le ſoin ; afin de conduire ces pauures gens iuſqu'à la porte du Paradis, & afin d'empeſcher leur cheute dans le peché, en vn temps, qui eſt pour eux, le plus perilleux de la vie.

Il n'y auoit dans tout le païs des Hurons, aucune Miſſion où il n'euſt eſté, & il en auoit commencé pluſieurs, nommément celle où il eſt mort. Il agiſſoit auec les Sauuages, dans vne grande Prudence, & auec vne douceur de Charité, qui ſçauoit tout excuſer, & tout ſupporter, quoy qu'elle n'euſt rien de laſche.

Il n'auoit aucune attache à ſon trauail; ny aux perſonnes, ny aux lieux, ny aux employs. Mais enuiſageant la volonté de Dieu eſgalement en toutes choſes ; en quelque lieu qu'il fuſt quelque occupation que l'obeiſſance luy ordonnaſt ; dés ce meſme moment, il s'y portoit auec courage, auec conſtance, & comme vn homme qui n'auoit plus d'autres penſées au monde, ſinon de trouuer Dieu, où on vouloit qu'alors il le cherchaſt. Souuent on luy a fait quitter le ſoin des Miſſions, où eſtoit tout ſon cœur ; pour labourer la terre, pour ſeruir d'vn homme de

voiture, & traisner sur les neiges, comme vn cheual à la charuë; pour prendre le soin des malades, pour auoir soin de la cuisine, pour aller chercher cà & là dans les bois, quelques raisins sauuages; & faire les dix & douze lieuës pour en trouuer sa charge, & pour en retirer apres de longs trauaux, à peine ce qu'il faut de vin, pour celebrer quelques Messes le reste de l'année. Par tout il estoit égal à soy-mesme, & à le voir, on eust iugé qu'il n'auoit point d'inclination, sinon pour ce qu'on luy voyoit faire, & que c'estoit là le vray employ, où il fut appellé de Dieu. On ne fera rien, disoit-il, pour le salut des ames, si Dieu ne se met de la partie auec nous : quand c'est luy qui nous y applique, par la conduite de l'obeïssance, il est obligé de nous y assister, & auec luy nous y ferons ce qu'il attend de nous. Mais quand c'est que nous cherissons vn employ, fut-il le plus sainct de la terre, Dieu n'est pas obligé d'estre de la partie : il nous laisse à nous-mesmes, & de nous-mesmes que pouuons-nous sinon vn rien, où le peché qui nous met au dessous du rien?

Il n'estoit pas tellement attaché à la

conuersion des Hurons, que son cœur ne le transportast aux Nations les plus esloignées; n'y eust-il que les enfans à baptizer, qui, disoit-il, sont vn gain certain pour le Ciel. Il nous disoit souuent qu'il eust esté bien aise de tomber entre les mains des Iroquois, & d'estre leur captif: que s'ils l'eussent bruslé tout vif, il eust eû pour le moins ce loisir là, de les instruire, autant de temps, qu'ils prolongeroient ses tourmens: Que s'ils luy eussent donné la vie, c'eust esté vn riche moyen de procurer leur conuersion, qui nous est impossible, le chemin nous en estant fermé, tandis qu'ils sont nos ennemis.

Ie finiray ce Chapitre, par quelques points d'vne lettre, que m'escriuit celuy de nos Peres, qui l'enterra, & qui auoit passé en Mission auec luy, les dernieres années de sa vie, voicy comme il m'en escrit.

Puisque vostre Reuerence desire que ie luy escriue, ce que ie sçay des vertus du Pere Charles Garnier, ie coucheray icy ce que i'en ay remarqué. Ie puis dire en general, que ie ne connoissois point de vertu, qui luy manquast, & qu'il les

auoit toutes dans vn haut degré. Ie puis aussi asseurer, qu'en quatre ans que i'ay esté son compagnon, ie ne l'ay iamais veu faire vne faute, qui fut directement contre quelque vertu. Il cherchoit vrayment Dieu dans son employ, & non pas soy-mesme; & ie n'ay iamais pû remarquer que la nature agit en luy, particulierement dans les fonctions de nos Missions. Il se portoit ardemment à quoy que ce fust; auec autant de zele pour les affaires d'autruy, & pour l'auancement des autres Eglises, comme de la sienne. Ie l'ay tousiours veu dans vne grande esgalité, parmy la diuersité des succez, son cœur, ny son visage, ne paroissoit iamais troublé de quoy que ce fust. Il iouïssoit d'vne grande paix d'esprit, qui prouenoit d'vne grande conformité qu'il auoit aux volontez de Dieu; à laquelle vertu, depuis quelque temps, il s'estudioit particulierement. Tout le monde sçait le zele qu'il auoit pour la conuersion des Sauuages, comme il aymoit d'estre en Mission, la peine qu'il auoit à la quitter, & combien il pressoit, lors qu'il estoit à la maison, pour retourner en Mission. Il me souuient que dans

ma maladie, lors qu'on me croyoit tout proche de la mort, vn ſoir en me veillant, il me demanda, que lors que ie ſerois en Paradis, ie priaſſe pour la Miſſion de Saint Ioſeph, dont alors il auoit le ſoin, il me demanda cela vniquement, & d'vne façon que ie ne puis expliquer, & qui me fit conceuoir qu'il ne ſongeoit à rien, qu'au bien de ſa Miſſion. I'admirois ſouuent en luy qu'il ne parloit iamais en mauuaiſe part, d'aucun Sauuage, quelque impertinent qu'il fuſt: & moy ſouuent luy parlant de quelque faute qui m'euſt dépleu en eux; il eſcoutoit paiſiblement, & l'excuſoit; ou bien ne diſoit mot: & iamais ie n'ay pû remarquer ny en ſes paroles, ny en ſes actions, ſi peu que ce ſoit de paſſion à l'endroit d'aucun Sauuage. Il n'auoit point d'autres penſées, que des choſes de ſa Miſſion; il eſtoit ignorant de la France, comme vn homme qui iamais n'en euſt eſté; & les nouuelles qu'il en entendoit vne fois chaque année, faiſoient ſi peu d'impreſſion dans ſon eſprit, qu'il les oublioit incontinẽt. Ce n'eſtoit qu'auec violence qu'il ſe captiuoit à l'entretien de quelques letres, dont il ne ſe pouuoit

dispenser. Il sembloit n'estre nay que pour la conuersion des Sauuages: sa ferueur en cét endroit croissoit tous les iours. Il auoit vn sensible regret, quand quelque petit enfant luy eschappoit, mourant sans Baptesme: cette nouuelle le surprenoit, & l'affligeoit, comme vn autre seroit affligé de la mort d'vn de ses plus proches parens. Son zele estoit infatigable: il quittoit souuent le manger & le repos pour ses Chrestiens. Ie l'ay veu partir souuent d'vn tres-mauuais temps, & marcher auec de grandes incommoditez, allant d'vn bourg à l'autre; tomber dans les Riuieres; Rien n'estoit capable de l'arrester, quand il estoit question de trauailler pour les Sauuages. Il s'accommodoit bien auec son compagnon, quel qu'il fust, iamais il ne m'a dit parole, qui fust le moins du monde contre la Charité. Il prenoit tousiours le pire pour soy, & m'accommodoit en tout; & il taschoit de couurir sa charité du pretexte de sa propre commodité; comme si ce qui estoit le pire, luy eust esté le plus commode. Son obeïssance estoit rare, & pleine de sousmission, & de simplicité, quoy qu'il fût quelquefois

particulier en ses pensées : dez le moment qu'il connoissoit vn sentiment contraire à celuy du Superieur, il agissoit auec autant d'ardeur dans l'esprit d'autruy, qu'il eust fait dans le sien. Il estoit tres-exact dans l'obseruation de nos Regles; & quelque occupation qu'il eust, pour la conuersion des Sauuages, iamais il n'eust perdu aucun temps de ses Oraisons, de ses lectures spirituelles, ny de son examen. Il retranchoit de son sommeil ce qui luy eust manqué pour cét effet, dans la brieueté du iour. Sa Chasteté estoit si pure, qu'elle me paroissoit Angelique : dans vne Modestie aussi rare, que i'en aye point veu en France. Mais sur tout, i'admirois son Humilité, il auoit vn tres-bas sentiment de soy-mesme, & quoy qu'il eust des talens eminens pour ces Missions, neantmoins il se postposoit à tous les autres. Les loüanges des hommes ne le touchoient aucunement. Ie ne l'ay iamais ouy parler, ny à son auantage, ny auec mespris d'autruy. Iusques icy sont les termes du Pere qui m'escrit.

I'ay creû que dans la naïfueté de cette lettre, ceux qui sçauent ce que c'est de la

vertu ſolide, & qui ont l'œil ouuert aux choſes qui vrayement rēdent vne ame grande aux yeux de Dieu ; y deſcouuriront vn threſor, que poſſedoit ce ſeruiteur de Dieu. I'adiouſteray icy ſeulement, que tous ceux qui l'ont pratiqué, l'ont eſtimé vn Saint, & qu'il auoit l'approbation de tout le monde, ſans en excepter aucun. Les Hurons le nommoient Orâcha.

Voicy encor vn petit mot qu'il eſcriuit de l'Iſle de ſainct Ioſeph à ſes deux freres, ſçauoir eſt le R. P. Henry de S. Ioſeph de l'Ordre des Carmes, & le R. P. Ioſeph de Paris Capucin. Cette lettre fait voir la trempe de ſon cœur, & le preſſentiment qu'il auoit de ſa mort. Ce petit mot, dit-il, eſt pour nous encourager tous trois à nous haſter d'aimer noſtre bon Maiſtre ; car ie croy qu'il eſt difficile que quelqu'vn de nous trois ne ſoit bien proche du terme de ſa carriere. Redoublons donc nos ferueurs, haſtons le pas, redoublons nos prieres les vns pour les autres, & faiſons vne nouuelle proteſtation, que celuy que noſtre Seigneur appellera le premier à ſoy de nous trois, ſera l'aduocat des

deux qui resteront, pour leur obtenir de Nostre Seigneur son sainct amour, & vne parfaicte vnion auec luy, & vne perseuerance finale. Ie fais donc le premier cette protestation, & prie Nostre Seigneur de tout mon cœur, de posseder nos trois cœurs, & de n'en faire qu'vn auec le sien dés à present & dans l'eternité. Voila le stile d'vn Sainct qui aimoit ses freres en Saint & comme des Saints: aussi auons-nous appris qu'il auoit des marques de saincteté dés sa tendre ieunesse.

Deffunct Monsieur Garnier son pere, auoit coustume de donner tous les mois quelque piece d'argent à ses enfans pour leurs petits diuertissemens dans leurs estudes, le P. Charles Garnier estant pensionaire en nostre College de Paris, & sortant les iours de congé pour s'aller vn petit recreer en ville, au lieu de porter son argent en vn ieu de paulme, l'alloit ietter dans la boëtte des prisonniers du petit Chastelet; L'vn de ses bons freres qui luy a veu donner pour vne seule aumosne toute la recreation d'vn mois, adiouste, que passant vn iour sur le Pont-neuf, & voyant vn liure sale & impie,

qu'on disoit auoir esté composé par Theophile, il l'achepta, & le mit en estat de n'estre iamais leu de personne, peut estre, disoit-il, que quelqu'vn le lisant offenseroit Dieu, il vaut mieux l'achepter & le perdre. Vne autre fois ses camarades estans entrés dans vn cabaret pour y faire bône chere, comme il estoit de la Congregation de Nostre Dame, qui deffend aux ieunes gens d'entrer dans de semblables lieux, il les attendit à la porte comme vn laquais attendroit son maistre, ces preludes marquant vne grande saincteté future. Ie ne m'estonne pas si Monsieur son pere voyant que son fils vouloit estre Iesuiste, dit à l'vn de nos Peres, Si ie n'aimois vniquement vostre Compagnie, ie ne vous donnerois pas vn enfant qui depuis sa naissance iusques à maintenant n'a iamais commis la moindre desobeïssance, & ne m'a iamais causé le moindre déplaisir. La gloire de sa mort a couronné l'innocence de sa vie.

CHAPITRE IV.

De la mort du Pere Noël Chabanel.

VOicy la sixiesme victime que Dieu a pris à soy, de ceux de nostre Compagnie, qu'il auoit appellé en cette Mission des Hurons; n'y ayant eû encore aucun de nous qui y soit mort, sans y respandre son sang, & consommer le sacrifice tout entier.

Le Pere Noël Chabanel estoit compagnon de Mission du Pere Charles Garnier, & lors que le bourg de sainct Iean fut pris par les Iroquois, il n'y auoit que deux iours qu'ils s'estoient separez, selon les ordres qu'ils en auoient receu: Nos Peres & moy ayans iugé à propos de ne pas tenir deux Missiõnaires exposez dans le danger, outre que la famine y estoit si extreme, qu'ils ne pouuoient trouuer vne nourriture suffisante pour deux personnes. Mais Dieu ne voulut pas qu'ayans vescu ensemble sous le ioug d'vne mesme Mission, ils fussent separez à la mort.

Ce bon Pere, reuenant donc où l'obeïssance le rappelloit, auoit paſsé par la Miſſion de ſainct Mathias, où eſtoient deux autres de nos Peres, & les auoit quitté le matin du ſeptieſme iour de Decembre. Ayant fait ſix grandes lieuës d'vn chemin tres-difficile; il fut ſurpris de la nuict, au milieu des bois, eſtant en compagnie de ſept ou huict Chreſtiens Hurons. Son monde eſtoit couché & endormy; luy ſeul veilloit, & eſtoit en priere. Sur la minuit il entend du bruit, & des cris : partie de l'armée ennemie victorieuſe, qui tenoit ce chemin; partie auſſi des captifs, pris ce iour là meſme dans le bourg de ſainct Iean, qui chantoient leur chanſon de guerre ſelon leur couſtume. Le Pere à ce bruit reſueille ſes gens, qui ſans delay prennent la fuite par dans les bois, & enfin ſe ſauuerent, s'eſtans diſperſez çà & là, & ayans pris leur route vers le lieu meſme d'où venoit l'ennemy, quoy qu'vn peu à l'eſcart.

Ces Chreſtiens eſchappez du peril, arriuerent à la Nation du Petun, & firent leur rapport, que le Pere auoit fait quelque chemin, voulant les ſuiure : mais

que n'en pouuant plus, il s'estoit mis à genoux, & qu'il leur auoit dit, N'importe que ie meure; cette vie est bien peu de chose, c'est le bon-heur du Paradis, que les Iroquois ne me pourront rauir.

Sur l'aube du iour, le Pere ayant changé de route, voulant venir nous trouuer en l'Isle où nous estions, se vit arresté au bord d'vne riuiere, qui luy trauersoit son chemin. Vn Huron en a fait le rapport; adioustant qu'il le passa dans son canot, au deçà de la riuiere; & que pour fuïr plus lestement, il s'estoit deschargé de son chapeau, & d'vn sac où estoient ses escrits, & d'vne couuerture, qui sert à nos Missionnaires de robe & de manteau, de paillasse & de matelats, de lict, & de tout autre meuble, & mesme de maison, lors qu'ils sont en campagne, n'ayans point pour lors, d'autre abry. Du depuis nous n'auons pû apprendre aucune autre nouuelle du Pere.

Nous ne sommes pas asseurez, comment il sera mort, & s'il ne sera point tombé entre les mains des ennemis, qui en effect tuerent sur le mesme chemin, vne trentaine de personnes. Ou plustost que s'estant esgaré dans les bois, il y

ſoit mort, partie de faim, partie de froid, au pied de quelque arbre, où la foibleſſe l'ayt obligé de s'arreſter. Mais apres tout, ce qui nous ſemble plus probable, c'eſt qu'il aura eſté tué par ce Huron, le dernier qui l'ayt veu, autrefois Chreſtien, & depuis Apoſtat ; lequel pour ioüyr des deſpoüilles du Pere, l'aura aſſommé, & aura ietté ſon corps dans la Riuiere. Si nous euſſions voulu pourſuiure cette affaire, ie croy que nous euſſions trouué des preuues conuainquantes contre ce meurtrier : Mais dans ces miſeres publiques, nous iugeaſmes plus à propos d'eſtouffer les ſoupçons qu'on pouuoit en auoir ; & nous-meſmes fermaſmes les yeux à ce que nous eſtions bien aiſes qu'on ne vit pas. Ce nous eſt aſſez que Dieu ſoit ſeruy.

Le Pere Noël Chabanel nous eſtoit venu de la Prouince de Toloſe, l'année 1643. ayant eſté receu en noſtre Compagnie dés l'année 1630. alors aagé ſeulement de dix-ſept ans. Dieu luy auoit donné vne forte vocation en ces païs, mais elle ne fut pas ſans combat eſtant icy, meſme apres les trois, les quatre, & les cinq ans d'eſtude, pour apprendre la

langue des Sauuages, il s'y voyoit si peu auancé, qu'à peine pouuoit-il se faire entendre dans les choses les plus communes. Cette mortification n'est pas petite à vn homme qui brusle du desir de la conuersion des Sauuages, & qui d'ailleurs n'auoit iamais manqué ny de memoire, ny d'esprit, qu'il auoit fait assez paroistre, ayant enseigné quelques années, auec satisfaction, la Rhetorique en France. Son humeur, en suite de cela, estoit si esloignée des façons d'agir des Sauuages, qu'il ne pouuoit quasi rien agréer en eux, leur veuë luy estoit onereuse, leur entretien, & tout ce qui venoit de ce costé là. Il ne pouuoit se faire aux viures du Païs, & la demeure des Missions estoit si violente à toute sa nature, qu'il y auoit des peines extraordinaires, sans aucune consolation; au moins de celles qu'on appelle sensibles, tousiours coucher à plate terre, viure depuis le matin iusqu'au soir dans vn petit enfer de fumée, & dans vn lieu où souuent le matin on se trouue couuert de neiges, qui entrent de tous costez dans les cabanes des Sauuages; où on est remply de vermine; où tous les sens ont cha-

cun leur tourment, & de nuict, & de iour, n'auoir iamais que de l'eau toute pure pour esteindre sa soif, & les meilleurs metz qu'on y mange pour l'ordinaire, n'estant que de la cole, faite de farine de bled d'Inde boüillie dans l'eau : y trauailler sans cesse, estant tousiours si mal nourry, & n'auoir pas vn seul moment de la iournée, auquel on puisse se retirer en vn lieu, qui ne soit public : n'auoir point d'autre chambre, d'autre sale, ny d'autre cabinet, pour faire ses estudes ; non pas mesme aucune autre lumiere, que celle d'vn feu enfumé, entourré en mesme temps de dix & de quinze personnes, & d'enfans de tous aages, qui crient, qui pleurent, qui y disputent, qui s'entretiennent de leur mesnage ; qui y font leur cuisine, leur repas, leur trauail, en vn mot tout ce qui se fait dans la maison. Quand Dieu auec cela retire ses graces sensibles, & se cache à vne personne, qui ne respire qu'apres luy ; quand il la laisse en proye à la tristesse, & aux dégousts, & aux auersions de la Nature : ce ne sont pas là des espreuues qui soiēt à la portée d'vne vertu commune ; & il faut que l'amour de Dieu soit alors puis-

ſant dans vn cœur, pour n'y eſtre pas eſtouffé. Ioignez les veuës continuelles des perils, dans leſquels on ſe trouue à chaque moment; d'eſtre attaqué d'vn Ennemy barbare, qui ſouuent vous fera ſouffrir mille morts, auant que d'en mourir d'vne ſeule; qui n'a que des feux & des flammes, & des cruautez inouyes. Sans doute qu'il faut vn courage digne des enfans de Dieu, pour ne pas perdre cœur au milieu de cét abandon.

C'à eſté dans cét abandon que Dieu a voulu eſprouuer les cinq & ſix années, la fidelité de ce bon Pere. Mais tant s'en faut que le Diable ayt iamais rien gaigné ſur luy, de ce coſte là; quoy qu'il luy repreſentaſt chaque iour, Que retournant en France, il y trouuerroit & la ioye, & le repos, & les conſolations qu'il auoit receuës, tout le temps paſſé de ſa vie: qu'il n'y manqueroit pas d'employ plus ſortable à ſon naturel, & dans lequel tant d'ames Saintes pratiquent hautement la vertu de Charité, dans le zele des Ames, & conſomment leur vie pour le ſalut de leur prochain. Iamais pour tout cela, il n'a voulu ſe détacher de la Croix où Dieu l'auoit mis; iamais

il n'a demandé d'en ſortir. Mais au contraire, pour s'y attacher plus inuiolablement, il s'obligea par vœu d'y demeurer iuſques à la mort, afin de mourir en la Croix. Voicy la teneur du vœu qu'il en conceût, & ces propres termes.

Domine Ieſu Chriſte, qui me Apoſtolorum Sanctorum huius Vineæ Huronicæ adiutorem, licet indigniſsimum, admirabili diſpoſitione tuæ paternæ Prouidentiæ voluiſti. Ego, Natalis Chabanel, impulſus deſiderio ſeruiendi Spiritui tuo ſancto, in promouendâ barbarorum Huroniæ, ad tuam fidem conuerſione: Voueo, coram ſanctiſsimo Sacramento pretioſi Corporis & Sanguinis tui, Tabernaculo Dei cum hominibus, perpetuam ſtabilitatem in hac Miſsione Huronicâ: omnia intelligendo iuxta Societatis, & Superiorum eius interpretationem, & diſpoſitionem. Obſecro te igitur, ſuſcipe me in ſeruum huius Miſsionis perpetuum, & dignum effice tam excelſo miniſterio, Amen. Vigeſimâ die Iunij 1647.

Ieſus-Chriſt mon Sauueur, qui par vne diſpoſition admirable de voſtre Paternelle Prouidence, auez voulu que ie fuſſe Coadjuteur des Saincts Apoſtres de cette vigne des Hurons, quoy que i'en ſois tout à faict indigne: Me ſen-

tant poussé du desir, de seruir aux intentions qu'a sur moy vostre sainct Esprit, pour auancer la conuersion à la foy, des barbares de ce païs des Hurons; Moy, Noel Chabanel, estant en la presence du tres-sainct Sacrement, de vostre Corps & de vostre Sang precieux, qui est le tabernacle de Dieu auec les hommes: Ie fais vœu de perpetuelle stabilité en cette Mission des Hurons; entendant le tout, selon l'interpretation des Superieurs de la Compagnie, & selon qu'ils voudront disposer de moy. Ie vous coniure donc, mon Sauueur, qu'il vous plaise me receuoir pour seruiteur perpetuel de cette Mission, & que vous me rendiez digne d'vn ministere si sublime. Amen.

Il fit ce vœu le iour du tres-Saint Sacrement, de l'année 1647. & quoy que du depuis ces reuoltes de la Nature ayent tousiours donné de l'exercice à sa vertu; la grace a tousiours esté la maistresse, & Dieu luy a donné cette perseuerance, qu'il desiroit si ardemment.

La derniere fois qu'il se separa d'auec nous, pour aller en la Mission où il est mort; embrassant, & disant le dernier

adieu, à celuy de nos Peres, qui auoit le soin de la conduite de son ame ; Mon cher Pere, luy dit-il, que ce soit tout de bon cette fois, que ie me donne à Dieu, & que ie luy appartienne. Mais il profera ces paroles d'vn si bon accent, & d'vn visage si resolu à la vraye sainteté, qu'il toucha viuement celuy de nos Peres auquel il parloit ; lequel ayant trouué à l'heure mesme, vn de ses amys, ne pût s'empescher de luy dire ; Vrayement ie viens d'estre touché ! Ce bon Pere vient de me parler auec l'œil & la voix d'vne victime qui s'immole : Ie ne sçay pas ce que Dieu veut faire, mais ie voy qu'il fait vn grand Saint.

En effet, Dieu le disposoit au sacrifice ; & il luy donnoit à luy-mesme, quelque sorte de presentiment. Il auoit dit à vn de ses amys ; Ie ne sçay ce qu'il y a en moy, & ce que Dieu veut disposer de moy : mais ie me sens tout changé en vn point. Ie suis fort apprehensif de mon naturel ; toutefois maintenant que ie vay au plus grand danger, & qu'il me semble que la mort n'est pas esloignée, ie ne sens plus de crainte. Cette disposition ne vient pas de moy.

Lors

Lors qu'il partit de la Miſſion de ſainct Mathias, le iour meſme de ſa mort, parlant au Pere qui l'embraſſoit. Ie vay, dit-il, où l'obeïſſance me rappelle : mais où ie ne pourray, ou i'obtiendray du Superieur, qu'il me renuoye dans la Miſſion qui eſtoit mon partage, il faut ſeruir Dieu iuſqu'à la mort.

On verra dans la lettre ſuiuante, qu'il a eſcrit au R.P Pierre Chabanel ſon frere Religieux de noſtre Compagnie, les ſentimens qu'il auoit des ſouffrances. Peu s'en eſt fallu, dit-il, dans les apparences humaines, que V. R. n'ait eu vn frere Martyr : mais helas! il faut deuant Dieu, vne vertu d'vne autre trempe que la mienne pour meriter l'honneur du Martyre : Le R. P. Gabriel Lallemant l'vn des trois que noſtre Relation dit auoir ſouffert pour Ieſus-Chriſt, auoit pris ma place au bourg de ſainct Louys depuis vn mois deuant ſa mort, que ie fus enuoié comme plus robuſte de corps en vne Miſſion plus eloignée & plus laborieuſe : mais non pas ſi fertile en Palmes & en Couronnes que celles dont ma lâcheté m'auoit rendu indigne deuant Dieu. Ce ſera quand il plaira à la

diuine Bonté pourueu que de mon costé ie tâche de faire, *Martyrem in vmbrâ & Martyrium sine sanguine.* Les rauages des Iroquois sur ce païs feront peut estre vn iour le reste par les merites de tant de Saincts, auec lesquels i'ay la consolation de viure si doucement parmy tant de tracas & de dangers continuels de la vie. La Relation me dispensera d'adiouster autre chose à la presente, aussi bien n'ay-ie ny papier ny loisir qu'autant qu'il en faut pour supplier V. R. & tous nos Peres de sa Prouince de se souuenir de moy au sainct Autel, comme d'vne victime destinée peut-estre au feu des Iroquois, *Vt merear tot Sanctorum patrocinio victoriam in tam forti certamine*: Ce sont ses paroles dignes d'vn homme qui n'attendoit que le moment du sacrifice.

CHAPITRE V.

De la Mission de Sainct Matthias.

C'Estoit icy la seconde des Missions, que nous auions dans la Nation du Petun. Depuis la mort des deux PP. dont

ous auons parlé; la necessité d'ouuriers ous obligea de ne faire plus qu'vne Mission, dans toutes c[illegible] Montagnes, urchargeant les deux autres Peres, qui restoient, du soin de ces pauures Eglies desolées, qui venoient de perdre eurs Pasteurs: & mesme, quelque temps pres, nous nous vismes contrains de ne aisser qu'vn seul des deux Peres, pour out le Christianisme, vne maladie surenuë à l'vn d'eux, nous ayant obligé de e rappeller en vn lieu, où il pûst receoir vn peu plus d'assistance.

Dans les grandes fatigues de ces Missions, exposées à tous les malheurs dont a Nature peut auoir plus d'horreur, ce 'est pas vne des Croix des moins pesanes, de se voir seul, dans vne Eglise dissiée, qui ne faisoit que naistre: de se voir ccablé dés le matin iusqu'au soir, d'vn nonde de Catechumenes & de Chrestiens, dont il faut baptizer les vns, enendre les autres en Confession, apprenre à la plus-part les Prieres & le Catehisme, & les Mysteres de nostre Foy, olliciter les infideles à ce qui est de leur alut, aller chercher & les vns & les autres, dans des cabanes abandonées, où la

pauureté mesme habite, mais ou l'esprit de la Foy, n'y est pas moins diuin, que dans les Louures & dans les Palais les plus superbes de l'Europe.

Quelques Capitaines infideles, animez contre les progrez de la Foy, & croyans qu'elle seule estoit la ruine des païs qui se font Chrestiens, firent courir vne calomnie contre nous, afin d'irriter tout le peuple, & l'animer à la vengeance. On assemble pour cette effet les plus considerables d'vn bourg, dependant de cette Mission, (c'estoit le bourg de sainct Mathieu, dont nos Peres estoient alors absens :) On publie hautement dans ce conseil de sedition, qu'vn certain Huron eschapé depuis peu de iours, des mains des Iroquois plus voisins de Kebec, y auoit veu de grands coliers de Porceleine, enuoyez de la part d'Onnontio, (c'est le nom que donnent les Hurons à Monsieur nostre Gouuerneur.) Que cét Onnontio voulant diuertir les armes des Iroquois, crainte qu'ils ne se iettassent sur les François de Montreal, des Trois Riuieres, & de Kebec; auoit enuoyé ces presens, & ces coliers de Porcelene, dãs le païs ennemi, afin de les inuiter de cõdui-

e vne armée dans le païs des Hurons;&
u'il leur auoit promis, que les François
ui y estoient, trahiroient les Hurons &
s Algonquins; faisans mine de se por-
er auec courage, à leur deffense: mais
u'en effet lors qu'on seroit dans le com-
at, ils ne tueroient personne; ayans re-
eu des ordres secrets de sa part, de ne
harger leurs armes à feu, sinon de pou-
re seule, sans bale & sans plomb.
En suite de cette calomnie, on nous
it plus noirs que nos robes, on crie aux
aistres & à la trahison; on ne parle que
e nous massacrer, & les boutefeux de
ette sedition, disent hautement, qu'il
ut assommer le premier des François
u'on auroit au rencontre.
En effet, nos deux Missionaires, faisans
ur course, fort peu de iours apres, à ce
ourg de leur departement, où ce con-
il s'estoit tenu: de loin qu'on les eût
perceu, on crie, Au meurtre & au mas-
cre: on court aux portes par où ils doi-
nt entrer: on les reçoit auec des crys
des hüées, semblables à celles, dont on
cueille les prisonniers de guerre, qui
nt destinez pour le feu. Nos Peres en-
ent à leur ordinaire, auec vn visage

asseuré. Qui craint Dieu, ne craint pas le creatures, & ceux qui ne souhaittent qu de mourir en son seruice, ne palissent pa en ces rencontres. Les seditieux s'entre parlent, pour voir celuy qui leueroit l hache, sur ces deux victimes innocentes Ils ne iettent sur eux, que des yeux de fu reur, & leur cœur ne respire rien que l sang. Mais Dieu leur lia les mains pou ce coup. Ces deux bons Peres passent trauers cette foule d'impies, sans rece uoir aucun dommage. Plusieurs qui n'e stoient pas de la coniuration, mais q n'en pouuoient ignorer les conclusions qu'on auoit publiées, se disoient les vn aux autres : Ne sont-ce pas ceux-cy qu l'on deuoit massacrer ? comment don ont-ils trauersé au milieu de leurs enne mis, preparez pour le meurtre ? on e sorty à la foule, pour les tuër, & pas v toutesfois n'a fait le coup, que tant d monde auoit promis de faire.

Dieu ne se contente pas de proteger no Peres en ce rencontre ; mais pour recom penser les fatigues & les dangers de leu voyage, en la monnoye dont il paye le iournées de ses seruiteurs : en vn seul iou ils baptizerent dix-sept personnes dan

ce bourg, où ils deuoient trouuer la mort; & ils y confesserent quantité de Chrestiens.

Le bourg de S. Iean n'auoit pas encore esté pris, ny desolé par les Iroquois, lors que cette sedition arriua: mais ce fut fort peu de iours apres: & nous auons sujet de croire, que la mort du Pere Noël Chabanel, n'a esté qu'vn effect de cette coniuration. Veu nommément que le Huron, sur lequel tomba le soupçon de l'assassinat, cõmis en la personne de ce Pere, estoit du bourg de S Mathieu; & qu'vne personne de confiance nous a dit, auoir entendu de sa bouche; qu'il s'estoit vanté d'estre le meurtrier, & d'auoir défait le monde de cette voirie de François, & d'auoir ietté dans la riuiere son cadavre, l'ayant assommé à ses pieds Quoy qu'il en soit, ce n'est pas vn petit bon-heur pour ceux qui viuent en ces contrées, de sçauoir & de voir, que leur vie est entre les mains de tout le monde; & qu'ils doiuent attendre la mort, autant de la part de ceux mesmes qu'ils recõnoissent pour amis, que d'vn Iroquois ennemy.

En vn autre bourg, dependant de cette mesme Mission, nos Peres y auoient eri-

gé vne petite Chapelle, & ils y auoient esleué vn clocher, pour y appeller les Chrestiens, & mettre dans ce nouueau Christianisme, les exercices de deuotion, qui estoient desia establis dans les Eglises plus anciennes. Les infideles entrent en fureur à la veuë de ces obiets de pieté ; ils contrefont les possedez du Diable, s'ils ne le sõt en verité; ils rompẽt tout, & ils profanẽt ce lieu de saincteté; ils dérobent & ils pillent les petits meubles de cette pauure Eglise, & tout ce qu'auoiẽt les Peres, qui alors en estoiẽt absens ayans esté faire leurs visites en des bourgades plus esloignées. On porte cõme en triomphe ces dépoüilles de la maison de Dieu; on vomit des imprecations contre ceux qui preschent sa parole, & on publie hautement qu'ils meritent la mort.

Ces insolences sont arriuées plus d'vne fois: mais qui a Dieu pour protecteur, experimente mille fois en vn seul Hyuer, que le Diable peut bien entrer en rage contre nous, & qu'il a sujet de le faire, voyant qu'on luy enleue sa proye ; mais qu'apres tout, Dieu est le maistre, qu'vn seul cheueu ne peut tomber de la teste de ses seruiteurs, sans sa diuine volonté ; &

que la foy ne porte iamais plus de fruits, que lors qu'elle eſt dauantage perſecutée. Il falloit que le nombre des Eſlus de Dieu fut accomply en toutes ces contrées, auant que leur deſolation arriuaſt qui eſtoit ſi prochaine.

Vn pauure, mais excellent Chreſtien de cette Miſſion, eſtoit tombé entre les mains des ennemis, & n'attendoit rien que le feu pour ſon ſupplice. Il eût recours à Dieu dans ſa neceſſité. Mon Dieu, dit-il, ie croy de tout mon cœur, que vous ſeul eſtes le maiſtre de nos vies : ſi vous voulez, i'eſprouueray dés auiourd'huy, que ma foy m'aura déliuré de la mort, qui ſans voſtre ſecours m'eſt tout à fait inéuitable. Choſe eſtrange! ce pauure homme fut déliuré à l'heure meſme de ſa captiuité ; l'Iroquois qui venoit de le prendre captif, l'ayant renuoyé, ſans ſçauoir pourquoy. Ce Chreſtien ſe nomme Pierre Outouré.

CHAPITRE VI.
De la Miſsion de ſainct Charles.

QVelques Hurons, de ceux qui l'an paſsé, craignans le feu des Iro-

quois, auoient quitté leur païs, & s'esloignoient de nous, pour fuïr encore plus loin, ce cruel ennemy : estans arriuez en vn lieu qu'ils iugerent assez propre pour s'y habituer, s'y arresterent & y bastirent leurs cabanes, à dessein de s'y fortifier, & d'y faire vn nouueau païs. Deux de nos Missionaires, l'vn de langue Algonquine, & l'autre qui parle Huron, ayans parcouru tout l'Esté, les costes de nostre mer douce, pour le secours spirituel tant des Hurons, qui alors y estoient dispersez, que des peuples Algonquins, nous representerẽt à leur retour, qu'il seroit à la gloire de Dieu, que quelqu'vn de nous hyuernast en ce lieu, où plus de monde deuoit se rassembler. Nous y destinasmes donc vn de nos Peres, de la langue Hurõne, qui nous quitta au mois d'Octobre.

Lors qu'il fut arriué en cette nouuelle habitation, quelques Chrestiens le receurent chez eux, auec vne charité qui n'eût rien de sauuage. La premiere chose qu'ils firent, fut de dresser de quelques écorces d'arbres, vne Chapelle, riche dans sa pauureté, où depuis le matin iusqu'au soir, Dieu ne laissoit pas d'estre adoré, au milieu de ces vastes forests, où iamais il n'auoit receu cét hommage.

Plusieurs qui n'estoient pas Chrestiens, se rendirent aussi-tost aux instructions qu'on leur donna. Quelques autres accusoient la Foy, d'estre vne chose mauuaise, & ne vouloient pas y entẽdre: disans que iamais leur païs n'auoit esté si affligé, que lors qu'on auoit cõmencé tout de bon, à quitter leurs anciẽnes superstitiõs, & à receuoir le Baptesme. Ces gẽs-là estoiẽt les plus riches, & les plus à leur aise, il falloit que Dieu les humiliast, pour les sauuuer.

En effect, cõme ils n'auoiẽt quasi aucune prouision de bled, & que le plus fort de leur esperãce estoit sur la péche, qui toutes les années est tres-abondante en ce lieu là, pendant l'Hyuer; iamais elle ne s'y est veuë si malheureuse que celle-cy. Ils font des trous dans la glace, espaisse de deux & de trois pieds: au dessous de laquelle ayans trouué l'eau viue, ils iettent leurs rets, où d'ordinaire on puise quantité de poisson, qui accourt à ces ouuertures. Mais cét Hyuer ils ne trouuoient dãs leurs filets aucun poisson, dix ou douze petits harãcs, qui quelquefois s'y rencontroient, estoit vne manne du Ciel, à ces pauures gens, qui mouroient de faim. Ils se virẽt bien-tost au bout de leurs pe-

tites prouiſions;ſans bled, ſans gland, & ſans legumes. D'aucuns alloient peler les arbres, & faiſoient boüillir les eſcorces, pour les rendre mangeables: d'autres viuoient d'vne certaine mouſſe, qui ſ'attache aux rochers, & d'vne eſpece de tondre, qui pourry dedans l'eau, s'humecte, & ſe renfle comme vne éponge. Vne fois chaque iour, on faiſoit cuire dãs vne grãde chaudiere, vn petit morceau de poiſſon enfumé, qui rendoit vn boüillõ amer, dont vn chacun beuuoit abondamment, afin de ſe remplir, & d'eſtouffer ſa faim par ces lauaces d'eau.

Ce bon Pere, ſe vit enfin reduit à cette vie, l'eſpace de cinquante iours: qui apres tout luy eſtoient des iours bien-heureux; qui le faiſoient benir Dieu, voyant que cette miſere publique, abbatoit la ſuperbe de ceux qui du commencement n'auoient pas voulu l'eſcouter. Ils venoient comme des moutons, & demandoient le ſaint Bapteſme; non pas dans l'attente d'aucun ſecours, qu'ils pûſſent eſperer, d'vn homme qu'ils voyoient dans la famine auſſi bien qu'eux: mais à cauſe qu'ils admiroient que ſon courage n'en fuſt pas abbatu; qu'il eſtoit leur con-

ſolation, dans la veuë qu'il leur donnoit alors, d'vn bon-heur eternel, exempt de toutes ces miſeres. Il faut bien, diſoient-ils, que ce qu'il nous preſche ſoit vray, puis qu'il ne craint pas de mourir auec nous, & de faim, & de froid; & qu'il nous enſeigne le meſme dans noſtre Pauureté, qu'il faiſoit lors qu'il eſtoit plus à ſon aiſe.

Sur la fin de l'Hyuer, ces pauures fameliques, ſe voyans mourir tous vifs dans ces miſeres, ſe diſſiperent çà & là. Vne partie vinrent nous trouuer en l'Iſle où nous eſtions, y eſperans plus de ſecours. Le Pere les y accompagna; & apres ſix grandes iournées d'vn chemin tres-penible, ſur les glaces, de cette mer alors glacée, il arriua heureuſement en cette maiſon.

Vn autre de nos Peres, qui auoit hyuerné en la Miſſion de Saint Pierre, encore plus eſloignée, n'eût pas moins à ſouffrir, dans les meſmes miſeres, qui partout ont conſommé ces peuples, & dont partout Dieu a tiré ſa gloire, diſpoſant toutes ces ames pour le Ciel, par des voyes adorables.

Chapitre VII.

De la Mission du Saint Esprit.

CEtte Miſſion eſtoit pour les Nations de la langue Algonquine, qui n'ont point de demeure aſſeurée, auſſi peu que les poiſſons, de la peſche deſquels ils viuent, ſur les coſtes du grand Lac, qu'ils habitent, tantoſt en vn lieu, & tantoſt en vn autre, ſelon les diuerſes ſaiſons de l'année ; ou ſelon que les craintes des Iroquois les obligent de s'eſloigner plus loin, du peril qui les menace chaque iour. C'eſt à dire que nos Peres qui ont eu le ſoin de cette miſſion, y ont mené vne vie errante, auec ces peuples errans, & ont eſté quaſi touſiours deſſus les eaux, ou ſur quelques rochers affreux, battus des flots & des tempeſtes. Mais partout, Dieu s'y eſt fait connoiſtre ; n'eſtant pas moins le Dieu des Mers, que le Dieu de la terre. Quantité de ces nations errantes, ont pris feu depuis vn an aux paroles de l'Euangile : quantité ſe ſont faits Chreſtiens, & ont receu le ſaint Bapteſme : meſme leurs Capitaines, qui iamais n'auoient voulu ſe faire inſtruire. Voicy ce que

m'en eſcriuoit le Pere qui cét Hyuer auoit le ſoin de cette Miſſion. Ie benis Dieu, dit-il, de l'aſſiduité de ces bonnes gens à venir prier Dieu : i'admire leur innocence, & le deſintereſſement du temporel; eux ne me demandans rien; & moy n'ayant rien dequoy leur donner.

Les barbares ne ſont pas ſi barbares qu'on les croit en France, ou pour mieux dire, il faut aduoüer que la foy dompte la barbarie, & qu'elle donne vn cœur Chreſtien, à des gens qui n'auoient que des cœurs de beſte.

Il eſtoit temps que Dieu leur donnaſt cét eſprit de foy: car le Printemps eſtant venu, les Iroquois partys de deux cents lieuës de là, ſurprirent vne partie de ces bons Neophytes, dans le lieu qu'ils eſtimoient le plus aſſeuré pour leur vie. Ils entraiſnerent dans la Captiuité, hommes, femmes, & enfans; ſans pardonner à cét aage innocent, qu'ils bruſloient au milieu des flammes, auec des cruautez inconceuables. Les voyes de Dieu ſont adorables: il laiſſe proſperer les ennemis de ſon ſaint Nom; en meſme tẽps qu'il abandonne à toutes les miſeres, ceux qui commencent à l'adorer. Qu'il en ſoit beny à iamais.

CHAPITRE VIII.

De la desolation du païs des Hurons, au Printemps de l'année 1650.

NOus auions passé tout l'Hyuer, dans les extremitez d'vne famine qui a regné par toutes ces cõtrées, & qui partout a enleué vn tres-grand nombre de Chrestiens, continuant tousiours ses rauages, & iettant le desespoir partout. La faim est vn tyran inexorable, qui iamais ne dit c'est assez, qui iamais ne donne de treue; qui deuore tout ce qu'on luy donne; & si on manque à le payer, il se repaist du sang humain, il vous déchire les entrailles, sans qu'on puisse euiter sa rage, ny se soustraire de sa veuë, tout aueugle qu'il est. Mais le Printẽps estant venu, les Iroquois nous furent encore plus cruels: & ce sont eux qui vrayement ont ruiné toutes nos esperances, & qui ont fait vn lieu d'horreur, vne terre de sang & de carnage, vn theatre de cruauté, & vn sepulchre de carcasses décharnées par les langueurs d'vne longue famine, d'vn païs de benediction, d'vne terre de Sainteté, & d'vn lieu qui n'auoit plus rien de barbare, depuis que le sang des

respandu pour son amour auoit rendu tout son peuple Chrestien.

Nos pauures Hurons affamez furent contraints de se separer d'auec nous, au commencement du mois de Mars, pour aller chercher quelque gland au sommet des montagnes qui se découuroient de leurs neges; où pour aller à quelques pesches, en des lieux plus exposez au Soleil du Midy, où les glaces se fondēt plustost. Ils esperoient en ces lieux escartez, de trouuer quelque petit soulagement à la famine, qui les faisoit mourir tout vifs, comme vn ennemy trop domestique renfermé dans leurs propres maisons, & qui s'estoit rendu le maistre de la place. Mais ils craignoient en mesme temps, de trouuer vne mort plus cruelle, & de tomber dans les feux & les flammes des Iroquois, allans ainsi chercher leur vie. Ils se cōfessent auāt que de partir, ils redoublēt leurs deuotions d'autant plus que leurs miseres s'augmentēt: plusieurs se cōmunient pour se disposer à la mort; iamais leur foy ne fut plus viue, & l'esperance du Paradis ne leur parut iamais plus douce, que dans ce desespoir & cét abandon de leur vie. Ils diuisent leurs troupes; afin

que si les vns tomboient entre les mains de l'ennemy les autres pûssent eschaper.

Le grand Lac, qui entouroit nostre Isle de Saint Ioseph, n'estoit alors rien qu'vne crouste de glaces, espaisses de deux & de trois pieds. A peine ces bons Chrestiens nous quittoient-ils de veuë, que ces glaces fondent sous leurs pieds: d'aucuns se noyent dans ces abysmes, & y trouuerēt leur tombeau; les autres s'en retirēt plus heureusement quoy que transis d'vn froid mortel. Ce fut vne mort bien cruelle, a de pauures vieillars, à des femmes & à des enfans, de rendre l'ame sur ces neges, sans aide & sans secours: mais non pas sans la consolation de celuy, qu'ils adoroient dedans leur cœur, & qui iamais n'y pût mourir.

Vne vieille Chrestienne, aagée de soixante ans, ayant passé toute la nuit couchée au milieu de ces glaces, y fut trouuée pleine de vie le lendemain matin. On luy demande, qui l'auoit conseruée. Ie m'escriois de fois à autres, respōdit elle, *Iesous taitenr*, Iesus ayez pitié de moy: en mesme temps ie me sentois toute eschauffée. le froid me saisissant à quelque temps de là, ie recommençois ma priere,

& mon corps reprennoit sa chaleur, i'ay passé toute la nuit en cette sorte, & i'attendois la mort auec plaisir. Cette pauure femme, ne sçauoit rien que ces deux mots de toutes ses prieres, elle en réchapa pour lors: mais du depuis elle est tombée entre les mains des ennemis, & y trouua la fin de ses miseres.

Nos pauures fameliques cõmençoient à iouïr des douceurs de leur pesche, qu'ils trouuerent assez abondante: mais leur ioye deuoit estre plus pour le Ciel, que pour la terre. Le iour de l'Annonciation, vingt-cinquiesme de Mars, vne armée d'Iroquois ayans marché prez de deux-cents lieuës de païs, à trauers les glaces & les neges, trauersans les montagnes & les forests pleines d'horreur; surprirent au commencement de la nuit, le camp de nos Chrestiens, & en firent vne cruelle boucherie. Il sembloit que le Ciel conduisit toutes leurs demarches, & qu'ils eussent vn Ange pour guide: car ils diuiserent leurs troupes auec tant de bon-heur, qu'ils trouuerent en moins de deux iours, toutes les bandes de nos Chrestiens, qui estoient dispersées çà & là, esloignées les vnes des autres, de six,

ſept, & huit lieuës. Cent perſonnes en vn lieu; en vn autre cinquante : & meſme il y auoit quelques familles ſolitaires, qui s'eſtoient eſcartées en des lieux moins connus, & hors de tout chemin. Choſe eſtrange ! de tout ce monde diſſipé, vn ſeul homme s'eſchapa, qui vint nous en apporter les nouuelles : comme il arriua autrefois à ce prodige de Patience, auquel il ne reſtoit dedans ſes pertes; ſinon vn triſte meſſager, qui venoit hors d'halene, luy en donner aduis, & luy rendre ſon mal-heur plus ſenſible.

Ma plume n'a plus d'ancre, pour exprimer la rage des Iroquois, en ces rencontres, elle à horreur de repreſenter ſi ſouuent des ſpectacles de cruauté, auſquels nos yeux ne peuuent pas s'appriuoiſer, auſſi peu que nos ſens; qui iamais ne ſont inſenſibles à l'excez de tous ces tourmens de fureur. Noſtre vnique conſolation, c'eſt que ces ſupplices d'horreur, trouuent la fin auec nos vies, & que Dieu les couronnera d'vn bon-heur qui n'a point de fin.

Du depuis, les malheurs nous ont accueilly à la foule, à peine les Chreſtiens, qui reſtoient dans le bourg Saint Ioſeph,

auoient respiré quelques iours ; pour releuer leurs esperances, apres vn coup si rude, qui les auoit tous abbatu. Ils tremblent dans la crainte des flammes, & de la cruauté des Iroquois : mais vn mal qu'ils n'enuisagent que de loin, leur paroist moins terrible, que la douleur presente, d'vne famine insupportable, qui les portoit iusques aux rebuts de la nature, & les faisoit deuorer des carcasses pourries; la Mere n'auoit point d'horreur d'assouuir sa faim enragée du corps de son enfant; & les enfans ne pardonnoient pas au corps de leur Pere.

La faim, dit-on, fait sortir les loups hors du bois. Nos Hurons fameliques, sont aussi contrains de sortir hors d'vn bourg, qui n'estoit remply que d'horreur. C'estoit sur la fin de Caresme. Helas! que ces pauures Chrestiẽs eussent esté trop heureux, s'ils eussent eû dequoy le ieusner, au gland & à l'eau. Le iour de Pasque, nous leur fismes faire vne communion generale: le lendemain, ils se separerent d'auec nous: nous laissans tous leurs petits meubles : dont la pluspart declarerent publiquement qu'ils nous faisoient leurs heritiers ; voyans bien que leur

mort n'estoit pas esloignée, & qu'ils la portoient dans leur sein.

En effect, peu de iours s'escoulent, que nous apprenons les nouuelles du malheur que nous auiõs preueu Ce pauure troupeau dissipé tombe dans les embusches de nos ennemis Iroquois : les vns sont tuez sur la place ; on traisne les autres captifs;on brusle les femmes & les enfans quelques vns s'échaperent du milieu de ces flammes, qui apportent l'effroy & la terreur par tout.

Huit iours apres, vn semblable malheur accueille encore vne autre bande. Ce ne sont que massacres en quelque lieu qu'ils aillent. Par tout la famine les suit; où ils rencontrent vn ennemy, plus cruel que la cruauté mesme:&pour comble d'vne misere sans ressource,ils apprẽnent que deux puissantes armées sont en chemin, pour les venir exterminer : que la premiere vient à dessein de faire le dégast dans leurs champs, d'arracher leurs bleds d'Inde,& de desoler la campagne; que la seconde armée doit moissonner tout ce qui auroit eschapé la fureur des premiers. Ce n'est que desespoir par tout.

Dans le plus fort de toutes ces alarmes,

deux anciens Capitaines viennent me trouuer en ſecret, & me firent cette harangue. Mon frere, me dirẽt-ils, tes yeux te trompent lors que tu nous regarde : tu croy voir des hommes viuans; & nous ne ſommes que des ſpectres, & des ames de treſpaſſez. Cette terre que tu foule aux pieds va s'entr'ouurir, pour nous abiſmer auec toy ; afin que nous ſoyons au lieu qui nous eſt deu parmy les morts. Il faut que tu ſçache, mon frere, que cette nuit dans vn conſeil, on a pris la reſolution d'abandonner cette Iſle. La pluſpart ont deſſein de ſe retirer dans les bois, afin de viure ſolitaires, & qu'homme du monde ne ſçachant où ils ſont, l'ennemy n'en puiſſe auoir la connoiſſance : Quelques-vns font eſtat de reculer à ſix grandes iournées d'icy : les autres prennent leur route vers les peuples d'Andaſtoé, alliez de la nouuelle Suede : d'autres diſent tout haut, qu'ils vont mener leurs femmes & leurs enfans, pour ſe ietter entre les bras de l'ennemy ; où ils ont vn grand nombre de leurs parens, qui les deſirent, & qui leur donnent aduis, qu'ils ayent à ſe ſauuer au pluſtoſt, d'vn païs deſolé, s'ils ne veulent perir deſſous ſes ruïnes : Mon

frere, adiouſtoient-ils, que feras-tu ſolitaire en cette Iſle, lors que tout le monde t'aura quitté ? es-tu venu icy pour cultiuer la terre ? veux tu enſeigner à des arbres ? ces Lacs, & ces Riuieres, ont elles des oreilles pour eſcouter tes inſtructions ? pourrois tu ſuiure tout ce monde, qui ſe va diſſiper ? la pluſpart trouueront la mort, où ils eſperent trouuer la vie : quand tu aurois cent corps, pour te diuiſer en cent lieux, tu ne pourrois pas y ſuffire, tu leur ſerois à charge, & tu leur ſerois en horreur : La famine les ſuiura par tout, & la guerre les trouuerra.

Mon frere, prend courage, m'adiouſterent ces Capitaines. Toy ſeul, nous peux dõner la vie, ſi tu veux faire vn coup hardy. Choiſis vn lieu, où tu puiſſe nous raſſembler, & empeſche cette diſſipatiõ, iette les yeux du coſté de Quebec, pour y tranſporter les reſtes de ce païs perdu, n'attẽs pas que la famine, & que la guerre, ayẽt maſſacré iuſques au dernier, tu nous porte dedãs tes mains, & dans ton cœur. La mort t'en a rauy plus de dix mille. Si tu differe dauantage il n'en reſtera plus vn ſeul: & alors tu aurois le regret de n'a-

uoir pas ſauué ceux que tu aurois pû retirer du danger, & qui t'en ouurent les moyens. Si tu eſcoute nos deſirs, nous ferons vne Egliſe à l'abry du fort de Kebec : noſtre foy n'y ſera pas eſteinte : les exemples des Algonquins & des François nous tiendront en noſtre deuoir: leur charité ſoulagera vne partie de nos miſeres: & au moins y trouuerons-nous quelquefois quelque morceau de pain pour nos petits enfans, qui depuis ſi long temps, n'ont que du gland, & des racines ameres, pour ſouſtenir leur vie. Apres tout, deuſſions nous mourir auec eux, la mort nous y ſera plus douce, qu'au milieu des foreſts, où perſonne ne nous aſſiſteroit à bien mourir, & où nous craignons que noſtre foy ne s'affoibliſſe auec le temps, quelque reſolution que nous ayons de la cherir plus que nos vies.

Ayant entendu le diſcours de ces Capitaines, i'en fis le rapport à nos Peres. L'affaire eſtoit trop importante, pour la conclure en peu de iours. Nous redoublons nos deuotions; nous conſultons enſemble; mais plus encore auec Dieu; nous faiſons des prieres de quarantes heures, pour reconnoiſtre ſes ſainctes vo-

lontez. Nous examinons cette affaire, quinze,ſeize & vingt fois. Il nous ſemble de plus en plus que Dieu auoit parlé par la bouche de ces Capitaines. Car nous voyons qu'il eſtoit vray, que tout le païs des Hurons, n'eſtoit plus qu'vne terre d'horreur, & vn lieu de maſſacre. En quelque endroit que nous iettaſſions noſtre veuë, nous eſtions conuaincus, que la famine d'vn coſté, & la Guerre d'vn autre, acheueroient d'exterminer ce peu qui reſtoit de Chreſtiens. Mais ſi nous les pouuions mener à l'abry du fort de nos François, de Montreal, des trois Riuieres, ou de Quebec ; nous iugions qu'en effet ce ſeroit là l'vnique lieu de leur refuge que les ſecours que nous pourrions leur rendre, y ſeroient plus puiſſans, & que leur foy y ſeroit plus en aſſeurance ; en vn mot, que Dieu y ſeroit plus glorifié.

Ce fut vn ſentiment ſi general de tous nos Peres, que ie ne pû y reſiſter, eſtant d'ailleurs bien aſſeuré que leur cœur eſtoit tellement attaché aux croix & aux ſouffrances, qu'ils cheriſſoient dans cette heureuſe Miſſion ; que choſe au monde ne les euſt pû détacher ſinon l'vnique

veuë de la plus grande gloire de Dieu.

L'ennemy cependant continuë tousjours ses massacres ; la famine va nous depeuplant, si nous ne hastons nostre retraicte nous sauuerons moins de Chrestiens. Le dessein en ayant esté pris à loisir, l'execution en deuoit estre prompte; crainte que l'Iroquois n'entendant ces nouuelles, n'allast nous tendre des embusches, pour nous arrester au passage.

Ce ne fut pas sans larmes que nous quittasmes ce païs, qui possedoit nos cœurs, qui arrestoit nos esperances, & qui estant desia rougy du sang glorieux de nos freres, nous promettoit vn semblable bon-heur, nous ouuroit le chemin du Ciel, & la porte du Paradis. Mais quoy ! il faut s'oublier de soy-mesme, & quitter Dieu, pour Dieu, ie veux dire, qu'il merite luy seul d'estre seruy, sans la veuë de nos interests, fussent ils les plus Saints que nous puissions auoir au monde.

Dans ces regrets, ce nous fut vne consolation, d'emmener auec nous de pauures familles Chrestiennes ; enuiron trois cents ames : tristes reliques d'vne nation autrefois si peuplée ; que les mi-

ſeres ont accueilly, au temps qu'elle a eſté la plus fidele a Dieu. Le Ciel y auoit ſes eſluz ; il s'eſt peuplé de nos deſpoüilles, en depeuplant la terre : & ce nous eſt aſſez, pour nous contenter dans nos pertes, de voir que ceux qui ſont reſtez auec nous ; ayans perdu leurs biens, leurs parens, leur patrie, n'ayent pas perdu leur foy. Plus de trois mille auoient depuis vn an receu le Saint Bapteſme, qu'euſſions-nous pû plus ſaintement leur ſouhaitter, ſinon qu'ils emportaſſent dans le Ciel leur innocence baptiſmale? Dieu leur a fait cette grace, pluſtoſt qu'ils ne s'y attendoient, pourrions-nous bien nous plaindre, qu'il leur ayt haſté ſes faueurs? puiſque nous-meſmes nous nous fuſſions eſtimez trop heureux, de mourir en leur compagnie pour iouïr du meſme bon-heur.

Par les chemins, qui ſont d'enuiron trois cents lieues, nous auons marché ſur nos gardes, comme dans vne terre ennemie : n'y ayant aucun lieu où l'Iroquois ne ſoit à craindre, & où nous n'ayons veu des reſtes de ſa cruauté, ou des marques de ſa perfidie. D'vn coſté nous enuiſagions des campagnes, ou il

n'y a pas dix années, que i'y comptois les huit & dix milles hommes : de tout celà, il n'en restoit pas mesme vn seul. Passant plus outre, nous costoyions des terres, nouuellement rougies du sang de nos Chrestiens. D'vne autre part vous eussiez veu des pistes encores toutes fraisches, de ceux qu'on auoit emmenez captifs. Vn peu plus loin ; il n'y auoit que des carcasses de cabanes, abandonnées à la fureur de l'ennemy, ceux qui les habitoient ayans pris la fuite dans les bois, & s'estans condamnez à n'auoir plus d'autre demeure qu'vn perpetuel bannissement. Les Nipissiriniens peuples de la langue Algonquine, auoiẽt esté tout nouuellement massacrez dans leur lac, de quarante lieuës de contour : lequel autrefois i'auois veu habité quasi tout le long de ses costes, & lequel maintenãt n'est plus rien qu'vne solitude. Vne iournée plus en deçà nous trouuasmes vne forteresse, où les Iroquois auoient passé l'Hyuer venans à la chasse des hommes. A quelques lieuës de là, nous en trouuasmes encore vne autre. Par tout, nous marchions sur les mesmes démarches de nos plus cruels ennemis.

Au milieu du chemin, nous eusmes vne alarme assez viue, vne troupe d'enuiron quarâte François, & de quelques Hurõs, qui auoient hyuerné à Kebec, & qui mõtoient cette grande riuiere, apperceurent quelques pistes de nos découureurs, & creurét que c'estoit l'ennemy: En mesme temps nostre auant-garde eût aussi connoissance des pistes de ceux qui venoiét de nous découurir. Les vns & les autres estans retournez sur leurs pas, chacun se prepare au combat: mais estans venus aux approches, nos alarmes furent bientost changées en ioye.

Ces François que nous eusmes au rencontre, auoient fait prise depuis fort peu de iours, de quelques Iroquois, qui auoient voulu les surprendre, & qui eussent fait vn coup aussi heureux qu'il estoit remply de courage, s'ils se fussent assez promptement retirez apres leur premiere descharge. Ils n'estoient que dix Iroquois, qui auoient hyuerné enuiron soixante lieuës au dessus des Trois Riuieres, où ils ne viuoient que de chasse; attendãs au Prin-tẽps quelque bande, ou de François, ou de Hurons qui passeroient par là. Ces ennemis ayans apperceu sur le soir,

la fumée du feu de nos François, qui s'estoiẽt cabanez enuiron vne lieuë proche de leurs embusches, viennent de nuict les reconnoistre, & ils eurent bien l'asseurance, dix qu'ils estoient, d'en attaquer soixante. Il est vray qu'ils se glisserent à la faueur d'vne nuict obscure, & qu'ils prirent leur route auec tant de bon-heur, qu'ils ne furent pas apperceus des sentinelles, sinon lors qu'ils estoient desia dedans le camp, & qu'ils déchargerent les coups de mort sur les premiers qu'ils rencontrerent en leur chemin, tout le monde estant endormy.

Il semble que la mort ne cherchoit que les bons Chrestiens, & les colomnes de nostre Eglise Huronne; ils en tuerent sept auant qu'on se fust reconnu, entr'autres vn Capitaine nommé Iean Baptiste Atironta, dont souuent nous auons parlé dans nos Relations precedentes, lequel ayant hyuerné à Kebec cette derniere année, y auoit edifié tout le monde, par l'innocence de sa vie, & par l'exemple de ses vertus.

Le Pere Bressany qui nous ramenoit cette troupe, auec laquelle il estoit descendu des Hurons sur la fin de l'Esté

precedent, se resueille au bruit de ces meurtres, il voit à ses costez ses compagnons, qui desia auoient receu le coup de la mort, il crie aux armes, & en mesme temps il reçoit trois coups de fléche dans la teste, qui le couurent tout de son sang. On accourt au secours, six Iroquois furent tuez sur la place, deux furent pris captifs; les deux derniers n'en pouuant plus lafchent le pied, & se sauuent à la fuite. Voila quels sont nos ennemis, ils sont sur vous, lors qu'on les croit à deux cents lieues de là; & au mesme moment ils s'esuanouïssent de vos yeux, si ayans fait leur coup ils veulent songer à la retraicte.

Cette troupe, qui nous eût au rencontre : ayant appris la desroute de tout le païs des Hurons, prend dessein de retourner dessus ses pas. Nous suiuons donc nostre chemin. Helas que ces malheureux Iroquois ont causé de desolation en toutes ces contrées! Lorsque ie montois cette grande Riuiere, il n'y a que treze ans : ie l'auois veû bordée de quantité de peuple de la langue Algonquine, qui ne connoissoient pas vn Dieu: & lesquels au milieu de l'infidelité s'estimoient les

Dieux de la terre : voyans que rien ne leur manquoit, dans l'abondance de leurs pesches, de leurs chasses, & du commerce qu'ils auoient auec leurs nations alliées : & auec celà, ils estoient la terreur de leurs ennemis. Depuis que la foy est entrée dans leur cœur, & qu'ils ont adoré la Croix de Iesus-Christ ; il leur a donné pour partage vne partie de cette Croix vrayement pesante : les ayãt mis en proye aux miseres, aux tourmens, & à des morts cruelles, en vn mot, c'est vn peuple effacé de dessus la terre. Nostre vnique consolation, c'est qu'estans morts Chrestiens, ils sont entrez dans le partage des veritables enfans de Dieu. *Flagellat Deus omnem filium quem recipit.*

Chapitre IX.

De l'establissement de la Colonie Huronne, à Kebec.

APres enuiron cinquante iournées, d'vn chemin tres penible ; dans lequel nous fismes quantité de naufrages ; plusieurs de nous estans tombez dans

des precipices affreux, & dans le milieu des abiſmes; d'où Dieu nous retiroit d'vne main amoureuſe, contre nos eſperances : enfin nous arriuaſmes à Kebec, le vint-huitieſme de Iuillet.

Nous auions ſeiourné deux iours a Montreal, où nous y fuſmes receus auec vn cœur de Charité vrayement Chreſtienne. C'eſt vn lieu auantageux pour l'habitation des Sauuages. Mais cette place eſtant frontiere à l'Iroquois, que nos Hurons fuyent plus que la mort meſme : ils ne pûrent pas ſe reſoudre d'y commencer leur Colonie. Si l'Iroquois pouuoit eſtre arreſté : cette Iſle ſeroit bien-toſt toute peuplée : & meſme ie ne ſuis pas hors d'eſperance, qu'auant l'Hyuer quelques familles de ces bons Chreſtiens fugitifs, n'y aillent faire leur demeure.

C'eſt la couſtume de ces Peuples, meſme des Infideles, lors qu'vne nation ſe refugie dans quelque païs eſtranger; que ceux qui les reçoiuent les diſtribuent incontinent dans diuerſes maiſons, où non ſeulement on leur donne le giſte, mais auſſi les neceſſitez de la vie, auec vne Charité qui n'a rien de barbare; &

qui vn iour fera honte à quantité de peuples, qui sont nez dans le Christianisme. I'ay veu dans les Hurons pratiquer tres-souuent cette hospitalité : autant de fois que nous y auons veû des nations desolées, des bourgs ruinez, & quelque peuple fugitif, sept & huit cent personnes trouuoient dés leur abord, des hostes charitables, qui leur tendoient les bras, qui les secouroient auec ioye, & qui mesme leur distribuoient vne partie des terres desia ensemencées, afin qu'ils pûssent viure, quoy qu'en vn païs estranger, comme dans leur Patrie.

Nos Hurons se promettoient au moins, vne partie de cét accueil, estans arriuez à Kebec Les Religieuses Hospitalieres ouurirent incontinent & leur cœur, & leurs mains, & le sein de leur Charité : non seulement pour les malades : mais aussi pour quelques vnes de ces pauures familles, que la famine poursuiuoit. Les Vrsulines pareillement, auec leur bonne fondatrice, Madame de la Peltrie, ont entrepris en ce rencontre, au dessus de leurs forces ; mais non pas au dessus de leur confiance qu'elles ont en Dieu, elles se charge-

rent incontinent d'vne famille tres-nombreuse : la premiere qui dans le païs des Hurons ayt embrassé la foy. Leur seminaire fut ouuert a de petites filles, qui accreurent leur nombre, & le zele de ces bonnes Meres, ne trouuant point quasi de bornes, leurs classes s'ouurirent aussi à quantité d'externes ; qu'elles instruisent du Catechisme, en langue Huronne : & ausquelles elles donnent à manger : estendant ainsi leurs Charités en mesme temps & sur les corps, & sur les ames. Trois ou quatre personnes des plus considerables, se sont chargez aussi, chacun du soin d'vne famille. Mais apres tout, il est resté plus de deux cents de ces pauures Chrestiens, qui n'ont peu trouuer aucun secours, dans la famine qui les presse, & qui les suit par tout.

Ie prie Nostre Seigneur de donner les veritables sentimés d'vne charité vrayement Chrestienne, à tous ceux qui ont vne si riche occasion de la pratiquer. En attendant qu'on puisse faire dauantage : & quoy qu'il couste, nous tascherons comme leurs Peres, de subuenir à leurs necessitez. Par les chemins, nous les auons nourris, dans leur propre païs ;

Dieu nous fournissoit les moyens de soulager vne partie de leurs miseres. Nous auons respandu pour eux nostre sang & nos vies, pourrions nous apres celà leur refuser ce qui est hors de nous, qui puisse estre en nostre pouuoir? Ils viennent tous les iours querir chez nous, la portion qu'on leur distribuë, ils se sont bastys eux-mesmes leurs cabanes, ils tascheront par leur trauail de chercher quelque partie de leur nourriture. Si apres nous estre espuissez, nous nous voyons dans l'impuissance de continuer nos charitez, & qu'ils meurent icy de famine, proche de nos François; au moins aurons-nous cette consolation, qu'ils y mourront Chrestiens.

Mais la famine n'est pas le mal qui soit le plus à craindre. C'est la terreur des Iroquois, qui menacent toutes ces contrées, qui font sentir par tout leur barbarie, & qui de plus en plus vont continuans leur rage, non seulement contre les restes des Algonquins & des Hurons: mais tournent maintenant le poids de leur fureur contre nos habitations Françoises.

Il n'y a que fort peu de iours, qu'vne

autre bande de vingt-cinq à trente Iroquois, eurent bien l'asseurance d'attaquer en plein iour, proche des Trois Riuieres, plus de soixante de nos gens, qui les alloient chercher. Ces mal-heureux sont a demy-corps dans la bouë, dans des marets, & cachez dans des ioncs; d'où ils font leur décharge, & où on ne peut pas les aborder. Se voyans trop pressez, ils prennent la fuyte, & s'embarquent dans leurs canots. Nos gens ne peuuent pas tousiours marcher de compagnie; plusieurs demeurent en arriere. Les Iroquois les voyans desunys, tournent visage, & combattent contre ceux qui sont auancez des premiers: quand ils voyent qu'on se reünit, ils reprennent la fuyte auec ordre; & apres quelque temps, ils reprennent aussi le combat: en vn mot, ce sont des Protées qui changent de face à tout moment; & on ne doit pas croire qu'ils soient & sans conduite, & sans courage.

Nous perdismes en ce rencontre quelques-vns de nos meilleurs Soldats: d'autres furent grieuement blessez. Les Iroquois se voyans trop viuement pressez, firent vne retraite, auec vn ordre, qui

n'eût rien de barbare. Auſſi, leur conducteur, & le chef de ces ennemis de la foy, eſtoit vn Hollandois; ou pluſtoſt l'abomination d'vn peché, & vn monſtre produit, d'vn Pere Hollandois Heretique, & d'vne Payenne.

Iuſques à quand Dieu permettra-il qu'on face vne terre d'horreur, d'vn païs qui ſans ces Barbares ne ſeroit que benediction. Car n'euſt eſté leur cruauté, le nom de Dieu auroit penetré bien auãt dans vn grand nombre de peuples infideles, qui reſtent encore à conuertir; La Croix de Ieſus-Chriſt ſe feroit iour, au milieu des tenebres du Paganiſme qui y regne, & le Paradis s'ouuriroit à vn million de pauures Ames, qui n'ont que l'enfer pour partage.

Nous attendons auant l'Hyuer trois cent Chreſtiens Hurons, qui viendront accroiſtre noſtre Colonie commencée: ſix cents hommes de la Nation Neutre, nous ont fait porter la parole, qu'ils viendroient l'Eſté prochain, nous demander des armes & du ſecours, ayans maintenant guerre ouuerte auec les Iroquois, en meſme temps, il faudroit fondre ſur cét ennemy de la foy, &

trouuer les moyens de leur porter la guerre dans leur propre païs. En vne année de bon succez ; & apres vn effort, digne du zele que tant de saintes Ames ont pour la conuersion des Sauuages, on auroit exterminé cette poignée de gens, qui ne viuent que pour renuerser les ouurages de Dieu.

Apres celà, nos esperances refloriroient, & la gloire de nos Eglises, seroit encore plus grande, que n'a esté l'innocence & la sainteté de celles, dont nous deplorons maintenant les ruines.

Mais puis que nous parlons de l'establissement d'vne Colonie Huronne à Kebec ; mettons en suitte quelques Chapitres des Sauuages circonuoisins, affoiblis, en terre par les mesmes ennemis, & par les mesmes persecutions, & & fortifiés pour le Ciel par vne mesme creance.

CHAPITRE X.

De l'Eglise de sainct Ioseph à Sillery.

CEtte Eglise n'a pas esté exempte des calamitez, qui comme vn torrent ont inondé le pauure païs des Hurons. On nous escrit d'Europe, que les malheurs sont si vniuersels, qu'on diroit quasi, que les colomnes de l'Vniuers sont esbranlées. Nous auons cette consolation dans nos miseres, que nostre creance, est bien souuent nostre grand crime, & que la guerre d'vn Estat tout barbare, est quasi changée en vne guerre Saincte. Car la plus part de nos Chrestiens, ne prennent les armes depuis quelque temps, que pour conseruer le Christianisme dans leurs nouuelles Eglises. Or comme les Croix sont le fondement de la Religion, & que Dieu n'a point détruit son Eglise par les persecutions, nous esperons que les guerres, les famines,

& les martyres, qui peuplent l'Eglise triomphante de nos bons Chreſtiens, n'abiſmeront pas ces pauures Egliſes militantes & ſouffrantes. Les fleuues qui ſe cachent ſous terre, ne ſont pas perdus; ils en ſortent auec l'eſtonnement de ceux qui en ignorent la ſource & l'origine: mais entrons en diſcours.

Vne troupe de Chreſtiens de ſainct Ioſeph, s'eſtants ioints ce Prin-temps auec quelques Sauuages des Trois Riuieres, & auec quelques Hurons, à deſſein, comme ils diſent d'aller coupper les pieds à quelques-vns de leurs ennemis, afin d'empeſcher qu'ils ne les vinſſent troubler dans leurs prieres, rencontrerent vn Iroquois en leur chemin, dont ils ſe ſaiſirent. Quelques-vns ſe voulant contenter de cette proye, leur Capitaine nommé Iean 8tag8ain8, homme grand & puiſſant, tres bon Chreſtien & fort vaillant, repartit qu'il falloit approcher des bourgades Hiroquoiſes, & tâcher d'en ſurprendre quelqu'vne: Ils auancent donc à la ſourdine, enuoyant deuant eux vn Algonquin & vn Huron, pour reconnoiſtre ſi l'ennemy n'eſt point en campagne. Le Huron fit rencontre d'vne troup-

pe d'Iroquois, se voyant surpris, il fait bonne mine, & pour sauuer sa vie, il cõmit vne lascheté & vne trahison tres-horrible. Voilà qui va bien, que ie vous aye rencontré, dit-il, aux Iroquois, il y a long-temps, mes freres, que ie vous cherchois, ils luy demandent où il alloit, ie m'en vay, dit-il, en mon païs, chercher mes parens & mes amis : le païs des Hurons n'est plus où il estoit, vous l'auez transporté dans le vostre, c'est là où ie m'en allois pour me ioindre à mes parens & à mes compatriotes, qui ne font plus qu'vn peuple auec vous. Ie me suis eschappé des ombres qui restent encore d'vn peuple qui n'est plus. T'es tu mis en chemin tout seul, luy demãdent-ils? Non pas, respond-il, i'ay pris l'occasion d'vne bande d'Algonquins, qui vous viennent chercher ; ie me suis écarté d'eux de tẽps en temps, pour rencontrer quelques vns du païs où ie me vay rendre, afin de les liurer entre leurs mains. Les Iroquois tressaillans d'aise à cette nouuelle, se rassemblent & s'en vont sous la conduite de ce Iudas, surprẽdre nos pauures Algõquins, qui se fians trop sur leurs espions, ou sur leurs Découureurs, comme ils les nom-

ment, n'attendoient pas vne salue d'arquebuses qui les mit en déroute, plusieurs y perdirent la vie, quelques-vns se sauuerẽt à la faueur des bois, vn bon nõbre fut mis dans les liens pour estre la curée de ces mâtins, nostre Capitaine Chrestien se battit auec vne generosité, qui donna de l'estonnement à l'ennemy mesme: Les iugemens de Dieu sont pleins d'abysmes.

Le traistre ayant demeuré quelque tẽps auec les Iroquois, eut bien la hardiesse de retourner vers les François & vers les Algonquins, pour tramer, à ce qu'on croit vne autre trahison, sa premiere ayant si bien reüssi sans estre découuerte; mais Dieu qui est iuste, ne permit pas qu'vne actiõ si noire fut bien long-temps cachée. Les Algonquins qui retournerent de cette défaite plus morts que vifs, ayans declaré à leurs amis les soupçons qu'ils auoient de ce Huron, on l'interrogea sur ce fait, il parut chanceler, on le presse de dire la verité, enfin il auouë son crime, confessant ingenuëment que l'amour de la vie, & la crainte de la mort, l'auoit ietté dans cette mal-heureuse déloiauté.

Monsieur le Gouuerneur le fit appre-

hender, & aprez auoir esté conuaincu d'vne trahison si noire, il fut condamné à mort, & liuré entre les mains de ses gens mesme, pour en faire l'executiõ. On pensa premierement au salut de son ame, & puis on l'attacha au pilory planté deuant le fort des François, où parut vn Huron armé d'vne hache, qui luy dit, tu merite la mort pour auoir trahy nos amis & nos alliez, ; il est vray, respond le coulpable, tuez-moy, le Huron luy décharge vn coup de hache sur la teste, qui ne l'assomma pas, il redouble iusques à trois fois, & le met à mort. Voila le payement de sa trahison : mais disons deux mots de nos pauures Chrestiens conduits au païs des feux & des flammes, nous n'en sçauons encor que peu de chose, mais ce peu est bien remarquable.

Deux Hurõs captifs, échappés des mains des Iroquois, ayãs veu les horribles tourmens qu'on a fait souffrir à ces pauures victimes, nous ont comblé de douleur & de ioye. Ils disent, que ces bons Neophytes chantoient les loüanges de Dieu, au milieu des flammes; qu'il sembloit que le Ciel, sur lequel ils iettoient incessãment les yeux, leur dõnoit plus de cõtentemẽt

& de plaisir, que les feux ne leur causoiēt de douleurs & de tourmēs, mais ils exaltent sur tout vn nommé Ioseph Onaharé, quelques-vns ont dit qu'il meritoit la palme du martyre, car en effet, il a souffert pour Iesus-Christ, & voicy cōment.

Ce Ieune homme depuis quelque-temps, ne regardoit plus les Iroquois que comme les ennemys de la foy, & comme les destructeurs de la Religion Chrestienne, il ne portoit les armes contre eux qu'en veuë de conseruer l'Eglise, où il auoit pris naissance en Iesus-Christ, il s'estoit resolu de souffrir & de mourir constamment pour sa querelle, c'est pourquoy se voiant pris & garotté, il luy rendit mille loüanges, le remercia de luy auoir donné la foy & le Baptesme, pria tout haut en face de tous ses ennemis, donna courage à ses camarades, les exhortant de souffrir les tourmens, qui leurs estoient preparés, comme des enfans de Dieu, à qui le Ciel estoit ouuert. Les Iroquois luy deffendēt de prier Dieu, & d'animer ses gens. Il les regarde d'vn visage asseuré, il les voit armés de fer, de feux, de flãmes, de cousteaux, de haches toutes rouges, il se moque d'eux & de

leurs tourmens, il continuë sa priere, ce qui iette ces barbares dans vne telle rage qu'ils resolurent de le tourmenter d'vne façõ nouuelle, s'il ne cessoit d'inuoquer son Dieu, ils le martyriserent trois iours, & trois nuits durant, & iamais ne purent l'empescher de chanter les loüanges de son Seigneur, & de son maistre: ils luy disoient, en se moquant, ce que les Iuifs obiectoient au Fils de Dieu, demande secours à celuy que tu inuoque; dis luy qu'il te vienne déliurer: mais ce Ieune homme, méprisant leur fureur, remercioit Dieu de la grace qu'il luy faisoit d'endurer comme vn Chrestien, & non cõme vn simple Sauuage. Enfin il l'honora iusques au dernier souspir, & ceux qui ont assisté a ces grãdes souffrances, disent qu'ils ne sçauent lequel des deux a paru plus estonnant à leurs yeux, ou la rage, & la grandeur des tourmens, ou la constance & la generosité du Patient. Comme on estoit sur l'impression de ce Chapitre, on a receu vne lettre, apportée par le dernier vaisseau venu de ces contrées, qui parle en ces termes à vn Pere qui en est retourné depuis peu.

Voicy des nouuelles de vostre pauure Ioseph. Vn Ieune Huron son grand amy,

aiant esté pris auec luy,& receu la vie des Iroquois, qui luy auoient donné toute liberté dans leurs Bourgades, s'est sauué, & nous a rapporté ce qui suit. N'estant point suspect aux Iroquois qui m'auoiẽt donné la vie, ie trouuay moien de monter sur l'echaffaut, où on tourmentoit Ioseph Onaharé, & de luy parler vn peu de temps, il me dit ces paroles. Si iamais mõ cher amy tu retourne au païs des Algõquins, assure les que les Iroquois auec tous leurs tourmens, n'ont peu m'arracher la priere de la bouche, ny la foy de mon cœur; Dis leur que ie suis mort auec plaisir dans l'esperance d'aller bien tost au Ciel. En effect adioutoit ce Ieune Huron, il ne cessa de prier & de loüer Dieu dans ses tourmens qui durerẽt trois iours entiers; & comme cette grande trouppe de Bourreaux le tourmentoient dauantage pource qu'il prioit, luy au lieu d'arrester ses prieres pour arrester ses tourmens, les redoubloit dauantage, leuant souuent les yeux vers le Ciel. Ce spectacle me comblant de douleur & me tirant les larmes des yeux. Il me demanda si i'estois mescontent de son bon-heur; ne m'attendris point

par

par tes larmes, me diſoit-il, car ie t'aſſeure, qu'encor que ie ſouffre beaucoup en mon corps, mon ame n'eſt point triſte, ce ſeroit bien pour vn neant que ie m'attriſterois, puis que ie ſuis ſi proche de la maiſon de celuy qui a tout fait. Voila, dit le Pere, dont nous auons receu la lettre, ce qu'on nous a raconté de nouueau de ce ieune homme qui vous a eſté ſi cher.

Sortant de Saint Ioſeph il fit de ſoy-meſme, & ſans qu'aucun l'inſtruiſit, vne Confeſſion generale depuis ſon Bapteſme, & paſſant aux Trois riuieres il ſe confeſſa & ſe communia encor auec ſes camarades. Dieu le diſpoſoit à vne ſi ſainte & ſi glorieuſe mort.

Ce genereux Athlete eſtoit natif d'vne petite nation Algonquine aſſez peu eſloignée du pays des Hurons. Ayant ouy parler de noſtre creance, & voyant que ſes compatriotes ne la gouttoient pas; il deſcendit aux Trois riuieres, & de là il vint iuſques à Saint Ioſeph à Sillery, où ayant veu la pieté des Chreſtiens, il fut touché, ſe fit inſtruire, & en ſuite demanda & obtint le Bapteſme. Nous l'auions tenu vn an dans noſtre maiſon, & comme il ſe faiſoit grand il choiſit vn tres-bon Chreſtien nommé

Charles Ka riskatisitch pour son Pere, qui le receut & l'adopta comme son fils, & le maria à vne ieune fille Chrestienne ; il estoit d'vn naturel prompt, vif & hardy, & si la Foy n'eut esté fortement enracinée dans son ame, il y a long-temps qu'il auroit quitté la demeure & la compagnie des Chrestiens, veu mesmement que ses parens firent tous leurs efforts pour le faire retourner en son pays, iusques à luy deleguer vn sien cousin que nostre Neophite méprisa, voyant le peu d'amour qu'il auoit pour la Religion Chrestienne.

Vne année deuant sa mort, estant allé en guerre auec vne troupe d'Algonquins dõt le chef n'estoit pas baptisé, cõme ils approchoient du pays de leurs ennemis, leur Capitaine voulut consulter le Demon pour sçauoir de luy quelle route ils prendroient, afin de faire rencontre à leur auantage : Nostre Ioseph s'y opposa, disant que la Loy de Iesus-Christ ne permettoit aucune communication auec les mauuais esprits ; mais comme il n'estoit pas le plus fort, on dresse le Tabernacle, le Sorcier, ou plustost le Iongleur, y entre, il l'ébranle, & le fait trembler d'vne façon estrange, il fait ses inuocations, en sorte

que le Demon, ou pluſtoſt le charlatan
meſme changeant de voix, & s'adreſſant
au Chreſtien,luy dit d'vn ton plein de me-
naces : D'où vient que tu ne veux pas
qu'on me conſulte? Tu fais du hardy,& tu
n'es qu'vn ſuperbe. Tout le monde trem-
ble à cette voix. Le Chreſtien repart ſans
s'eſtonner : Tu veux jetter la peur dedans
mon ame, ie ne crains ny toy, ny tes me-
naces, ny les Iroquois; ie crains & i'hono-
re celuy qui a tout fait, c'eſt mon Maiſtre
& le tien; tu n'as de pouuoir qu'autant
qu'il t'en accorde. C'eſt moi,dit le Demon,
qui ay tout fait. Tu es vn impoſteur, repli-
que noſtre Ioſeph,monſtre tes forces,ie te
deffie, tu voudrois m'ébranler,mais tu n'y
perdras que tes peines. Le Demon de-
meura confus, & noſtre Chreſtien ne laiſ-
sa pas de reſſentir comme vn coup qui luy
fut donné au coſté, qui l'empeſcha trois
iours durant de reſpirer, ne ſe mouuant
qu'auec peine, cela le ſurprit, mais ne l'a-
battit pas,il diſoit en ſon cœur; Il n'impor-
te quand ie deurois mourir, ie ne cederay
iamais au Manitȣ. Enfin s'eſtant fortemẽt
recommandé à Dieu, le mal le quitta en
vn inſtant comme il l'auoit pris en vn
moment.

Quelqu'vn de ses camarades voyant qu'il ne plioit point nonobstãt sa douleur, luy fit ce reproche; Ie suis marry d'auoir entrepris ce voyage auec toy, ie voudrois que nous fussions encor dans les cabanes d'où nous sommes partis, ie n'en sortirois iamais en ta compagnie, puis que tu ne fais pas comme les autres, & que tu n'obeys point à nostre Capitaine. Hé quoy donc, fit nostre Chrestien, nous sommes-nous mis en campagne pour consulter le Demon? nos parens & nos alliez nous ont-ils dit à nostre depart; Allez dresser des Tabernacles, & faites reuiure les anciennes superstitions que nous auons quittées? ne nous ont-ils pas recommandé de couper les bras & les jambes à nos ennemis, afin que nous puissions prier Dieu, & que nous puissions estre instruits en repos? Nous cherchons des hommes, & non des Demons, c'est en ce point que j'obeïray, & non pas en vos jongleries.

Comme ils estoient dans cette contraste, ils apperceurent deux Iroquois, ils quittent le combat de la langue, ils partent comme des levriers d'attache; nostre Ioseph éleue son cœur à Dieu, & courant comme la foudre, passa bien-tost ses cama-

rades : les Iroquois se sentans poursuiuis jettẽt leurs robes par terre, & fuiẽt la mort plus viste que la tempeste ; mais nostre soldat Chrestien attrappe bien-tost celuy des deux qui auoit moins d'haleine, il luy donna vn grand coup d'espée dans le flanc, & sans s'arrester poursuiuit son compagnon: mais comme il auoit trop dauantage, il ne le pût attrapper ; Retournans sur ses pas, il rencontre le sorcier ; & luy dit, hé bien ton demon t'auoit-il dit que tu te trouuerois des derniers à la course ? si j'eusse esté femme, il m'auroit fait peur, mais ie ne crains ny toy ny luy, ny tous vos sortileges. Passons outre.

Le mal-heur arriué par la trahison dont nous venons de parler, ne fut pas seul, Charles Ka riskatisitch, qui auoit adopté pour fils nostre Ioseph, retournant de Tadoussac à Kebec dans vne chalouppe chargée de Chrestiens, fut accueilly d'vne si grande tempeste, qu'il fit naufrage dans le grand fleuue, & pas vn n'en réchappa, ces deux coups de foudres lancez sur la pauure Eglise de S. Ioseph ont causé vne grandissime desolation. Il faut confesser que la Foy est vn grand appuy, si elle n'eust régné dans les

cœurs des femmes veufues, & des filles orphelines, & des enfans abandonnez, on n'auroit entendu que des cris, & des hurlemens de barbares, & des lamentations de gens desesperez, & on ne vit que des benedictions, & des loüanges; ces pauures creatures à la verité bien abattuës, mais remplies d'vne sainte resignation aux volontez de Dieu, se vindrent ietter aux pieds de nos Autels, les meres prians pour leurs enfans, les femmes pour leurs maris, & les enfans pour leurs peres. Toutes se confesserent & se communierent pour le soulagement de leurs ames. *Cùm occideret eos quærebant eum.* Plus Dieu les afflige, & plus ils le cherchent, qu'il soit beny à iamais dans les temps & dans l'eternité.

Nous pourriõs rapporter quantité de bõs sentimẽs & de bõnes actions des enfans de ces nouuelles Eglises, mais le peu que nous auons dit, suffira pour exciter ceux qui entendront parler de nostre desolation, de nous secourir au Ciel & en la terre. Ces Eglises sont nées dedans les Croix, elles ont engendré leurs enfans dans les souffrances, dans les persecutions, dans les epidimies, dans les famines; dedans les guerres, elles ne se nourrissent que de lar-

mes & que d'angoiſſes, elles ne ſont quaſi plus compoſées que de veufues, & que d'orphelins, & ſi ie parlois en Sauuage, ie dirois qu'il ne reſte plus que des ombres, que les viuans ſont allez au Ciel. Ie ne puis apres tout deſeſperer, la primitiue Egliſe eſtoit remplie de bannis, de gens faits eſclaues, de condamnez aux feux, aux roués, aux mines, aux eſcuries publiques, & Dieu a tiré de ces baſſeſſes les Tiares & les Mitres, les Sceptres & les Couronnes, qui ne trouueront leur affermiſſement ſolide que dans l'eſtabliſſement du Royaume de IESVS-CHRIST, Dieu vueille donner la penſée & le zele aux Princes Chreſtiens de l'eſtablir en ce nouueau monde.

CHAPITRE XI.

Des Sauuages des trois Riuieres & des Atticamegues.

APres le départ des vaiſſeaux ſur la fin de l'année 1648. pluſieurs Sauuages de diuerſes nations s'eſtans raſſemblés aux Trois riuieres, tindrent vn conſeil entr'eux, dans lequel ils conclurent que les articles ſuiuans ſeroient ſoigneuſement obſeruez.

1. Qu'on choiſiroit l'vn des plus feruens Chreſtiens de cette nouuelle Egliſe, pour ſonder les volontez de tous les Sauuages qui ſe voudroient habituer en cét endroit, touchant leur bonne ou mauuaiſe inclination pour la Foy & pour la Priere comme ils parlent.

2. Que tous ceux qui voudroient faire profeſſion du Chriſtianiſme, ſe ſoûmettroient aux peines qui leurs ſeroient impoſées s'ils contreuenoient aux Loix de Ieſus-Chriſt & de ſon Egliſe.

3. Que l'yurognerie ſeroit bannie &

ilée de leurs cabanes, & que ſi quelqu'vn tomboit dans ce crime on le mettroit en priſon pour le faire jeûner quelques jours, non pas au pain & à l'eau, mais à l'eau toute pure, ſans autre aliment.

4. Que les Apoſtats, s'il s'en trouuoit aux trois riuieres, ou les infidelles endurcis, & rebelles à la Foy ne ſeroient point protegez dans le fort des François.

En ſuitte de ces concluſions on ſonda tous les Sauuages infideles. Ils répondirent qu'ils honnoroient la priere, & qu'ils vouloient preſter l'oreille à la doctrine de Ieſus-Chriſt; il n'y en eut qu'vn ſeul qui rebutaſt la propoſition qu'on luy fit de ſe conuertir: il y auoit long-temps qu'il frequentoit les Chreſtiens, mais le demon luy auoit mis ſi auant dans la teſte qu'il mouroit bien-toſt s'il ſe faiſoit baptiſer, que la crainte d'vne mort temporelle l'a jetté dans vn mal-heur eternel; car en fuyant les Hiroquois il eſt tombé entre leurs mains; & ſi Dieu ne luy a fait vne grace miraculeuſe il a paſſé d'vn feu elementaire dans le feu des enfers: on remarqua auec eſtonnement que tous ceux qui l'accompagnoient ſe ſauuerent, & que luy ſeul & ſa famille furent la proye

de ces Anthropophages.

Pour les Chreſtiens, leur ferueur fut ſi grande, que ſi quelqu'vn auoit contreuenu aux ordres ſuſdits, il ſe venoit preſenter luy-meſme pour eſtre empriſonné ou pour receuoir en public la correction ou le chaſtiment de ſa faute ; Dieu veüille que cette ardeur dure long-temps.

Le courage & la force d'vn Chreſtien en la Foy, nous donnera ſujet de parler de la fin aſſez mal-heureuſe de deux ſauuages: vne eſcoüade de 25. ou 30. hommes eſtoient allez en marchandiſes vers la nation des ȣtaȣkotȣemiȣek, ce ſont peuples qui ne deſcendent quaſi jamais vers les François, leur langue eſt meſlée de l'Algonquine & de la Montagneſe, ces marchans eſtans munis d'armes, partie pour ſe deffendre, partie pour en vendre à ces peuples, l'vn d'eux voyant que ſa poudre eſtoit humide, l'expoſe aux rayons du Soleil pour la faire ſecher, l'autre voulant donner aduis de leur venuë aux Sauuages du pays, tira vn coup d'arquebuſe à quelques pas du baril où eſtoit cette poudre, qui prit feu en vn moment, & bruſla trois Sauuages en ſorte qu'on eut dit qu'ils auoient paſſé au trauers d'vn grand

incendie, tant ils estoient noirs & défigurez. On les porte aussi-tost dans les cabanes des infidelles, les charlatans ou les jongleurs, comme les plus experts medecins du pays, se presentent pour conjurer leur mal, par des cris, & par des chansons & par des tambours plus capables de tuer vn malade que de le guerir: deux condescendirent à leur superstition, mais le troisiéme, nommé Barthelemy Chigwnabik, ne voulut jamais qu'on le soufflast, ny qu'on remplit ses oreilles de leurs hurlemens. On luy dit que c'est fait de sa vie, si ces medecins ne le pensent à leur mode: Il n'importe, répond-il, la vie de l'ame est preferable à la vie du corps; les infideles le prient d'auoir compassion de soy-mesme, ils font approcher les Iongleurs: il les rebute, protestant qu'il n'aura jamais recours au demon. Ceux qui faisoient profession de l'aimer le conjurent de vouloir éprouuer leurs anciens remedes, pour euiter la mort. Ie mourray sans peine, repart-il, & ie ne puis sans peché obeyr à vos Iongleurs, ne m'en parlez plus, ie suis Chrestien; j'ay toutes ces superstitions en horreur. En fin ce bon Neophyte est rechapé auec la joye & le contentement

des Chreſtiens, & les deux autres moururent incontinent apres le tintamarre des tambours & des hurlemens de ces jongleurs, ce qui donna bien de l'eſtonnement, & de la confuſion aux infideles.

Si-toſt que ce braue Neophyte fut de retour aux Trois riuieres, il ſe tranſporta à la chappelle pour remercier Dieu de l'auoir conſerué dans vn ſi grand danger, ſa ferueur à maintenir la Foy le rend recommandable, & noſtre Seigneur prend plaiſir de le conſoler dans les troubles de cette miſerable vie.

Vn Sauuage diſant vn iour en la preſence de quelque Pere de noſtre Compagnie, qu'il ſentoit depuis quelque temps le poids d'vne triſteſſe qui luy eſtoit onereuſe : il faut, dit Barthelemy, que tu ne croye pas ſi fortement en Dieu, que doit croire vn homme qui eſt baptiſé; car ſi ta Foy eſtoit viue, rien ne te pourroit attriſter : jamais ie n'eſtois content, deuant que ie fuſſe Chreſtien, j'auois touſiours quelque ennuy ou quelque triſteſſe, mais maintenant que ie puis aller au Ciel, & que les peines de cette vie nous ſont profitables, rien ne m'attriſte,

vne seule chose me donne du mécontentement, c'est de voir quelques-vns de mes compatriotes peu affectionnez à la Foy & à la Priere.

Voicy vn raisonnement de Sauuage que ie pourrois appeller Theologique, pource qu'il est fondé sur les principes de la Foy. Ce braue Neophyte ayant appris les souffrances & la mort du Pere Iean de Brebeuf & de nos autres Peres massacrez par les Hiroquois, en tiroit ces belles conclusions, il me semble qu'il ne faut point s'attrister de la mort de ces bons Peres, leurs tourmens sont passez, & leur joye ne finira jamais, s'ils nous aymoient en terre ils nous ayment encore au Ciel; car la bonté ne se perd pas en ce pays-là; s'ils procuroient le salut des Sauuages en ce monde, ils ne sont pas pour le negliger en l'autre, où la charité ne diminuë jamais: si plus on est grand & plus on fait de bien nous n'auons rien perdu par leur abscence. Pour moy ie les veux imiter, ie me trouue dans le danger de nos ennemis aussi bien qu'eux, ils se pouuoient sauuer, ie le pourrois faire en m'écartant des endroits où les ennemis font leur courses, ils sont demeurez dans le

peril pour ayder ceux qui ne pouuoient pas fuyr, ils ont mieux aymé mourir instruisant les Sauuages, que de se mettre à couuert en les abandonnant ; j'en feray de mesme, ie mourray plustost que de manquer à mes compatriotes, le seul desir de les secourir pour leurs ames & l'amour que j'ay pour la Foy & pour la Priere, me retiendra auprés de ceux qui donnent leur vie pour nous.

Ce bon homme aymoit si tendrement ceux qui exposent leur vie pour nostre Seigneur, qu'il voulut qu'vn petit fils que Dieu luy a donné portast le nom d'Isaac en l'honneur du Pere Isaac Ioques massacré au pays des Hyroquois. Cét enfant estant tombé malade bien-tost apres son Baptesme, il n'en accusa point ce Sacrement de vie comme font les infideles, il le prend entre ses bras, le porte à l'Eglise, luy fait le signe de la Croix sur le front auec de l'eau benite, le presente à Dieu auec ces paroles, Il est à toy, prends-le, ou me le rends, tu me l'as donné fais ce que tu voudras, tu le peux guerir, ie croy en toy, aye pitié de moy ; il ne fallut point d'autre medecine pour guerir cét enfant, il le remporta plein de vie en sa cabane,

ſa mere s'eſtant trouuée fort mal ſe ſeruit du meſme remede & s'en trouua tres-bien.

Le Pere tomba malade incontinent apres, vn François qui entend la langue des Sauuages l'allant viſiter luy demanda quelle penſée il auoit dans ſa maladie,& ſi le demon ne tâchoit point de luy perſuader que ce mal prouenoit de ſa creance; Il ne l'a pas encore fait, répondit-il, & quand il le feroit il n'y gagneroit rien; j'ay touſiours deuant les yeux vn certain diſcours que j'ay entendu de la bouche de Noel Negabamat,qu'on appelle à preſent Tekȣerimat: I'ay perdu, me diſoit-il, la plus part de mes enfans depuis que ie ſuis baptiſé: ceux qui me reſtent ſont tous malades, j'attends leur mort à tous momens, il n'y a iour qu'il ne nous arriue quelque perte, ou quelque mal-heur, perdons tout, mais ne perdons point la Foy. Ces parolles me ſont demeurées profondement dans l'eſprit, Ie dis ſouuent à celuy qui a tout fait, ie ne veux que la penſée que tu prends de moy, fais tout ce que tu voudras, & ie l'agreeray; j'ay deſſein, ajouſtoit-il, de me confeſſer & de me communier Dimanche prochain, & puis

ie ne penſeray plus à moy: il le fit & guerit; Dieu n'a pas moins d'amour pour les ſimples que pour les ſçauans.

Ie coucheray en ce lieu vne hiſtoire aſſez remarquable. Vne jeune Algonquine ayant eſté priſe en ſon pays, & menée dans le pays des Hyroquois, comme elle eſtoit aſſez bien faite, & d'vn bon naturel, elle fit rencontre d'vn bon mary, apres huict ou neuf ans de captiuité, elle tomba malade, en ſorte qu'elle croyoit que c'eſtoit fait de ſa vie. Vne autre captiue, nommée Monique l'alla viſiter: Remarquez s'il vous plaiſt en paſſant, vn trait de l'adorable prouidence du bon Dieu ſur ſes éleus. Cette Monique eſtoit aueugle quand elle fut priſe, & c'eſt vn miracle que les Hyroquois qui m'aſſacrent toutes les vieilles femmes & toutes les infirmes qui ne leur peuuent rendre aucun ſeruice pardonnerent à vn aueugle: mais Dieu la vouloit conſeruer pour le ſalut de pluſieurs ames; elle a eſté fort bien inſtruite en l'Hoſpital de Kebek, elle ſçait la doctrine de Ieſus-Chriſt, & en parle tres-bien, & auec beaucoup de bons ſentimens; Dieu luy a rendu, non pas la veuë toute entiere, mais autant qu'il en faut

pour

pour se conduire, & pour aller consoler les femmes & les filles Chrestiennes qui gemissent comme elle, sous le poids d'vne rude captiuité: elle fait de petites assemblées, elle instruit, elle catechise, elle encourage, elle enseigne & fait faire les prieres à ses compagnes; en vn mot Dieu luy fait faire en ce pays d'horreur & de tenebres le mestier d'vn dogique ou d'vn predicateur. Ayant donc appris que la femme dont nous voulons parler estoit malade elle se transporte en sa cabane, & luy remet en memoire ce qu'elle auoit autresfois entendu de nostre creance: voyant que la malade prenoit plaisir en ces discours, elle poursuit sa pointe, passe la nuict auprés d'elle, luy fait demander pardon de ses fautes, l'exhorte à souhaiter le saint Baptesme pour éuiter les peines, & pour jouyr des recompenses qu'elle luy met deuant les yeux. Cette pauure creature animée d'vn esprit plus fort que le sien, promit à Dieu qu'elle chercheroit toutes les voyes d'estre baptisée, si sa bonté la tiroit de la mort qu'elle attendoit. Sa priere fut exaucée, elle guerit & se voulant en suitte retirer en son pays pour accomplir sa promesse, son cœur fut

combatu de diuerses pensées. Elle auoit vn petit fils âgé enuiron de 7. ou 8. ans qu'elle aymoit vniquement, son espoux la cherissoit fort, elle estoit en pleine liberté dans les bourgades Hyroquoise, & les parens de son mary la voyoient de bon œil, elle se jettoit dans le hazard d'estre bruslée & rotie toute viue en cas de surprise dans sa fuitte, elle pretendoit aller dans vn pays desolé, où peut-estre aucun de ses parens ne restoit sur la terre pour la receuoir; il n'importe, elle est resoluë de tenir la parolle qu'elle a donnée à Dieu, elle cherche les moyens d'euader: vne sienne amie captiue promet de luy tenir compagnie, la conclusion est prise, elles preparent leur petit bagage qui ne pouuoit pas estre bien grand, puis qu'il ne les deuoit pas empécher, ny de marcher, ny de courir dans les rencontres. La nuit destinée pour leur départ commençant de reuestir la terre & les forests de ses tenebres, cette pauure femme voulut prendre congé de son petit fils, les Sauuages ont trop de tendresse pour leurs enfans, ils croyent souuent leur persuader par la raison, ce qu'on ne peut obtenir d'vn si bas âge que par la crainte elle;

luy tint ce discours ; Mon enfant ie ne suis pas de ce pays-cy , ayant esté prise captiue dans le pays des Algonquins & amenée dans cette bourgade , ton pere m'a épousée ; mais mon cher fils ie serois bien ayse de voir encore vne fois mon pays , c'est pourquoy j'ay resolu de te quitter ; ne t'en fâche point, car ie t'ayme beaucoup ; l'enfant se mit à pleurer, & luy dit ; ma mere ie veux aller auec vous , ny m'abandonnez pas. Mon fils, repart la mere , tu ne me sçaurois suiure , tu serois cause de ma mort ; quand ie seray partie addresse-toy à telles femmes qui sont de mon pays, elles t'enseigneront ce que tu dois sçauoir, rends leur obeyssance, & lors que tu seras assez grand pour me venir trouuer : souuiens-toy que tu as vne mere au pays des Algonquins qui t'a aymé de tout son cœur ; mais ne me découure point ; car tu serois cause que ie serois bruslée. Ayant fait son Adieu, non sans larmes & sans soûpirs de part & d'autre, il suruint vn empéchement qui retarda leur fuitte sept ou huict iours , & pendant tout ce temps-là ce pauure petit innocent ne découurit jamais le dessein de sa mere, ce silēce est rare en vn âge si tendre.

Enfin ces deux fugitiues prenant l'occasion au poil, se jettent dans ces vastes forests, ne portant que la moitié de leur vie, & encore estoit-elle partagée entre la crainte & l'esperance : tout est chemin dans ces grands bois, il faut tenir sa route à la veuë des Astres sans compas, & sans boussole ; ayant desia fait quelques journées de chemin, elles apperçoiuent des Hiroquois qui retournoient de la guerre ou de la chasse, la peur leur oste l'esprit & vne partie de leurs forces ; celle qui s'estoit renduë compagne de nostre captiue, portant auec soy vn petit enfant qu'elle auoit mis au monde fort peu de iours deuant sa fuitte, voyant que son laict s'estoit perdu & tary, tant par la peur & par l'apprehension de ses ennemys, que par les grands trauaux qu'elles souffroient en vn voyage si épouuantable, & craignant d'ailleurs que les cris & les gemissemens de ce pauure petit ne fissent perdre & la mere & l'enfant, elle luy osta la vie, mais la pauure mal-heureuse ne conserua pas la sienne par cette mort, elle fut reconnuë & prise par ces Hyroquois qui la garotterent pour estre la pasture des flammes dans leur bourgade :

mais redoutant les feux de la terre & ne connoiſſant pas ceux de l'enfer, elle s'y precipita par vne mort volontaire & comme enragée.

Pendant que les ennemis pourſuiuoient celle-cy, l'autre ſe cacha ſi dextrement qu'elle éuita leur priſe, & pourſuiuant ſon chemin toute ſeule; enfin elle arriua au pays des Chreſtiens, où elle raconta toutes ſes auantures; & apres auoir eſté ſoigneuſement inſtruite en la Foy de Ieſus-Chriſt, elle fut baptiſée en ſon nom, bien joyeuſe d'auoir trouué la veritable liberté des enfans de Dieu par des dangers capables d'épouuanter des Geans.

On baptiſa à meſme temps vne femme dont la conuerſion ne ſemble pas moins miraculeuſe, quoy qu'elle ſoit moins eſtrange en apparence. C'eſtoit vn eſprit altier, vne humeur dédaigneuſe & arrogante, la ſuperbe eſtoit le caractere qui la diſtinguoit des autres femmes, & vous euſſiez dit que ce mal eſtoit hereditaire en ſa famille, tant ceux qui la touchoient en eſtoient empeſtez. Sa Sœur aiſnée eſtant priſe des Hyroquois ayma mieux ſe tuer ſoy-meſme, & vn enfant qu'elle portoit auec elle, que d'eſtre leur ſeruan-

te ou leur esclaue. Il arriua certain iour, qu'vn Pere de nostre compagnie luy parlant, déplora auec des paroles tendres, mais efficaces, le mal-heur & la punition de sa sœur, qui auoit si souuent méprisé le Baptesme: la crainte de tomber dans le mesme chastiment s'empara si fortement de cette ame, qu'elle se fit instruire, & poursuit son Baptesme si ardamment, qu'elle l'obtint auec vne si grande benediction, qu'il n'y a rien de plus souple, de plus obeyssant & de plus humble que cette femme, les épreuues l'ont renduë plus constante en la Foy, elle a perdu son mary, braue Capitaine & bon chasseur, elle n'a plus qu'vn fils pour tout support, & ce fils est tousiours malade: ce delaissement des creatures l'attache plus fortement au Createur.

Ie ne sçay si ie dois marcher plus auant dans les bons sentimens des Sauuages, le rapport qu'ils ont les vns auec les autres peuuent donner du dégoust à vn entendement qui fuit de cent lieuës tout ce qui paroist approcher des redites, mais aussi faut-il auouër que plusieurs personnes nous conjurent de ne point obmettre ce qui peut enflammer la volonté.

Quand ie pense à la vie que j'ay menée deuant que d'estre baptisé, disoit vn bon Neophyte, ie suis si confus que ie voudrois me pouuoir dérober des yeux de Dieu & des hommes & de moy-mesme; & si pour expier mes offenses on me disoit qu'il se faut jetter dans les mains des Hyroquois, il me semble que j'obeyrois promptement.

Vn autre s'estonnoit, que Dieu eut tant de bonté, d'auoir amené des predicateurs d'vn pays si esloigné pour le conuertir. Si moy qui ne suis qu'vn pauure homme, disoit-il, ressens tant de douleur de voir les desordres de quelques-vns de mes gens qui ne sont pas encore Chrestiens, en sorte que j'ay de la peine de les souffrir; comment est-ce que Dieu m'a souffert tant d'années? mais qui l'a porté, nonobstant nos maladies, à me faire son enfant? il faut bien que le cœur de Dieu soit vn cœur de Pere.

Vn autre instruit du S. Esprit; car les hommes ne luy auoient point appris cette leçon, disoit, qu'il ne falloit pas benir Dieu & le remercier seulement pour les graces qu'il nous a fait, il le faut benir aussi pour ceux qui ne le louënt pas; il luy faut ren-

dre des actions de graces pour les biens qu'il fait à ceux qui ne le connoissent pas, il le faut adorer pour les enfans qui n'ont point encore d'esprit ny de jugement. Si quelque homme fait vn present à mes enfans, ie le remercie pour eux ; & pourquoy donc ne benirois-je pas celuy qui leur a donné la vie, & qui leur conserue auec tant de bonté; ie le remercie mesme pour les autres enfans, afin que si leurs parens s'en oublioient, Dieu reçoiue honneur & loüange des biens qu'il depart à ses creatures.

Vn Capitaine, homme de consideration, demandoit d'estre instruit & d'estre baptisé, le Pere à qui il s'adressa le voulant éprouuer, l'écouta assez froidement, & luy dit, viens-moy trouuer tous les iours, & si ie ne suis pas à la maison, retourne vne autrefois ; il venoit en certain temps jusques à cinq ou six fois pour vn iour, il n'y a rien qui éloigne tant de Dieu, & qui soit plus opposé à la verité que le fast, & que l'orgueil, l'humiliation est la pierre de touche de la Foy & des vertus solides; le Pere instruisoit ce Capitaine, comme s'il eut instruit vn enfant. Enfin cét homme connut bien qu'on vouloit découurir

s'il auoit vne bonne & forte volonté d'embrasser vne Loy qui fait profession de la Croix, de la pauureté & de l'humilité. Il apporte aux pieds du Pere ses richesses qui consistoient en quelques coliers de porrelaine, & luy dit; mon pere donne tout cela aux pauures, & sçache que j'ayme la Foy plus que tous les biens de la terre; & en suitte découurant ses épaules, fais-moy fustiger bien serré pour mes offenses, & tu sçauras que ie ne crains point les souffrances, ny la confusion: sa constance & vn danger de mort où il se rencontra, luy firent donner le Baptesme. Si-tost qu'il fut Chrestien il s'écria deuant ses gens; sçachez que c'est du fond de mon cœur que j'ay embrassé la pierre; Si vous me voyez jamais reculer, ie vous donne toute liberté de vous rire & de vous mocquer de mon inconstance.

Vn chasseur ayant eu quelque instru-ction, se mit à genoux pour remercier Dieu apres auoir tué vn grand Cerf, son camarade se mit à rire; j'ay, fit-il, appris cela des Chrestiens, l'autre s'en gausse & le pousse du pied pour le faire leuer, disant, qu'il auoit bien vescu jusques alors sans ces badineries, & que son bon-heur

ne dépendoit pas de nos ceremonies: à quelque temps de là, ce fanfaron s'estant embarqué dans vn canot, fit naufrage, & s'en reuint tout delabré & à demy mort; nostre chasseur luy dit, si tu eusse prié le Dieu des Chrestiens, peut-estre t'auroit-il preserué de ce mal-heur. Ce miserable s'en gaussa derechef, mais s'estant mis sur l'eau vne autre fois, son petit basteau décorce renuersa dedans par vn beau temps; on eut peine de retirer son corps des portes de la mort, Dieu veuille que son ame en reçoiue la vie: quoy qu'il en soit, nostre chasseur touché de ce chastiment, nous vint trouuer & nous dit, qu'vn nommé Atcheens, Capitaine de la nation d'Yroquet l'auoit enchargé de se faire baptiser. Ne fais pas comme moy, luy disoit-il, j'ay negligé le Baptesme pendant la vie, ie le souhaite à la mort, & ie ne le puis auoir: ah! que j'ay de regret de mourir dans vn lieu éloigné des François: mon cœur est triste, ie suis priué de l'vnique bien qui me pourroit consoler; sois sage, mon cher amy, n'attends pas à la mort à te conuertir; pour conclusion, ce bon chasseur fut mis au nombre des Catecumenes.

Disons deux mots des Atticamegues, & finissons ce Chapitre. Ces peuples deleguerent vn vray Israëlite d'entr'eux, pour nous venir voir, & pour emmener en leur pays le Pere qui a vn soin particulier de cette Mission. Ce pauure Pere n'y pût aller, pource qu'il n'y auoit pour lors que deux de nos Peres aux Trois riuieres pour le secours des François & des Sauuages. Ie ne sçay lequel des deux fut plus triste, ou ce bon Israëlite nommé Antoine, aagé d'enuiron 55. ans, ou le Pere, à qui les larmes venoient aux yeux, entendant les amoureux reproches que luy faisoit ce fidele Messager. Que diront ceux qui te souhaitent auec impatience, & qui ont vn si grãd desir de se confesser? que ferõt mes enfans qui n'õt pas encor receu le Bapteſme? ma femme qui n'a pû descendre iusques icy ne me verra pas de bon œil, si ie retourne sans t'embarquer? faut-il donc que nous soyons separez apres nostre mort? que les vns soient bien-heureux, & les autres mal-heureux, si j'eusse pû apporter toute ma famille sur mes espaules ie l'aurois fait, mais les chemins sont espouuantables. Si les autres qui ne peuuent surmonter ces difficultez, viennent à

mourir ſans Bapteſme, à qui en ſera la faute? pour concluſion le Pere ordonna que l'vn des plus ſages d'entr'eux confereroit le ſaint Bapteſme à ceux qu'on verroit en danger de mort, & qu'on porteroit les autres à former ſouuent des actes d'vn pur amour, & d'vne contrition parfaite, pour ſuppléer au defaut du Sacrement de Penitence. Il eſt vray que ces bonnes gens menent vne vie ſi innocente que le Pere ſe conſoloit dans l'impuiſſance de les aller ſecourir.

Il a ſçeu depuis, que la femme d'vn Capitaine eſtoit morte ſans Confeſſion; iamais, dit-il, on n'a veu femme plus zelée pour la Foy, elle a conuerty ſon mary, ſon gendre, & toute ſa famille, & quantité d'autres perſonnes. Elle demandoit tous les iours à Dieu la grace de ne point mourir qu'apres auoir receu tous ſes Sacremens. Il ne luy a pas accordé cette faueur, mais il luy auoit donné vne ſi grande innocence, & vne telle crainte & horreur du peché, qu'elle ne manquoit iamais de s'éueiller tous les Samedis ſur la minuit; & alors ſe mettant à genoux elle examinoit ſa conſcience, puis s'adreſſant à noſtre Seigneur, elle luy confeſſoit tous ſes

echez comme elle auroit fait deuant
n Preſtre, recitant en ſuite quelques
rieres, comme ſi ce veritable Pontife
uy eût donné pour penitence. Dieu eſt
on, & ſa bonté ſe répand iuſques dans le
onds de la Barbarie.

Le Pere adjouſte que quelques Sauuages
inſtruits dedans ces vaſtes foreſts, ſans
amais auoir veu aucuns Europeans, ſont
enus demander le Bapteſme, recitans
rauement les prieres qu'ils auoient appriſes
de la bouche des Chreſtiens qui habitent
ces grands bois. Il me ſemble que
nous pouuons dire des graces de Dieu
ce qu'on dit du Soleil ; *Nec eſt qui ſe abſcondat
à calore eius*, il n'y a perſonne qui
ne reſſente quelques effets de cette chaleur
diuine.

CHAPITRE XII.

De la Mißion de ſainte Croix à Tadouſſac.

LE Pere qui cultiua l'an paſſé cette Miſſion, dit dans ſes Memoires, que ce qu'il en a remarqué de plus conſiderable, ſe rapporte au zele ardant que les Sauuages Chreſtiens & leurs Capitaines ont fait paroiſtre pour l'amplification du Royaume de Ieſus-Chriſt, & pour écarter le vice de leur nouuelle Egliſe.

En voicy quelques exemples. Ce bon Pere les eſtans venus viſiter apres Paſques, ils le prierent de leur faire adorer la ſainte Croix, comme les Chreſtiens de S. Ioſeph l'auoient adoré la Semaine ſainte. Il ne faut pas, diſoient-ils, que pour auoir eſté priuez de Preſtres en ce ſaint Temps, nous ſoyons encore priuez du ſouuenir de la mort de noſtre Redempteur. Ils ſe diſpoſerent à cette grace, huict iours durant, ſe confeſſans deux fois ſelon leur couſtume: quand ils paſſent quelques

mois ſans pouuoir approcher de ce Sacrement : ils firent vn jeuſne public & vniuerſel, & vn iour de Vendredy ils rendirent leurs deuoirs à Ieſus-Chriſt mourant, auec tant de ſentimens de pieté & de deuotion, que les François qui aſſiſterent à cette ſainte ceremonie, ne pouuoient aſſez admirer la ferueur de ces bons Neophytes.

Quelques-vns touchez de regret d'auoir offenſé Dieu, pour s'eſtre laiſſé autresfois ſurprendre des boiſſons, que les François leur portent ; proteſterent tout haut, & tout publiquement, qu'ils eſtoiét indignes de s'approcher de l'image de Ieſus-Chriſt, demandant qu'il leur fût ſeulement permis de baiſer le paué de l'Egliſe.

Quelques petits enfans s'eſtans apperceus qu'on emportoit la ſainte Croix deuant que leurs parens leur euſſent fait baiſer, demanderent par leurs larmes & par leurs cris, & par leurs begayemens, qu'on la remit, afin qu'ils la pûſſent adorer auſſi bien que les autres.

Il ſemble, dit le Pere, que noſtre Seigneur laiſſa découler quelque petite goutte de ſon Sang dans les cœurs de ces bon-

nes gens; car au sortir de là les Capitaines & les principaux Chrestiens, enflammez contre le vice qui regne dauantage à Tadoussac à la venuë des vaisseaux, causé par le vin, & par l'eau de vie qu'on leur vend, protesterent hautement, que ceux qui auoient approché leur bouche des playes de Iesus-Christ en son image, seroient rudement chastiez si d'oresnauant ils la profanoient par l'yurognerie.

En suite de cette publication, ceux qui auoient des barils pleins de ces boissons, cachez dedans la terre, les apportoient au Pere, luy disans que tandis qu'il tiendroit leur Demon familier en prison, il ne leur pourroit nuire.

Ils ordonnerent encore, que personne ne traitât ou n'achetât de ces boissons que par l'ordre du Pere donné par escrit, & que si quelqu'vn y contreuenoit, qu'il seroit censé pour yurogne, & puny comme tel.

En troisiéme lieu, ils supplierent treshumblement Monsieur le Gouuerneur qu'il fit dresser vne prison à Tadoussac, & qu'il fit punir & chastier ceux qui seroient entachez de ce crime.

En quatriéme lieu, vn Capitaine assez

sujet

ſujet à cette maladie proteſta par vn cry public, que ſi iamais on le voyoit eſtourdy de boiſſon, il vouloit le premier ſubir toute la rigueur des loix, & que pour la mauuaiſe edification qu'il auoit autresfois donné, il ſe feroit punir & fuſtiger publiquement ſi quelqu'vn de ſes gens tomboit dans cette faute, voulant vanger en ſa propre perſonne les pechez de ceux qui eſtoient ſous ſa charge.

Quelque temps aprés vn ieune homme parut à demy yure, ce Capitaine voulut tenir ſa parole. Il ſe trouue dans vne aſſemblée où eſtoient la pluſpart de ſes gens, & leur tint ce diſcours. Si vous auez de l'amour pour moy, faites-le maintenant paroiſtre; tirez vengeance de mon corps pour le peché d'vn tel; ſi quelqu'vn de vous m'eſpargne, ie le tiendray pour vn laſche & pour vn poltron, & pour vne perſonne peu affectionnée à la Foy, & à la priere: là deſſus il deſcouure ſes eſpaules, commandant aux petits & aux grands de le fuſtiger; la pluſpart prenans ſes paroles au pied de la lettre, obeyrent fortement de la main auſſi bien que du cœur. Les François qui ſe trouuerent à ce ſpectacle, voyans qu'on le frappoit tout de bon, fu-

rent attendris, & quelques-vns iusques aux larmes, admirans la constance & la joye qu'il faisoit paroistre dans le sacrifice qu'il offroit à Dieu pour le peché de son peuple.

Celuy qui auoit cõmis l'offense voyant ce beau jeu, fut bien estonné, il s'auance & parle en ces termes à son Capitaine qui estoit son parent. Mon cousin nous n'auons qu'vn mesme corps, estans paitris d'vn mesme sang; tu as porté la moitié du chastiment deub à mon offense, il faut que le sacrifice s'acheue sur mon corps, l'innocent a souffert, venons au coupable; & là dessus il se presente à ceux qui estoient desia tous disposez de luy faire la charité qu'il attendoit de leurs mains, aymant mieux souffrir en cette vie que de porter son crime en l'autre monde.

L'vn des deux Capitaines de cette Reduction, apprenant que son frere estoit sur le point de faire diuorce auec sa femme, l'aborde auec ces paroles; Ie ne sçay si ie te dois appeller mon frere, si tu quittes ta femme tu quitteras la Foy, & en suite tu cesseras d'estre mon parent & mon allié, ou plustost tu te declareras mon ennemy, auise à ce que tu feras, si tu sors de

l'Eglise il faut sortir de Tadoussac, & iamais n'y paroistre, autrement ie te feray dégrader, ou abandonner dans quelque Isle deserte, d'où iamais tu ne pourras sortir. Ce pauure homme estonné d'vn tel discours, confessa ingenuëment, que son cœur vouloit estre méchant, il conjure les Chrestiens de prier Dieu qu'il luy pardonne son offense, il demande qu'on le punisse rigoureusement, & que c'est l'vnique misericorde qu'il attend de ceux qui croyent en Dieu, auec lesquels il n'osoit se trouuer dans leurs saintes assemblées s'en iugeant tres-indigne.

Les Chrestiens auec leurs Chefs, jadis si ialoux de leur païs, & de leur port de Tadoussac, qu'ils en refusoient la cognoissance aux autres Nations, voyans que les Peres ne pouuoient pas les aller trouuer dans le fonds de leurs grands bois, les ont inuitées de venir demeurer aupres d'eux pour apprendre le chemin du Ciel, apportant pour raison, qu'estans amis en cette vie, il ne falloit pas estre diuisez en l'autre. Les 8papinachi8ek ont desia receu la Foy. Les 8mami8ek qui habitẽt les terres voisines de l'Isle d'Anticosti ont commencé cette année de paroistre à Tadoussac, &

de prester l'oreille à la doctrine de Iesus-Christ. Ces bons Capitaines leur ont fait des presens pour les attirer aupres d'eux, afin de leur donner enuie d'embrasser leur creance.

Ce n'est pas tout. Ces peuples qui cachoient iadis aux François les chemins des Nations où ils vont trafiquer, ne voulans pas mesme que nous en abordassions, nous pressent maintenant qu'ils sont Chrestiens, de les suiure dans ces vastes forests, pour baptiser & pour confesser les Nations qui ne peuuent approcher de leur pays. Ils ont mené le Pere Gabriel Druillettes dans ces contrées par vn chemin nouueau, mais tres-affreux, afin qu'il visitât & qu'il consolât ceux qui ne le pouuoient venir trouuer à Tadoussac. Ie vy, dit le Pere, tant de ferueur dans ces bons Neophytes à mon premier abord, que les fatigues d'vn voyage espouuantable, & qui fait peur aux Sauuages mesmes, me semblerent bien douces.

Si tost que nostre Canot parut à leurs yeux, ils accoururent vers les riues d'vn grand lac sur lequel nous voguions, & m'ayant reconnu, la joye se respandit sur leur visage; ils se jettent à genoux, les petits

enfans m'enuironnent & me careſſent de tous coſtez, les malades s'écrient qu'ils ne craignent plus la mort, puis qu'ils ont moyen de ſe confeſſer, les principaux deleguent quelques Canots pour aduertir les Sauuages voiſins de ma venuë. On me dreſſe cependant vne petite Chapelle, qui fut bien-toſt baſtie.

Le Dogique, c'eſt à dire celuy qui fait les prieres publiques parmy ces bonnes gens, & qui les inſtruit en l'abſence des Peres, fit rendre des actions de graces à noſtre Seigneur pour noſtre arriuée, il fit entonner des Cantiques aux petits & aux grands, mais auec tant de pieté, & de deuotion, que ie ne pûs iamais parler que par les yeux, tant mon cœur eſtoit remply de conſolation.

Ce bon Dogique ne manquoit pas tous les iours de viſiter les malades, de prier pour eux, en ſorte que quelques Payens touchez de cét exemple, demandoient le Bapteſme, & quelques-vns diſoient tout haut, que ſes prieres les auoient guaris de leurs maladies.

Il rendit vn compte tres-exact au Pere de tout ce qui s'eſtoit paſſé pendant l'Hyuer touchant le Chriſtianiſme, il de-

mandoit des conseils pour soy & pour cette petite Eglise, auec autant d'humilité, de soumission, & de prudence, qu'on en sçauroit souhaiter au milieu de nostre Europe.

Vn vieillard aagé d'enuiron quatre-vingts ans fort ahurté à ses superstitions, voyant la bonne vie des Chrestiens, & prestant l'oreille aux paroles du Pere, le pria de l'instruire, protestant qu'il abandonneroit ses anciennes coustumes pour embrasser les nostres. Il venoit deux fois le iour en la Chapelle pour apprendre, comme vn enfant, les elemens de nostre doctrine, & comme sa memoire estoit fort desseichée on le voyoit souuent se pourmener en des lieux écartez, repetant les prieres qu'on luy auoit enseignées, pour les inculquer plus auant dans le fonds de son cœur.

Tous les Catechumenes poursuiuirent ardamment leur Baptesme, vn entr'autres desia aagé, voyant que le Pere luy refusoit cette grace, le remettant pour l'esprouuer iusques au Printemps de l'année suiuante entra dedans l'Eglise, harangua fortement en la presence de tous les Chrestiens, protestant que s'il mouroit deuant ce temps-là, il accuseroit le Pere deuant la Iustice de

Dieu de sa perte & de sa damnation.

Le Demon enragé de voir qu'on luy arrache des mains vne proye dont il joüit depuis tant de siecles, a tasché de troubler ces bons Neophytes par l'imposture d'vn ieune homme, que ses parens protestent auoir enseuely & enterré, & le iour süiuant de ses funerailles il parut, disent-ils, sur le soir tout plein de vie, asseurant qu'vn certain qu'il ne cognoissoit pas l'auoit tiré du sepulchre, & luy auoit enseigné la façon d'honorer Dieu; il condamne les prieres & les deuotions des Chrestiens, auec tant d'attache à son jugement, qu'encore qu'il auoüe que le Demon soit mauuais, & qu'il faille croire en IESVS-CHRIST, il le veut neantmoins seruir à sa mode, traisnant deux & trois femmes apres soy. Il a fait solliciter quelques ieunes Chrestiens par sa sœur, à qui il a fait croire qu'elle pouuoit sans crime leur accorder ce qu'ils souhaiteroient d'elle, pourueu qu'ils renonçassent à la Foy & aux prieres qu'on leur a enseignées dans Tadoussac, mais les Anges sont plus puissans que les Demons, ces bons Neophytes ont conserué la pureté de leurs corps, par la pureté de leur creance.

Enfin le Pere estant sur son depart, vn bon Sauuage l'inuita au festin, luy rendant mille graces, & luy donnant mille benedictions, de la peine qu'il auoit prise de les venir visiter auec tant de trauaux, l'asseurant qu'aussi-tost que l'Hyuer seroit passé, il meneroit la pluspart de ses gens à Tadoussac, pour y estre instruits plus à loisir, le priant de nommer en chaque cabane quelque bon Neophyte des plus sages, & des mieux instruits, pour tenir sa place en son absence, & pour luy rendre compte en son temps des actions & des déportemens de ces nouueaux enfans de Dieu, qui en verité composent vne petite Eglise fort innocente.

Vn braue & genereux Catechumene voulut accompagner le Pere, mais il le fit passer par son païs, où ayant fait assembler ses compatriotes il demanda le Baptesme d'vne façon bien agreable, & pleine de ferueur. Mon Pere, luy dit-il, i'ay autresfois manié nos tambours, & ie me suis meslé de souffler & de chanter nos malades, ie renonce en la presence de mes gens à toutes ces superstitions, ie desire d'estre baptisé deuant

eux, afin qu'estans tesmoins de la Foy que ie professe, ils soient mes accusateurs si ie n'obey à tout ce que la Loy de IESVS-CHRIST me commande, ie les inuite, & les conjure de me reprocher en ta presence tout ce que ie commettray contre la profession du Christianisme. Ie desire qu'ils me veillent, & qu'ils examinent mes actions pour t'en faire vn fidelle rapport, me soumettant au chastiment que tu me voudras imposer, si ie contreuiens aux loix de mon Baptesme; ne fais donc point de difficulté de m'accorder cette grace, qui doit non seulement profiter à mon ame, mais qui doit encore donner lumiere à la nation des ȣtakȣamiȣeK, qui sont distans de ce lieu de dix iournées. Mon frere iadis Capitaine de Tadoussac m'ayant instruit des veritez, dont tu nous a parlé, i'en ay fait le recit à ces peuples qui sont mes alliez. Ie les ay espouuantez par les peines d'Enfer, ie les ay consolés par les delices dont iouyssent les Chrestiens au Ciel, ie les ay fait prier Dieu, ils m'ont tesmoigné vn grand desir d'estre instruits; baptise-moy donc, mon Pere, nous les irons voir l'Esté prochain tous

deux ensemble. Il ne falloit pas éconduire vn si bon cœur.

CHAPITRE XIII.

De la venuë d'vn Hiroquois en France, & de sa mort.

IL semble bien à propos de dire deux mots de la vie de cét Hiroquois, deuant que nous parlions de sa mort. L'an 1645. vne troupe d'Hiroquois venant en guerre sur le grand fleuue de Saint Laurens, fut apperceuë par vne petite escoüade de nos Sauuages, qui s'en alloient à la chasse de leurs ennemis. Le Capitaine de nos Algõquins nommé Simon Pieskaret, ayant découuert le premier ces Auanturiers Hiroquois, leur dressa vne embuscade si à propos, qu'il les deffit. L'Hiroquois dont nous parlons & vn sien camarade furent faits prisonniers en ce combat. Pieskaret les amena tous deux viuans, sans les auoir outragez contre leur coustume, & les presenta à Monsieur le Cheualier de Montmagny Gouuerneur pour lors de tout le païs,

Comme les Hurons luy auoient desia dõné vn prisonnier de la mesme nation, il voulut sonder si par le moyen de ces prisonniers, les Hiroquois seroient capables d'vn bon traité de paix, afin de reünir tous ces peuples qui se déchirent, & qui se deuorent d'vne estrange façon. Le succez parut fort heureux, l'vn des trois prisonniers fut renuoyé en son païs auec des paroles, ou plustost auec des presens, qui inuitoient cette nation à la paix. Ils enuoyerent deux Ambassadeurs sur ce sujet dés la mesme année, & la suiuante 1646. la paix fut entierement concluë, & nos prisonniers renuoyez libres en leur païs. Celuy dont il s'agit homme d'esprit, & puissant de corps ayant veu les presens que Monsieur le Gouuerneur auoit fait pour sa deliurance remporta auec soy vn amour & vn desir de recognoissance enuers les François, disant qu'il leur estoit redeuable de sa vie, comme il est veritable. Car si Monsieur le Cheualier de Montmagni ne se fut entremis dans cét affaire les Algonquins l'auroient bruslé & mis en pieces.

La mesme année 1646. qui vit la naissance de la paix, en vit aussi la mort. Le Pere Isaac Iogues estant allé au pays de

ces Barbares auec vn jeune François, y fut tué au mois d'Octobre; nostre Hiroquois voyant qu'on le vouloit mettre à mort s'y opposa; il n'y gagna rien qu'vn coup de hache qu'il receut sur le bras, l'ayant presenté deuant le Pere pour le mettre à couuert. Ce coup receu par charité, fut peut-estre le coup de sa predestination; car il est bien croyable, que ce bon Pere estant au Ciel, a obtenu de nostre Seigneur le salut de son ame, en reconnoissance du salut qu'il auoit voulu conseruer à son corps. La mort du Pere Iogues & la rupture de la paix fut cachée aux François & aux Algonquins tout l'Hyuer, mais au Prin-temps de l'année suiuante 1647. la perfidie des Hiroquois éclata par le meurtre de quantité de nos Chrestiens surpris par ces traistres.

Nostre Hiroquois ne fut point de la partie, il ne vint point en guerre auec ses compatriotes, ne se pouuant resoudre de combattre ceux qui luy auoient donné la vie; mais enfin estant venu l'an 1648. assez proche de l'habitation des François nommée les Trois riuieres, pour chasser aux Castors, & ayant apperçeu vne chaloupe conduitte par des François, il se

presenta sur le bord du grand fleuue, il crie, il appelle, il fait signe qu'on le vienne querir, les François le voyant seul l'abordent & le reçoiuent dans leur vaisseau; vn Huron pris en guerre & deuenu Hiroquois parmy eux, sortant du bois, & voyant qu'on emmenoit son camarade, fait signe qu'il le veut suiure, on l'embarque auec l'Hiroquois, & on les mene tous deux au Capitaine des Trois riuieres. Ils auoient trois autres compagnons qui parurent quelque temps apres, on tascha bien de les surprendre, mais la defiance les fit éuader, excepté le plus foible qui ayant esté attrapé par vn Algonquin fut mis à mort sur la place.

Le Huron deuenu Hiroquois, interrogé par nos Truchemens, dit tout libremēt, qu'il auoit dessein, sa chasse aux Castors estant faite, de chasser aux Algonquins, & qu'il en auroit pris ou tué quelqu'vn s'il en eut rencontré à son auantage. Pour nostre Hiroquois il protesta que depuis le moment que les François luy auoient donné la vie, il auoit tousiours porté dans son corps vn cœur François, qu'il s'estoit opposé à ceux qui auoient tué le Pere Isaac Ioques, qu'il auoit receu au bras le

premier coup qui fut déchargé sur ce bon Pere, il monstroit la marque. I'ay tousjours eu la pensée, disoit-il, de vous donner auis de la trahyson de mes compatriotes, ie ne l'ay pû faire qu'à present que ie me suis jetté entre vos bras. Sa justification ne fut pas receuë, la fourbe des méchans rend les innocens coupables, on luy met les fers aux pieds comme à vn traistre.

Quelque temps apres, deux canots remplis d'Hyroquois furent découuerts en pleine nuict sur la grande riuiere; la sentinelle en ayant donné auis au Caporal, on fit monter nostre Hyroquois sur vn bastion, il crie à pleine teste, ses gens luy répondent, ils parlent ensemble en langue Hiroquoise; & pour conclusion, on enuoye vne chaloupe vers ces deux canots qui amena au fort vn autre Hiroquois; en voyla deux entre les mains des François, qui donnerent le nom de berger au premier venu pour le distinguer des autres; il fut le lendemain enuoyé vers vne troupe de ses Gens qui estoient en armes au delà du grand fleuue, d'où il reuint accompagné de deux autres, ausquels on mit les fers aux pieds aussi bien qu'à leurs

camarades. Il eſt vray qu'on deliurera le berger de ces entraues, pource qu'on ne creut pas qu'ayant amené les autres, il oſaſt éuader ſans eux. Quelques iours apres, d'autres bandes d'Hiroquois paroiſſant à tous momens, il fit ſi bien que deux de ſes compatriotes ſe vindrent encore jetter dedans les fers : ce procedé donnoit de l'eſtonnement, quelques-vns l'attribuoient à l'amour qu'il portoit aux François, d'autres le prenoient pour vne trahyſon ſecrete qu'il pretendoit faire reüſſir en ſon temps ; quoy qu'il en ſoit, ces oyſeaux s'ennuyans d'eſtre ſi long-temps en cage, trouuerent le moyen de s'enuoler nonobſtant leurs fers, & leurs gardes; le ſeul berger dont nous parlons reſta parmy les François, les autres s'eſtans ſauuez aſſez adroitement.

On fut bien en peine de ce qu'on feroit du pauure homme ; les vns le vouloient faire mourir comme vn traiſtre, d'autres diſoient que s'eſtant rendu à nous de bonne foy, on ne pouuoit pas le condamner à mort ſur de ſimples ſoupçons de trahyſon ; enfin on jugea qu'il eſtoit à propos de l'enuoyer en France, de peur que s'il venoit à ſe ſauuer, il n'emportaſt auec ſoy

vne trop grande connoiſſance du pays, & de l'eſtat des François & des Algonquins. On le mit donc entre les mains d'vn Pere de noſtre Compagnie qui repaſſoit pour les affaires de ces nouuelles Egliſes.

Ils s'embarquerent à Kebek le dernier d'Octobre, de l'an paſſé 1649. ils entrerent dans le port du Havre de Grace le 7. de Decembre; le Pere pendant cette trauerſée appelloit ce pauure Hiroquois de temps en temps, luy faiſant reciter ſes prieres qu'il ſçauoit tres-bien, ayant eſté inſtruit pendant ſon ſejour parmy les François. Il auoit ſouuent demandé le Bapteſme, mais l'incertitude du futur l'auoit empeſché de receuoir vn ſi grand bien; veu meſme qu'on luy vouloit donner vne plus grande inſtruction, & vne plus grande connoiſſance de nos myſteres, & tirer de luy vne preuue plus aſſeurée de ſa bonne volonté.

Comme on l'enuoya de l'habitation des Trois riuieres au port de Kebek, où il ſe deuoit embarquer, il luy arriua vne choſe tres-remarquable. Les ſoldats & les Matelots qui eſtoient dans la barque, ayant peur qu'il ne ſautât dans l'eau

pendant

pendant la nuict, pour se sauuer à la nage, & puis à la course dans les bois, le lioient le soir fort estroitement, & le lendemain matin on le trouuoit libre & tout delié; on le serra dauantage, & on redoubla ses liens les autres nuicts, en sorte qu'on ne croyoit pas qu'il se pust en aucune façon dégager; on le trouua neanmoins encore tout libre & delié le lendemain matin: cela fit croire à ceux qui estoient dans la barque, & qui ne l'entendoient pas qu'il estoit sorcier. Or moy qui écris cecy, ayant appris ce qui s'estoit passé; ie priay vn jeune homme, grand amy de cét Hiroquois, de l'aller voir, & de luy demander confidemment de quelle industrie il se seruoit pour se dégager des liens dont il estoit si estroitement & si soigneusement garotté: l'Hiroquois luy répondit auec vne grande douceur & auec vne presence d'esprit fort tranquille, que se voyant si mal traité des François, desquels il auoit appris quelque connoissance de celuy qui a tout fait, il luy addressoit ces parolles dans les peines & dans les douleurs que luy causoient ses liens. Toy qui as tout fait, tu sçais bien que c'est à tort que les François me traitent si rudement, me prenant pour vn

traiſtre, ie ne le ſuis pas, tu le ſçais bien, aye pitié de moy : Ayant fait cette priere mes liens, diſoit-il, tomboient d'eux-meſmes ſans que j'y apportaſſe aucune induſtrie. Dieu eſt aſſez bon pour faire vn miracle pour ſauuer vne ame; quoy qu'il en ſoit, les ſoldats François, vn chirurgien qui eſtoit dans la barque, & les matelots employerent leurs liens, leurs ligatures, & leur eſprit à garotter cét homme, & on le trouua touſiours délié ſans que les cordes fuſſent en aucune façon endommagées, mais pourſuiuons noſtre chemin.

Ce pauure Barbare eſtant arriué au Havre de Grace, & voyant d'vn coſté tout le port ſi remply de nauires qu'ils ſe touchoient l'vn l'autre, & de l'autre tant de maiſons raſſemblées en vn meſme lieu, & conferant dans ſon eſprit ces grands vaiſſeaux auec leurs petits canots d'écorces, & ces maiſons auec leurs cabanes, il demeura deux heures ſans parler, tant il fut ſaiſi d'eſtonnement.

Au ſortir du Havre, le Pere le conduiſit à Dieppe: il luy auoit donné des ſouliers à la Françoiſe; mais comme ceux dont on ſe ſert en ſon pays ſont ſouples comme des chauſſons de tripot, ou comme de gros gands de Cerf, il ne pouuoit s'accom-

moder à nostre chaussure ; il quitte ses bas & ses souliers, & encore que le temps fut froid & humide, & les chemins tout rompus; car c'estoit enuiron le 6. Decembre, il marchoit nuds pieds, & nuë teste aussi lestement qu'au milieu d'vn Printemps ou d'vn Esté.

Vn rencontre en ce chemin accreut son premier estonnement, il sortit du Havre vn iour de marché, & passa par diuers lieux és iours de Festes ; les chemins estoient tous couuers de monde : Comment, disoit-il, les François sont par tout; la campagne en est pleine aussi bien que les villes ? cela luy faisoit croire ce que quelques-vns disent par fois en riant aux Sauuages; qu'il y a autant d'hõmes en Frãce que d'arbres dans leurs grandes forests.

Les chemins estans fort glissans, ce pauure Hiroquois se fit entorse au pied, & se foula le nerf, en sorte qu'estant arriué à Dieppe, le Pere le logea à l'Hospital pour le faire penser. Les Religieuses qui gouuernent cette maison auec vne netteté, & vne charité rauissante, le receurent & le firent penser soigneusement : mais comme le mal estoit assez fâcheux, le Pere voulant tirer droit à Paris, luy dit qu'il demeurast en repos en cette maison, où

il eſtoit aymé, & qu'il le feroit venir, quand il ſeroit guery, dans la ville où demeuroit ordinairement le grand Capitaine des François. Ce Sauuage voyant le depart du Pere, qui eſtoit ſa ſeule & vnique connoiſſance, le voulut ſuiure, diſant, que ſon pied ne luy faiſoit plus de douleur. Il ſe met donc en chemin, mais il il n'auoit pas fait vn quart de lieuë que ſon pied & ſa jambe s'enflerent, en ſorte qu'il auoüa qu'il ne pouuoit marcher. Retourne, luy dit le Pere, en la maiſon d'où tu és party, tu ſeras receu auec charité, & ie feray en ſorte qu'on te faſſe venir au lieu où ie m'en vay quand tu pourras marcher. Ce bon homme craignant de prendre vne maiſon pour l'autre, & voyant de loin vn François qui tiroit vers la ville, pria le Pere de luy dire qu'il priſt la peine de le conduire à l'Hoſpital; car pour moy, diſoit-il, ie ſuis ſourd & muet en France, j'ay laiſſé ma langue & mes oreilles en mon pays. Le Pere le mit entre les mains de ce François qui le rendit en la maiſon de miſericorde, où il fut penſé & ſecouru juſques à ſon entiere gueriſon.

Il demeura plus d'vn mois dans cét Hoſpital, où il donna vne telle édification aux bonnes Religieuſes qui le gou-

uernent, qu'elles en écriuirent en ces termes. Mon Reuerend Pere, voicy sincerement ce que nous auons remarqué dans les deportemens du Sauuage Hiroquois, que vous nous auez laissé, & que nous vous auons renuoyé.

Il nous a donné des marques d'vne grande pieté, comme il n'estoit que catechumene, il n'entendoit la Messe que jusques à l'Euangile, mais en se retirant de la Chapelle il se mettoit à genoux en quelque petit coin, continuant ses prieres jusques à l'entier accomplissement du sacrifice, & cela tous les iours.

Il prioit souuent pendant le iour, mais il ne mãquoit point tous les matins à son leuer de s'aller presenter à Dieu deuant l'autel, & d'y faire ses prieres; il manioit si souuent son Chapelet que nous croyons qu'il le disoit plusieurs fois pendant le iour.

Lors qu'on portoit le Saint Sacrement aux malades de l'Hospital, vous le voyiez aussi-tost à genoux, mais dans vne posture si deuote, qu'il touchoit les cœurs de tous ceux qui l'enuisageoient.

Enfin si on le vouloit réjouyr, il luy falloit parler du Baptesme, au moindre signe qu'on luy en donnoit, son visage paroissoit guay, il portoit des marques d'vn

esprit qui ne respiroit que ce bon-heur.

Il nous respectoit, disent les meres, auec vne modestie qui ne ressentoit rien du Sauuuage, il estoit prompt à obeyr, tres-enclin à obliger, & à secourir ceux qu'il voyoit desirer de luy quelque seruice. Le feu s'estant mis dans quelque maison voisine de l'Hospital, il fit paroistre son courage, sa force, & son adresse, se trouuant empesché dans des habits François, il se mit en calçon & en vn moment grimpa sur les endroits les plus dangereux faisant plus luy seul que plusieurs ensẽble.

Il prenoit son repas, non en Barbare, mais en homme temperant; car encore qu'il fut grand & puissant, il mangeoit assez mediocrement, & receuoi t ce qui luy estoit presenté, auec vne si grande reconnoissance, qu'on l'eut pris pour vne personne éleuée dans la ciuilité Françoise.

Il se diuertissoit quelquesfois auec les malades, ou auec les pauures de l'Hospital, mais tousiours auec vne si grande retenuë qu'il ne mécontentoit personne, & jamais on n'a apperçeu en luy la moindre indecence, non pas mesme l'ombre d'aucune liberté indigne d'vn Chrestien, quoy qu'il ne le fut pas encore. Estant incommodé d'vn mal de gorge & d'esto-

mach, on le fit voir au medecin qui ne jugea à propos d'y apporter aucun remede, veu que le mal se guerissoit petit à petit; mais si-tost qu'il eut appris que le Reuerend Pere qui l'auoit amené en France, le demandoit à Paris, il ne parla plus de son mal, sa joye fut si grande qu'il ne se mit guere en peine, ny de remedes, ny de medecin; il prit congé de nous & de nos malades, nous laissant à tous vn regret de son depart: tant il estoit modeste & de bonne humeur.

Il arriua à Paris, enuiron le 20. Ianuier, le Pere qui l'auoit conduit sur mer le reçeut auec joye, & luy demanda s'il estoit bien guery. Ie ne sçay si la crainte d'estre vn autre fois separé de luy, n'altera point la sincerité qu'ont les Sauuages en leurs paroles; ou si la joye de le voir ne luy déroboit point le sentiment de son mal; quoy qu'il en soit, il témoigna qu'il estoit en tres-bonne santé, & cependant il auoit vne fievre qui luy a causé la mort, il demandoit incessamment à boire; le Pere croyant qu'il estoit alteré pour la fatigue du chemin luy en faisoit donner, recommandant qu'on ne luy donnast que de l'eau, mais les officiers des maisons où il le menoit le voulans caresser luy don-

noient du vin jettant de l'huyle dans vn brasier qui l'a consommé.

Il fut logé dans la maison des nouueaux conuertis par la faueur de madame la Marquise d'Ost, où il trouua la vie & la mort quasi tout ensemble; voicy ce qu'en ont remarqué ceux qui gouuernent cette maison de charité.

Le 22. Ianuier de cette année 1650. nous fut amené par les Peres Iesuistes vn Hiroquois âgé peut-estre d'enuiron 35. ans, encor qu'il fut indisposé il ne laissa pas d'assister à tous les exercices de la maison, & notamment aux prieres, où on reconnut qu'il auoit esté instruit; car dés la premiere fois qu'il entra dans la Chapelle il osta son chapeau, & se mit àgenoux, tirãt vn chapellet de sa pochette, auec lequel il fit le signe de la Croix sur soy sans qu'õ luy enseignast; sa modestie exterieure dõnoit vne grande marque des bons sentimens de son cœur. C'est vn grãd mal de ne se pas entendre les vns les autres, on ne pouuoit pas luy demander ce qui luy faisoit mal; enfin le quatriéme iour de son entrée dans la maison, on vit bien qu'il ne se pouuoit plus soûtenir, on le met au lict, on luy touche le poux, & on découure vne grosse fiévre qu'il auoit cachée jusques alors. Ceux

qui le visitoient ne luy pouuans parler que par signes formoient sur eux le signe de la Sainte Croix, éleuans par apres les mains au Ciel, pour luy donner sujet d'y porter son cœur; il entendoit fort bien ce langage, faisant les mesmes choses auec tant d'affection qu'il sembloit soulagé de son mal.

Ce bon homme appelloit tousiours l'Ecclesiastique de la maison par le nom de Mõsieur qu'il auoit appris cõuersant auec les Frãçois, si quelque autre se presentoit pour luy rẽdre quelque seruice, il détournoit sa face, repetãt céte parole Monsieur, & quand le Prestre l'abordoit il ne pouuoit exprimer son desir, ny produire sa pensée. Chacun luy portoit compassion; on a jugé depuis & auec raison qu'il vouloit demander le Baptesme, mais comme on ne l'entendoit pas, il faisoit souuent venir le Prestre, croyant que le voyãt si bas il le baptiseroit. Le Pere qui l'auoit amené l'alloit visiter de temps en temps, & l'asseuroit qu'il seroit baptisé, mais la crainte qu'il auoit de mourir sans ce bon-heur luy faisoit demãder l'Ecclesiastique. Enfin le mal redoublãt, ceux de la maison s'assẽblerẽt à l'entour de son lict pour voir si on luy accorderoit cette faueur, quelques-vns asseuroiẽt qu'il étoit tẽps; d'autres disoient que la force qu'il faisoit encore paroistre estoit vn indice qu'il n'estoit pas

voisin de la mort; on termina cette contestation par vn *Veni Creator*, pour demander lumiere au S. Esprit de ce qu'on deuoit faire: à peine eut-on acheué la priere, qu'il fut saisi d'vne conuulsion si violente, qu'on prit resolution de le baptiser tout sur l'heure; on croyoit qu'il eut perdu le jugement, mais il fit bien paroistre le contraire; car la violence du mal l'ayant jetté hors du lict, on reconnut qu'il s'efforçoit nonobstant sa foiblesse, & nonobstant ses grandes souffrances de couurir sa nudité; & quand il vit le Prestre reuestu d'vn Surplis & d'vne Estole auec l'eau en main, se doutant bien qu'on luy alloit donner l'accomplissement de ses desirs; il se tint en repos arrestant la fureur de son mal, on vit son visage tout rẽply de joye, le Pere qui en auoit soin auoit couché sur le papier quelques actes de cõtrition en lãgue Hiroquoise, afin qu'on luy suggerast de temps en temps, notamment si on estoit cõtraint de le baptiser en son absence: on prononça ces paroles deuant luy pour l'exciter à demander pardõ à Dieu, il les repetoit auec deuotion & auec sentimẽt, faisant d'autres prieres de luy-méme qui rauissoient tous les assistans; il s'efforçoit de leuer les mains au Ciel, il baisoit le Crucifix; en vn mot on le baptisa sur les 8. heures du soir, & demie heure apres son ame

purifiée dans le Sang de l'Agneau s'euola au Ciel, ce qui obligea ceux qui estoient presẽs de reciter, non pas vn *Libera*, mais le Pseaume, *Laudate Dominum omnes Gentes*, en action de graces d'vne faueur si signalée; voila ce qu'en ont écrit, & ce qu'en ont rapporté de bouche ceux qui ont esté témoins oculaires du bon-heur d'vn Hiroquois, qui auoit peut-estre mangé sa part de plus de 50. hommes.

Ie croyois que ce Chapitre concluëroit la Relation de cette année, mais le P. Hierôme Lallemant estãt retourné de la nouuelle France par le dernier vaisseau, & n'ayant pas rencontré à Paris nostre R. P. Prouincial, nous coucherons icy la lettre qu'il luy a enuoyée pour luy rendre compte des missions qu'il a si long-temps gouuernées en ce bout du monde.



LETTRE DV P. HIEROSME Lallemant, au R. P. Claude de Lingendes, Prouincial de la Compagnie de IESVS *en la Prouince de France.*

MON R. P.

PAX CHRISTI.

V. R. aura desia appris, par le retour des premiers vaisseaux, la suite des desastres, & du débris de la Mission Huronne, causée enfin par la furie des Hiroquois. La Relation qu'en enuoye le P. Paul Ragueneau, grossie de quelques Chapitres des Missions plus voisines de Kebec; fait voir le détail, & le particulier de ces mal-heurs. Nos yeux & nos cœurs, voyans & sentãs ces coups de la main de Dieu, n'ont que cette repartie. Il est le souuerain Seigneur de ses ouurages, & le Maistre de nos petits desseins conceus pour sa gloire, c'est à nous d'agréer ses ordres, & de n'improuuer iamais ce qu'il fait.

Ie ne sçay comme il est venu en la pensée de nos Peres, qu'il estoit à propos que ie repassasse la mer pour contribuër au remede de nos mal-heurs; y ayant en France tant de personnes capables d'y trauailler sans moy;

s'il n'y eut eu autre consideration, j'eusse eu bien de la peine de quitter la nouuelle France: Mais leur desir joint aux intentions de V. R. que i'ay presumées, m'y a fait enfin resoudre. I'ay laissé le gouuernail entre les mains de celuy qui auoit conduit si courageusement l'Eglise Huronne dans ses combats, & sauué si à propos les reliques ou les restes de cette pauure Mission.

Ie suis donc party de Kebec le 2. iour de Nouembre de la presente année 1650. & suis arriué au Havre de grace le 3. de Decembre, en la compagnie du P. François Bressany, & de nostre Frere Iean Ligeois. C'est à Dieu de donner les remedes que nous cherchons à nos miseres ; & à nous de prier sa diuine Majesté que nos fautes & nos manquemens ne diuertissent point sa benediction dont nous auons si grand besoin.

En attendant ce qu'il luy plaira d'en ordonner, ie croy que V. R. aura pour agreable que ie luy fasse part des sujets de consolation qui soulagerent vn petit mon ame au depart du pays, & que ie luy declare l'estat auquel ie l'ay laissé.

Arriuant au pays, il y a douze ans, ie n'y rencontray qu'vne seule famille Huronne Chrestienne ; & deux ou trois qui composoient l'Eglise Algonquine, & Montagnese,

& voila qu'au bout de ce temps sortant du pays, à peine y laissay-je aucune famille Huronne, Algonquine & Montagnese qui ne soit entierement Chrestienne, sans parler des Nations circonuoisines qui abordent de toutes parts en ces contrées, & de celles que nous allons chercher dans leurs demeures qui n'en promettēt pas moins auec le temps.

Voire mesme ie ne puis oster de mon esprit que le temps n'est pas loin que la porte s'ouurira derechef pour les Natiōs d'enhaut que nous auons quittées, & mon fondement est d'autant plus certain qu'il me semble appuyé sur l'Euangile, qui nous asseure que deuāt le jour du Iugement il faut que toutes les Nations de la terre ayent cognoissance de leur Redempteur, & que ses Loix leur soient suffisamment publiées, & selon le sentiment de plusieurs Docteurs par elles approuuées, & acceptées; de plus, comme Dieu ne fait pas ordinairement des miracles sans necessité, il est croyable qu'il se seruira des personnes qui ont desia la connoissance & l'habitude auec ces peuples, & l'vsage & le commerce de leur langue, cōme autant d'instrumens proportiōnez à son ouurage: cela nous doit estre vne grāde consolation, & vn grand renfort de patience pour attendre les temps & les momens ordonnez par la diuine

ſageſſe, & par la diuine bonté.

Vn grand Sainct diſoit autresfois que l'eſperance d'vne vie immortelle, eſtoit la vie d'vne vie mortelle; & ie puis dire ce me ſemble auec quelque raiſon, & à ſon imitation que l'eſperance de donner vne vie immortelle, eſt la vie de la vie mortelle des pauures Miſſionnaires, qui ont gouſté combien il eſt doux de voir ſortir de cette vie des ames qui leur doiuent en quelque façon leur bonheur eternel.

Il me ſemble que ce qui s'eſt paſſé aux Hurons n'a eſté qu'vne petite commiſſion de la part du Ciel pour la conuerſion & pour le Bapteſme de dix ou douze mille ames; laquelle acheuée on nous donne vn peu de relaſche pour attendre auec quelque repos de nouueaux ordres.

La ſeconde choſe qui m'a extrémement conſolé, eſt la belle diſpoſition dans laquelle i'ay laiſſé nos Peres & nos Freres, & meſme nos domeſtiques qui ne m'ont demãdé autre faueur pour tous les trauaux & pour les dangers du paſſé qu'vne permiſſion & vne aſſeurance de retourner dans les meſmes emplois & dans les meſmes occaſions, lors que Dieu en auroit rendu le chemin libre: I'aduouë que l'air & la generoſité auec laquelle ils me l'ont demandée m'a touché, & m'a fait con-

ceuoir que Dieu auoit quelque dessein qui causoit ces belles dispositiõs qu'ils ont signalées & seellées de leur propre sang; qu'il en soit loüé à iamais, & qu'il luy plaise auancer ces heureux momens qui feront des Martyrs & des Confesseurs nouueaux dãs l'Eglise de Dieu: les Peres que i'ay laissé pour les emplois des Missions & fonctions de Kebec, & de ses appartenances, sont au nombre de 19. ou 20. le reste a repassé en France par les premiers vaisseaux, & par ce dernier au nombre de huict, tous bien resolus de retourner au combat au premier signal de la trompette, n'y ayant pas pour le present de viures ny d'employ suffisant pour eux dans le pays.

La 3. est l'ouuerture que Dieu nous a fait dés à present des Missions nouuelles d'icy bas: le P. Gabriel Druilletes apres auoir passé quatre Hyuers en diuerses missions auec les Sauuages, est allé passer le cinquiéme auec les Abnaquiois qui le sont venus querir auec beaucoup de témoignages d'affection enuers leur Patriarche (comme ils l'appellent) & enuers sa doctrine: Dieu peut-estre tirera plus de bien de ce voyage que nous ne pensons pas; nous auons receu lettres de luy depuis qu'il y est arriué qui nous donnent sujet d'en beaucoup esperer.

Le P. Charles Albanel semble vouloir aller

ſur les pas & ſur les veſtiges, eſtant party deuant mon depart pour ſon premier hyuernement auec les Sauuages montagnets.

Les Atticamegues ou Poiſſons blancs qui ſont vne nation du Nord des plus conſiderables, ne ceſſent de preſſer qu'on les aille voir en leur pays, ce qui ne leur a pû eſtre accordé par le paſſé faute de monde, maintenant que nous en auons à ſuffiſance, on ne manquera pas d'y aller au premier Printemps, ſi l'Hiroquois ne ſe jette à la trauerſe.

Ceux du Saguené, autre nation du Nort, ſont dans la meſme affection, on y a deſia fait trois voyages; j'en eſpere beaucoup auec le temps, & ainſi voila dequoy nous occuper, attendant les temps & les momens de la diuine Majeſté pour de nouuelles conqueſtes.

Le quatriéme ſujet de conſolation que ie voyois dans ce pauure pays deſolé eſt le courage, & la generoſité de nos Religieuſes, tant Hoſpitalieres qu'Vrſulines, qui jouyſſant de nos débris par l'eſtabliſſement de la Colonie Hurone proche de leurs Monaſteres, qui leur ſeruent de Paroiſſe & de retraite, tant pour les malades que pour les ſains, ſe trouuent heureuſes de jouyr de la plus haute fonction & du plus precieux exercice de leur vocation: c'eſt vne des eſpe-

rances que j'ay de la cõſeruation du pays, ne pouuant penſer que Dieu abandonne des ames de cette nature ſi ſaintes & ſi charitables : il me ſemble que tous les Anges du Paradis viendroient pluſtoſt à leur ſecours, ſi tant eſt, que les hommes de la terre manquaſſent de procurer leur conſeruation en ce nouueau monde.

Le cinquéme ſujet de conſolation, eſt la bõne diſpoſition dans laquelle j'ay laiſſé M. d'Aillebouſt, nôtre Gouuerneur, de faire ſon poſſible pour obuier aux maux qui nous enuironnent, & pour contribuer à l'auancemẽt de toutes ces belles eſperances. Ie prie Dieu de benir le tout, & de faire en ſorte que la France ſoit en eſtat de faire vn echo qui multiplie nos vœux & nos eſperances au delà de toutes nos attentes.

Voila mon R. P. ce que j'auois à dire pour le preſent à voſtre Reuerence ; reſte que ie la prie que nous ayant aſſiſté juſques icy de ſes ſaints ſacrifices & de ſes prieres & de celles de toute la Prouince, il lui plaiſe nous continuer ce bien, & céte faueur en laquelle conſiſte nôtre principale reſource & le plus vif de nos eſperances.

De V. R.

Seruiteur tres-humble & tres-obeïſſant
en noſtre Seigneur.
HIEROSME LALEMANT.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAr grace & priuilege du Roy, il eſt permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire de ſa Majeſté, ancien Eſcheuin & Conſul de la ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer: *La Relation de ce qui s'eſt paſſé aux Hurons, pays de la Nouuelle France depuis le premier de Ianuier* 1649. *iuſques en l'année* 1650. *&c.* Et cependant le temps & eſpace de dix ans conſecutifs. Auec deffenſes à tous Libraires, Imprimeurs, & autres perſonnes de quelque qualité & condition quelles ſoient, d'imprimer ou faire imprimer ladite Relation, &c. ſous pretexte de déguiſement ou changement que l'on y pourroit faire, à peine de confiſcation & d'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris le 19. Decembre 1650. Signé, par le Roy en ſon Conſeil.

CRAMOISY.

0440

PERMISSION DV REVEREND Pere Prouincial.

NOvs Claude Delingendes, Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, auons accordé au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne Regente, ancien Escheuin & Consul de cette ville, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Blois ce huictiéme Decembre 1650.

CLAVDE DELINGENDES.

RELATION.






HT